// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock&folk

PRETENDERS

CHRISSIE HYNDE INTERVIEW

“ MON CÔTÉ PUNK ” ...

THE WHO
GRANDADDY
LÉO FERRÉ
WILCO
LILI DROP
SIXTO RODRIGUEZ

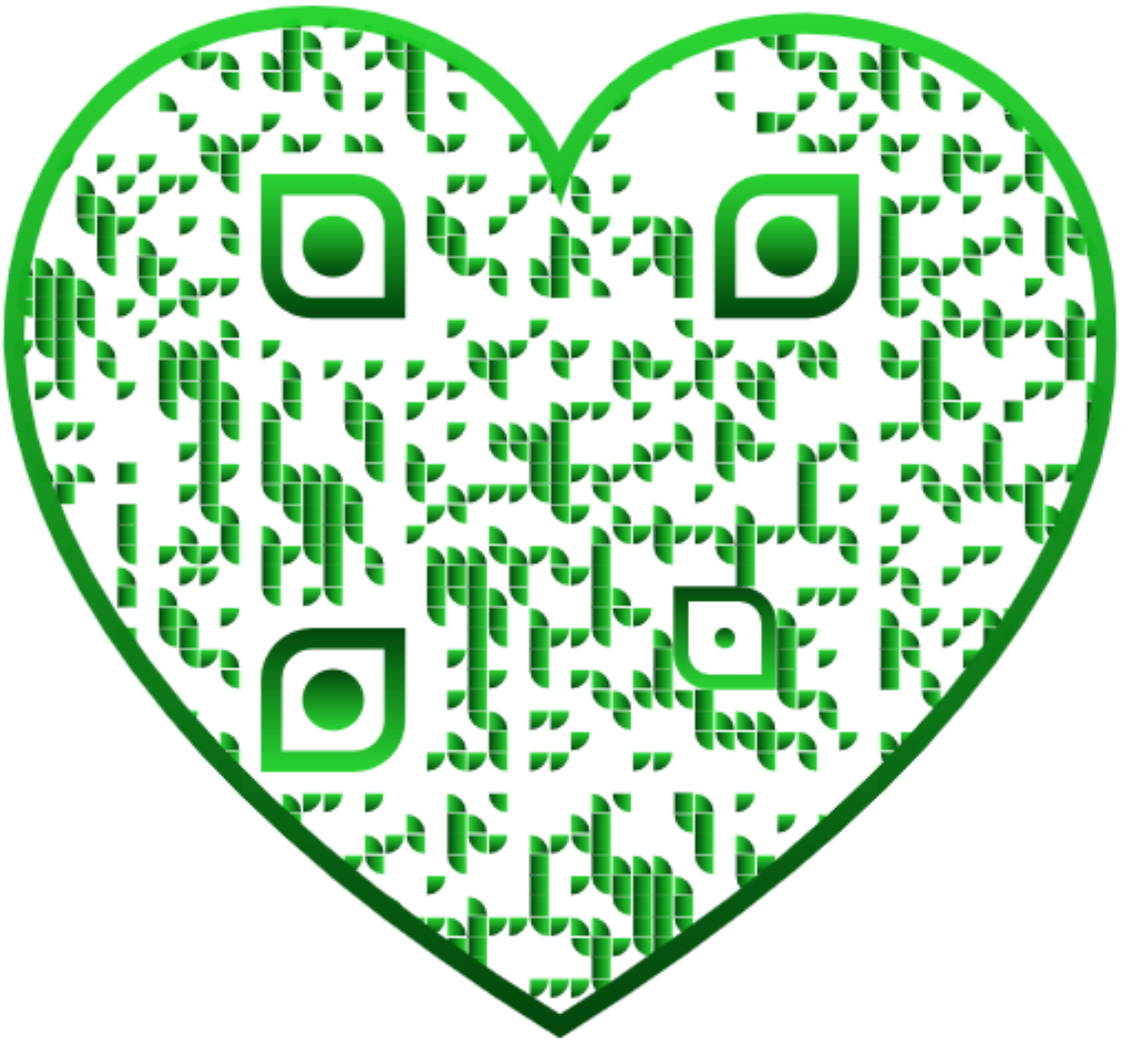
THE CORAL
TEENAGE FANCLUB
BE YOUR OWN PET
ROBBIE ROBERTSON

MES DISQUES A MOI
BEN SWANK

OCTOBRE 2023
N°674 / 6,90 €
MENSUEL
BEL 7,80 €
ALLEMAGNE 9.90 €
LUX 7,80 €
SUISSE 11,70 CHF
PORTUGAL CONT 7,90 €
ITALIE 7,90 €
ESPAGNE 7,90 €
CAN 11,90 $ CAN
DOM 7,80 €
NCAL(S) 1030 XPF
ILE MAURICE 7,80 €

L 19766 - 674 S - F: 6,90 € - RD

Editions Larivière



1903-2023
LA LÉGENDE CONTINUE

HARLEY-DAVIDSON STREET GLIDE® SPÉCIAL ANNIVERSAIRE

Au fil du temps, le Street Glide® s'est imposé comme une référence incontournable pour tous les adeptes inconditionnels de liberté et de grands espaces. Performances, maniabilité, sécurité, confort... le Street Glide® fait l'unanimité tant il bénéficie d'atouts incontestables grâce notamment à l'emblématique V-TWIN 114ci et aux nombreuses innovations développées par Harley-Davidson depuis 1903. Pour célébrer notre 120ème anniversaire comme il se doit, le Street Glide® Spécial Anniversaire se pare d'une robe resplendissante « Heirloom Red » spécialement créée pour l'occasion. Commercialisée en édition limitée et numérotée - seulement 1600 exemplaires au monde et à peine quelques centaines pour la France - le Street Glide® Anniversaire annonce la couleur : il n'y en aura pas pour tout le monde.

Pour toute information relative à la gamme Anniversaire, n'hésitez pas à contacter votre concessionnaire officiel Harley-Davidson

H-D.COM

120

© H-D 2023, Harley, H-D, Harley-Davidson et le logo Bar & Shield sont des marques commerciales de HARLEY-DAVIDSON MOTOR COMPANY.

Pensez à covoiturer #SeDéplacerMoinsPolluer

Edito

Ô vieillesse ennemie !

L'âge n'est généralement pas un problème dans l'art.
Ne devrait pas l'être.
Avec deux conséquences pourtant. Opposées.
Devenir meilleur : l'expérience.
Moins bon : le gâtisme.
Dans le rock'n'roll, le problème serait donc double.
Et cornélien.
Peut-on continuer à faire cette musique de jeunes en étant âgé ?
Et peut-on faire cette musique âgée en étant jeune ?
Comment y vieillir ?
Et comment la réinventer ?
"Hope I die before I get old" écrivait Pete Townshend.

Interdit-on à un peintre vieillissant de continuer de peindre ?
A un écrivain d'écrire ?
A Claude Lelouch de faire des films ?
A la cérémonie d'ouverture de la Coupe du monde
de rugby de ne parler qu'aux octogénaires ?
Non.
Même si dans certains cas, il est évident que l'on devrait.

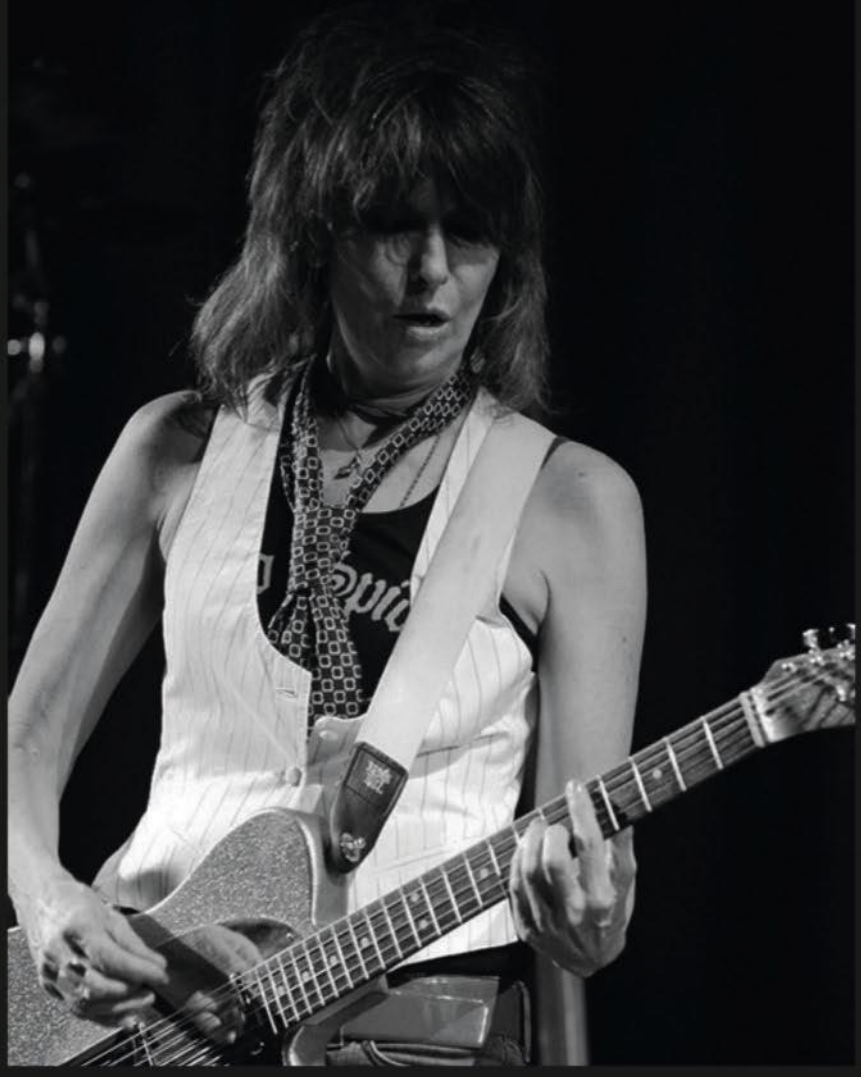
"What a drag it is getting old" chantaient
les Rolling Stones juvéniles.
Dans le clip de leur nouveau single "Angry", ils bottent en touche.
Ils se montrent, certes. Mais pas aujourd'hui. On les voit sublimes,
encore jeunes. Au pire quarantenaires ou cinquantenaires.
Mieux. A toutes les époques. Souvent fantastiques bien sûr.
Pas fou, le Mick !
Damon Albarn n'aime pas trop se voir
aujourd'hui depuis qu'il remplit son baggy.
Kiss avait trouvé une forme de parade mais,
démaquillés, personne ne voulait d'eux.
Daft Punk était la solution parfaite en quelque sorte !

Iggy s'en fout !
Chrissie Hynde aussi. Assumant magnifiquement tout ça !

Le problème de cette musique est cette putain d'énergie.
Difficile à reproduire à 70 ou 80 ans.
Pour le moins.
La génération de nos grands-pères ou celle de nos pères
pour certains, jouaient aux courses, au 421, buvaient
des coups, pêchaient. Fumaient. Ça ne tuait pas à cette époque.
Mais ne se tortillaient pas en se touchant les testicules.
Nos grands-mères pâtissaient, cousaient, tricotaient.
Mais ne jouaient pas de la Telecaster.
Ce n'était pas mieux avant. Non. C'était comme ça.
Contemporain de la révolution pop.
L'expliquant sans doute en partie.

VINCENT TANNIÈRES

Jeff Beck Tim Bogert Carmine Appice
LA QUINTESSENCE DE CE "SUPERGROUP" EN LIVE !
Jeff Beck Tim Bogert Carmine Appice
LIVE IN JAPAN 1973
LIVE IN LONDON 1974
LIVE IN JAPAN 1973
LIVE IN LONDON 1974
COFFRET DELUXE 4 VINYLES
Réédition de leur mythique concert japonais au côté d'un concert inédit à Londres en 1974.
Réplique d'un poster.
Livret avec notes de pochettes de Bruce Pilato, photos d'archives...
SORTIE LE 15 SEPTEMBRE
DISPONIBLE AUSSI EN COFFRET 4CD DELUXE & DIGITAL



FAIRE L'HISTOIRE DU ROCK. ET PUIS LA REFAIRE.

THE PRETENDERS

LE MONDE A BESOIN DE PLUS DE ROCK

rock & folk radio

Télécharger l'application rock & folk radio sur Télécharger dans l'App Store DISPONIBLE SUR Google play

ou écouter sur rocknfolk.com deezer TUNE IN Orange Radio radio.fr

Google Play et le logo Google Play sont des marques de Google LLC.
Apple, le logo Apple, sont des marques commerciales de Apple Inc., déposées aux États-Unis et dans d'autres pays et régions. App Store est une marque de service d'Apple Inc.

Sommaire 674

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Isabelle Chelley **BEN SWANK** 10

In Memoriam

Eric Delsart **SIXTO RODRIGUEZ** 14

Tête d'affiche

Vianney G **THE UNDERGROUND YOUTH** 16

Isabelle Chelley **BE YOUR OWN PET** 18

Romain Burrel **COURTNEY BARNETT** 20

Eric Delsart **THE CORAL** 22

Alexandre Breton **TEENAGE FANCLUB** 24

En vedette

Basile Farkas **GRANDADDY** 26

Léonard Haddad **WILCO** 30

Stan Cuesta **LILI DROP** 34

Eric Delsart **THE WHO** 38

H.M. **LEO FERRE** 42

Story

Nicolas Ungemuth **FRANKIE VALLI AND THE FOUR SEASONS** 48

En couverture

Jérôme Soligny **PRETENDERS** 54

www.rocknfolk.com

COUVERTURE PHOTO : KI PRICE-DR

Photo DR

26 Grandaddy

54 Pretenders

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 008 DISQUE DU MOIS 061 DISQUES 062 REEDITIONS 070 REHAB' 074 VINYLES 076 DISCOGRAPHISME 078 HIGHWAY 666 REVISITED 080 QUALITE FRANCE 081 ERUDIT ROCK 082 ET JUSTICE POUR TOUS 084 FILM DU MOIS 086 CINEMA 087 SERIE DU MOIS 089 IMAGES 090 BANDE DESSINEE 092 LIVRES 093 LIVE 094 PEU DE GENS LE SAVENT 098

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Sophie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Eric Delsart

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99)

Conseiller de la Rédaction Jérôme Soligny **Maquette** Christophe Favière (32 03) **Secrétaire de rédaction** Manuella Fall

PUBLICITÉ : Directeur de Publicité Olivier Thomas (34 82)

Assistant de Publicité Christopher Contout (32 05)

PHOTOGRAVURE Responsables : Béatrice Ladurelle (31 57), Flavien Bonanni (35 29) **Chromiste** : Hugues Vuagnat (3489)

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95)

ABONNEMENTS : Promotion Abonnements : Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an - 12 numéros papier et numérique : 131,48 €, prélèvement mensuel : 5,95 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 03 44 62 43 79 ou sur : abo.lariviere@ediis.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 03 44 62 43 79

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITÉ** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Allemagne, taux de fibres recyclées : 63%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,003 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 4ème trimestre 2023. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0525 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Du rock après la messe du dimanche !

Prémonition ?

"L'album devait s'intituler 'Smile'. Quand on a commencé, j'avais toutes sortes d'idées. On chantait, allongés sur le sol, les micros posés sur nos têtes, à faire les fous... Et on a remarqué un sac étrange. Dedans, il y avait une cassette. C'était la chanson 'Fire', qui était alors presque terminée." Ainsi s'exprime l'ancien leader des Beach Boys dans le dramatique et bouleversant "Brian Wilson : Le Génie Empêché des Beach Boys". L'aîné de la fratrie poursuivant : *"Et [alors] un bâtiment de la rue a brûlé le jour même de l'enregistrement des bandes de 'Fire'. On avait des casques de pompier, un seau avec du bois brûlé pour enfumer le studio... c'était dingue ! J'ai fini par penser que l'incendie était d'origine mystique. Alors on a détruit la bande."* Mysticisme ? Prémonition ? Folie douce ? Dans le documentaire "Hallelujah, Les Mots De Leonard Cohen", un don de prescience était déjà attribué, au détour d'une séquence, à la fameuse "Suzanne", chanson qui n'était pas, on l'apprenait tardivement, prédestinée initialement par Leonard Cohen à sa première femme et mère de ses deux enfants, rencontrée plus tard, mais à une autre "Suzanne"... Réaction spontanée de l'intéressé, grand sage décidément imperturbable, dans le film face à l'interviewer qui se montrait désireux d'en savoir davantage : *"C'est peut-être la chanson qui l'a fait venir ?"* Dingue, en effet de constater que parfois les chansons portent nécessairement et immodérément en elles la prémonition de circonstances ultérieures... *"Dans la création des chansons, un récit parallèle intervient souvent, comme une histoire dans l'histoire"*, comme l'évoquait Keith Richards. Et Marianne Faithfull en sait quelque chose, confessant que : *" 'Sister Morphine' a été écrite avant même que j'aie pris de la morphine. C'est une histoire. Je l'ai inventée, mais les gens ne croiront que ce qu'ils voudront croire. Tout ce que je peux dire, c'est qu'après avoir écrit 'Sister Morphine', j'ai appris qu'on doit faire très attention à ce qu'on écrit parce que... cela peut devenir vrai !"* Dominique A résume : *"Un ami m'avait prévenu une fois, il faut accorder toute son attention à ce qu'on écrit ; l'écriture nous devance, elle en sait souvent plus que nous". "La chanson 'Walls Come Tumbling Down'* [du Style Council] *était en hommage à cela, n'est-ce pas ? Ce qui incidemment est arrivé quelques années après, le Mur est tombé"*, fait valoir rétrospectivement à cet égard Paul Weller. Et dans le documentaire "Damon Albarn : Une Histoire Anglaise", ce dernier fait référence à l'album "The Good, The Bad And The Queen" sorti en 2018 en ces termes "[Dans une des chansons, "The Truce Of Twilight"], *ça dit : 'Profitez-en tant que ça dure car les choses vont bientôt changer'. Je n'imaginais toutefois pas ce qui allait arriver"*, révèle cependant le leader de Gorillaz et de Blur. *"Mais c'est dingue d'écrire ces paroles et de se rendre compte qu'un an plus tard, elles résumaient parfaitement la situation* (cf. covid-19)*"*. Dont acte. Ainsi aussi, King Tuff, récent acquéreur d'une Subaru bleue de 1982, y faisait-il déjà référence *"comme la voiture de ses rêves"* dans la chanson "The Other" : *"C'était comme si c'était écrit, ou bien alors c'est la chanson qui a eu cet effet !"*. Déjà écrit, hein ?... Quoi qu'il en soit, une chanson appelle des situations, provoque des coïncidences, élit des signes. Quelquefois, supplantant notre référentiel de réalité commun, les chansons façonnent la leur, de réalité... Dans son bouquin "See A Little Light", Bob Mould appelle cela : *"Le don de voyance. Les gens ne comprennent pas totalement* [dit-il], *ou ne sont pas sensibles au pouvoir de l'esprit, au pouvoir de la pensée et au pouvoir de l'écrit comme prophétie auto-réalisatrice"*. Et voilà somme toute un autre pouvoir à mettre au crédit de la chanson... Dans "England's Dreaming", Jon Savage cite enfin Jacques Attali : *"La musique est une prophétie. Elle fait entendre ce qui, par la suite, deviendra visible, s'imposera, réglera l'ordre des choses. Elle n'est pas seulement l'écho de l'esthétique d'un temps, mais le dépassement du quotidien, et l'annonce de son avenir"*. Convenable.

EDDY DUROSIER

Seconds couteaux

Beautiful losers. Alors que la tournée du Patron a fait le plein des stades européens et que Bruce a mouillé sa chemise à chaque concert, ne décevant aucun de ses fidèles (dont je fais évidemment partie, j'ai croisé la route de mon chanteur préféré à Munich le 23 juillet dans l'enceinte du stade olympique), me prend l'envie de vous écrire pour réparer une injustice et pour vous demander de braquer les projecteurs sur une flopée de songwriters qui mériteraient bien que vous leur consacriez enfin quelques pages de votre revue tant le succès les a boudés et laissés sur le carreau alors que leur talent aurait pu ou dû les entraîner vers le sommet, là où Springsteen demeure indétrônable. Sa prestation munichoise m'a une fois de plus laissé sur le carreau. Les places au pinacle sont chères, oui, en effet, car pour un Springsteen, combien de perdants magnifiques restés confidentiels et combien de trésors oubliés ou enterrés ? La liste est longue et il y aurait matière à une belle galerie de portraits avec un résumé de carrière succinct et quelques repères discographiques : Graham Parker, Garland Jeffreys, Southside Johnny, Willie Nile, Joe Grushecky, John Hiatt, John Mellencamp, James McMurtry, Willy DeVille, Delbert Mc Clinton, Lee Clayton, j'en passe et des meilleurs... Elliot Murphy et Bob Seger par exemple. Le chanteur de Détroit ayant une petite part du gâteau tout de même. Soulignons au passage que c'est grâce à Antoine de Caunes et à ses émissions Chorus (du rock après la messe du dimanche !) et radiophoniques Marlboro Music que j'ai découvert bon nombre de ces artistes à la fin des années 1970 et dans les années 1980. Merci, Antoine ! les chansons de ces seconds couteaux sont la bande-son de ma vie : elles m'accompagnent et me soutiennent encore aujourd'hui.

CHRISTIAN

Eclectique

Détester Trump et écouter en boucle le dernier PiL, est-ce incompatible ?

E. T. DÉCONING PEOPLE

Musiques classiques

Tout de même, difficile de s'enthousiasmer pour les disques chroniqués. The Hives, Midlake, Witch... Je trouve un peu terne les étoiles distribuées. On arrive même à trouver bons les frères Gallagher, c'est dire ! Sans être passéiste, il semble que c'était mieux avant non ? J'envie les gus qui découvraient en 1967 le premier Doors, "Sgt. Pepper", "The Piper At The Gates Of Dawn" des Floyd, "Are You Experienced" de Hendrix par exemple. Si je fais un bond en 1977, je découvrais ado "Low" et "Heroes" de Bowie, "Marquee Moon" de Television, "Lust For Life" et "The Idiot" d'Iggy, "Rocket To Russia" des Ramones et aussi The Clash, Suicide, Talking Heads, Kraftwerk. La liste est longue. Aujourd'hui, c'est le mp3 dégueulasse, les coffrets avec 112 versions vendus au prix de poils de cul de yéti, des vinyles attrape-con au son pourrave et hors de prix. Heureusement, comme pour Mozart, Bach, Beethoven ou Debussy, sûrement que les Beatles, Stones, Hendrix ou Bowie (remplacez ou rajoutez qui vous voulez) s'écouteront encore dans deux cents ans. Des classiques quoi ? Bonne journée à tous.

ALAIN CHAREYRE

Mais que fait la Police ?

Police n'a pas sorti d'album depuis 1983. Que fait Darmanin ?

PATRICK MOALIC

Robbie Robertson

Quelle immense perte pour le monde de la musique et des musiciens. Les hommages pleuvent des artistes les plus célèbres, des musiciens les plus influents de ces dernières décennies : Bob Dylan, Eric Clapton, Van Morrison, etc. La liste est infinie et témoigne de l'influence majeure de cet artiste et son groupe The Band, ainsi que sa carrière en solo. Je retiendrai pour faire court le témoignage de Martin Scorsese — ami, et réalisateur du film incontournable "The Last Waltz" qui résume la carrière exceptionnelle de ce groupe et de Robbie Robertson. Encore un monstre sacré qui disparaît, la liste s'allonge...

BERNARD GRUNBERG

Age d'or perdu

Je me demande si ce n'est pas le bon moment d'opérer une mise à jour à la grande question existentielle. Pourquoi continuer à opposer deux groupes, alors que le débat est clos, l'histoire a consacré un célèbre quatuor, sans faire appel à la photo-finish. Une modification de l'interrogation originelle aurait au moins l'avantage de coller à l'actualité. Je verrais bien un truc stylé du genre *"Les Rolling Stones, plus grand groupe de rock du monde ou... antiquité vintage ?"*. Je le concède, la formule est un peu vacharde, mais pertinente, même si elle vient titiller frontalement votre côté soupe au lait sur ce sujet. Mais c'est aussi ça être rock, admettre, sans risquer les feux de l'enfer, que ce ne sont pas les sauts de cabri de Mick Jagger ou les solos rhumatisants de Keith Richards que le grand public veut retrouver, mais la magie et la flamboyance d'un âge d'or que l'on sait révolu... Bon, moi, ce que j'en dis...

RINGA STORR

Et quoi d'autre ?

Salut R&F, jolie photo de Jane B en couverture du numéro 673, mais ne le sont-elles pas toutes ? En revanche, anglaise et de sexe féminin, t'es sûr ? Là, c'est trop. Sans parler du nez aquilin qui ne l'est pas. La photo plus le titre Sweet Jane, c'était plus classe et moins casse-gueule. Trop bavard...

DIDIER RICHY

Réponse : Le titre Sweet Jane est de Rock&Folk, le reste de… Serge Gainsbourg.

Satisfaction

Jeudi 6 avril 1967, 8 h 45, arrivée à la gare de Rome. Notre voyage de rhéto est de retour de Sicile pour une journée dans la capitale italienne avant de revenir au pays. Partout des affiches : les Rolling Stones au Palais des Sports à 21 h 00, ce 6 avril. Informations prises à l'hôtel, oui, on peut encore avoir des places ! Impensable ! On croit rêver ! Satisfaction ! Visite du Vatican en matinée en prélude au diable. Mick Jagger va sur ses 24 ans. Moi sur mes 18. Quelle soirée inoubliable ! Et à l'époque, je lisais déjà Rock&Folk.

MICHEL XHARDÉ

Objectivité…

C'est bon ça, tu retrouves du mordant et du tranchant mon cher R&F, avec quelques disques chroniqués gentiment dézingués. Cela reste un plaisir coupable de lire une plume négative, même si certain(e)s ne comprennent pas pourquoi parler d'un disque si c'est pour en dire du mal. Sauf que... Sauf que dans notre époque où "*tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil*", cela fait du bien d'avoir aussi les avis contraires... Sauf que cela n'est pas censé changer son propre avis... Je me régale ainsi à lire Nicolas Ungemuth quand il peste contre l'album "The Wall" qui reste un de mes albums préférés. Avoir un avis contradictoire reste un fondement dans une société où on souhaite que la culture reste importante... Sauf que cela peut permettre à un lecteur de faire la différence entre un album de *blouze* comme celui de Selwyn Birchwood (que l'on peut trouver *"agréable"* au demeurant) et le fait de remonter à la véritable source du delta. Sauf que R&F reste un des rares magazines à se permettre une ligne éditoriale libre où Greta Van Fleet peut être mis en couverture, appuyé par un journaliste conquis, puis se retrouver avec une étoile et demie dans la chronique d'un journaliste qui n'en voit que les défauts. Et finalement, souhaitons que le terme pluralité ne disparaisse pas dans notre futur.

BRUNO SWINERS

… et contradiction

Si Greta Van Fleet s'inspirait d'un groupe de nazes, je comprendrais le coup de gueule de ce cher Vianney. Mais là, il s'agit de Led Zeppelin, allô quoi ?

ERIC F.

La vérité

Enfin, il fallait que quelqu'un le dise, après tant d'éloges. Un homme au goût sûr se dresse et dévoile à la face du monde (enfin de la France, ça suffira) la vérité. Celle qui m'avait sauté aux yeux et surtout aux oreilles. Dans sa rubrique, Bertrand Burgalat dit tout le mal que j'ai toujours pensé au sujet de Bobby Gillespie. C'était tellement évident pour qui a un peu de feuille.

PPARIS

De gauche à droite

Le meilleur moment, c'est parfois quand on monte l'escalier qui va de la boîte aux lettres à l'appartement (sauf quand on habite au-dessus du parc Monceau avec ascenseur) et qu'en enlevant le blister du dernier R&F, on lit Sweet Jane sous cette belle photo (recadrée et photoshopée) du si regretté Michel Baret, qui faisait également la couv' de l' "Humanité" (mais positionnée de gauche à droite, bien sûr !). Pas vu une aussi belle première de couv' depuis le numéro 626 (je crois !) avec Iggy. Bowie, Lou Reed, Sweet Jane. C'est bien vu !

PHIL (L'AUTRE)

Pas convaincu

26 novembre 2002. La Maroquinerie, Paris. Un furieux guitariste chauve complètement speed arrive en bondissant sur la minuscule scène de la Maroquinerie, faisant cracher le feu à sa Fender ! C'était le grand Wilko Johnson, pourfendeur de riffs, celui-là même qui a repoussé sa fin biologique pourtant annoncée par un monstrueux bras d'honneur à la maladie en entamant une tournée de concerts interminable ! Chapeau. 11 juin 2023, même salle. Galen Ayers et Paul Simonon s'essayent sans violence à un tour de chant doucereux, formant un couple surprenant mêlant filet de voix discret pour la dame et chansons vintage avec guitare pour le monsieur. Lui, ancien bad boy qui faisait trembler Londres avec sa basse et ses potes retentissants et superbes ; elle, belle accompagnatrice vocale semblant sortir d'un film tourné aux studios Cinecittà ! Un peu léger quand même, ce nouveau couple glamour annoncé prometteur, et les vidéos sur YouTube ne m'ont pas davantage convaincu. J'avais pourtant été harponné par votre couverture alléchante : *"C'est ce que mon père a fait, c'est ce que le Clash a fait"* !? Mais après tout, tout artiste a débuté un jour, et le temps me fera peut-être mentir…

BILL

Evidence

Nancy Sinatra et Lee Hazlewood ont enregistré un titre à Paris ? Quand j'écoute "I've Never Had A Good Time... In Paris" de Galen et Paul, je me dis *"oui"*. Et c'est agréable dans ce monde de brutes.

JEAN-FRANÇOIS MILLET

Confidence

L'interview de Rodney Crowell par Léonard Haddad dans votre édition d'août 2023 devrait être encadrée et servir de référence à toute la presse spécialisée. Photos splendides, songwriter — pourtant immense — d'une humilité et d'une autodérision rares, anecdotes sublimes recueillies par un journaliste respectueux qui connaît ses dossiers et qui a pu pousser Rodney à la confidence. On sent que ces deux-là ont pris un énorme plaisir à échanger. Ces pages figurent parmi les plus belles qu'il m'ait été donné de lire dans votre magazine. Et j'en ai lu quelques-unes depuis mon premier numéro, le 58, de novembre... 1971. Bravo et encore, please !

PIERRE-YVES MASPOLI

Révélation !

Je tiens à vous informer que vous avez parmi vos collaborateurs un fâcheux individu qui s'exprime en formulant des phrases aussi boursouflées que : *"Un chanteur qui braille comme un pasteur dément, en plein crise d'ébriété"* ou encore *"Un disque aussi aseptisé qu'une baignoire d'eau de javel"*. Par pure charité chrétienne, j'éviterai de faire écho aux mauvaises langues qui prétendent que le gars est un brin égocentré et qu'il trimballe un colossal complexe de supériorité qui, je le sais, provoque chez certains de vos lecteurs des crises d'urticaire. Malgré cela, à mon grand désarroi, je dois convenir qu'il me faut désormais ma dose mensuelle de ses chroniques, surfant entre singularité, ironie et pointe de vitriol. Il m'arrive même de penser, ne le dites à personne, qu'on a de la chance, le bonhomme n'est ni anglais ni américain, non, c'est un beau spécimen, bien de chez nous... Nicolas Ungemuth est français... Ouf !

MÉFISTO

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart,
92587 Clichy cedex
ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.com
Chaque publié reçoit un CD

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI

MICHAEL ANTHONY
L'ex-bassiste de Van Halen a cédé sa spacieuse propriété de Glendora en Californie pour 1,3 million de dollars.

ALLAH-LAS
Après quatre années de silence, le cinquième opus du quatuor garage rock californien "Zuma 85", renfermant treize morceaux et précédé des simples "The Stuff" et du morceau éponyme sera commercialisé le 13 octobre.

ARCHIVE
La confrérie londonienne menée par Darius Keeler proposera, uniquement en digital, son nouvel et douzième album "Call To Arms & Angels" en version Deluxe le 6 octobre. Elle le défendra sur plusieurs dates à travers l'Hexagone en octobre et novembre, et finira sa tournée le 24 à l'Accor Arena à Paris.

HUGUES AUFRAY
Le chanteur âgé de 94 ans a convolé en justes noces le 2 septembre dernier à l'église Saint-Vigor de Marly-le-Roi.

BEATLES
Après le départ de sa copine, et pour "éviter de sombrer dans l'alcool", Jack Marriott s'est investi d'une mission :parcourir le monde (23 pays visités) durant deux ans à la quête des monuments consacrés aux Fab Four. "Beatles Blackouts : Voyages Autour Du Monde A La Recherche Des Monuments Des Beatles" compile ses découvertes du Brésil au Pérou en passant par le Japon, le Kazakhstan… En librairie le 26 septembre.

BURNING MAN
Totalement embourbé, le festival situé à Black Rock City, en plein désert du Nevada, a été contraint de s'interrompre. On déplore un décès, et de nombreux festivaliers sont restés plusieurs jours durant ensevelis sur place dans des conditions apocalyptiques.

NICK CAVE
"Foi, Espérance Et Carnage", réflexion profonde sur divers sujets, est écrit à quatre mains par l'Australien et le journaliste Sean O'Hagan ("The Guardian"). L'ouvrage, de 347 pages tirées de plus de quarante heures d'entretien, est à lire depuis le 14 septembre.

Allah-Las

Photo DR

CROC' THE ROCK
Pour sa douzième édition, le festival lausannois d'Etagnières aura lieu du 26 au 28 octobre et accueillera la fine fleur de la scène rock actuelle avec Shame, Life, Ditz, Annie Taylor, Underground Youth, The Jackets…

DARTS
Pour clôturer sa tournée mondiale Snake Oil Tour 2023, le quatuor féminin punk rock originaire de Phoenix, Arizona, jouera son troisième album au Point Ephémère (Paris) le 24 septembre.

DOORS
Condensé de la discographie du groupe de Venice, "The Doors", au format vinyle, est l'œuvre de Gilles Scheps et Serge Kaganski, et sera en librairie le 28 septembre. De son côté, le label Rhino/ Warner vient de sortir "Live At The Matrix 1967: The Original Masters".

DURAN DURAN
Des Rolling Stones aux Specials en passant par Siouxsie And The Banshees. "Danse Macabre" du quatuor britannique renfermera sept inédits et six reprises. Précédé du vrombissant single éponyme, le seizième opus est espéré pour Halloween, le 27 octobre.

BRIAN ENO
Le Britannique virtuose, ex-Roxy Music, ambiancera la Seine Musicale (Boulogne-Billancourt) le 26 octobre prochain.

JEAN FELZINE
Le crooner français de Mustang assurera la soirée du 23 septembre aux Trois Baudets, aux côtés de Niki Demiller et Olivier Rocabois.

FESTIVAL DE MARNE
La 37ème édition aura lieu du 30 septembre au 21 octobre à travers le département du 94. Au programme, Tagada Jones, Arthur H, Jeanne Added, Bertrand Belin...

MARIE FRANCE
Ecrit par Jacques Duvall et composé et réalisé par Leonard Lasry, le nouvel album "La Nuit Qui Vient Sera Belle", comprenant douze morceaux de l'égérie des nuits parisiennes, sera dans les bacs le 20 octobre.

GREEN DAY
Une édition Deluxe "Dookie – 30th Anniversary Deluxe Edition" célébrera les trente ans du classique pop punk "Dookie" du trio originaire de Berkeley. Au programme, démos inédites, extraits et concert inédit capté en juin 1994 à Barcelone, le tout sera à découvrir dès le 29 septembre.

GUM
Gum, projet solo de Jay Watson, membre actif de Tame Impala et Pond, vient de révéler son deuxième opus, "Saturnia".

Darts

Photo Kelly Sahr/ Mike Brya-DR

JIMI HENDRIX
Janie Hendrix et John McDermott ont planché sur l'ouvrage "Jimi Hendrix, Le Livre Officiel". Il renfermera des photos rares, des archives, notes manuscrites, paroles, ainsi que les témoignages de Paul McCartney, Kurt Cobain, Keith Richards… En rayon le 18 octobre aux Editions Glénat.

JEFFREY LEE PIERCE
Nick Cave, Warren Ellis, Debbie Harry, feu Mark Lanegan, Jim Jarmusch ou Lydia Lunch font partie des artistes participant au quatrième volet de la série The Jeffrey Lee Pierce Sessions Project. "The Task Has Overwhelmed Us", hommage à l'Américain disparu en 1996, sera en vente le 29 septembre, et contiendra des standards du Gun Club, ainsi que de ses solos.

KILLS
Après leur parenthèse respective, la chanteuse Alison Mosshart et le guitariste Jamie Hince réactivent The Kills avec "God Games". Produit par Paul Epworth, il est attendu le 27 octobre.

M
L'interprète de "Je Dis Aime" a investi le musée Grévin depuis le 11 septembre. La création grandeur nature a nécessité six mois de travail.

MAGMA
En amont des deux concerts Salle Pleyel à Paris, les 7 et 8 octobre, un coffret "Une Histoire de Mëkanïk – 50 Years Of Mekanïk Destruktïw Kommandöh", en édition limitée à 2 000 exemplaires, verra le jour le 6 octobre. Il célébrera le jubilé du troisième opus "Mekanïk Destruktïw Kommandöh" du combo emmené par Christian Vander.

NEBULA
En parallèle de la sortie en vinyle de son album culte "To The Center", le trio californien, comptant deux ex-Fu Manchu, adepte de stoner rock psyché reprend du service avec "Livewired In Europe". En vinyle, CD ou digital dès le 27 octobre.

MICHEL POLNAREFF
Raechel Leigh Carter, autrice et chanteuse (Baby Birkin, Piano Magic) a joint ses forces à celles de Jean-Emmanuel Deluxe, auteur, critique, patron du label Martyrs Of Pop, pour donner vie à "Michel Polnareff : Polnaroïd", retour détaillé sur sa vie et son œuvre. Préfacé par Bertrand Burgalat, il sera à potasser dès le 12 octobre.

ROLLING STONES
Précédé du simple "Angry", "Hackney Diamonds", vingt-quatrième disque tant attendu des rockers, est produit par Andrew Watt. Steve Jordan est en lieu et place de Charlie Watts. Le disque a été annoncé par le trio survivant lors d'une conférence de presse à Londres pour le 20 octobre prochain.

RYUICHI SAKAMOTO
Paru en 1984 au Japon sur son label School, "Ongaku Zukan" bénéficiera d'une réédition et contiendra la version originale japonaise et ses deux éditions (la normale avec LP plus un 45 tours deux titres, et l'édition limitée avec maxi trois titres). A découvrir le 29 septembre.

SLOWDIVE
Les shoegazers anglais reviennent, après six longues années, avec le successeur de leur quatrième album "Slowdive". "Everything Is Alive" est déjà dans les bacs.

RACHID TAHA
De Carte de Séjour à sa carrière solo en passant par ses diverses collaborations, le lourd coffret "Cétoului" réunit l'œuvre complète de l'artiste disparu il y a cinq ans.

TRICKY
"Maxinquaye", premier solo paru en 1995 du Britannique Adrian Nicholas Matthews Thaws à la ville, fera l'objet d'une réédition remasterisée le 13 octobre prochain.

VAN HALEN
Le coffret "The Collection II" regroupera quatre disques studio remasterisés de la période allant de 1989 à 2004 du combo. Il sera en rayon le 6 octobre en version 5 LP ou 5 CD.

WARLOCKS
Le très personnel et douloureux "In Between Sad", pamphlet sur la perte d'un proche, a été écrit à la suite du décès du frère du leader Bobby Hecksher. Les huit morceaux sont déjà à écouter.

Condoléances

Clarence Avant *The Godfather* (producteur américain, Motown...), **Jimmy Buffett** (chanteur et guitariste américain de country, rock et pop), **John Gosling** (pianiste et organiste britannique, Kinks), **Lee Halliday** (chanteur et danseur américain, premier agent artistique de Johnny Hallyday), **Steve Harwell** (chanteur américain de rock, Smash Mouth), **Ray Jacobs 'August 08'** (chanteur et producteur américain), **David LaFlamme** (violoniste américain de classique et de rock, Jerry Garcia, Janis Joplin), **Magoo** (rappeur américain, Timbaland), **Bernie Mardsen** (musicien britannique de rock et de blues, Wild Turkey, Paice, Ashton & Lord, Whitesnake), **Roland Nurbel** (guitariste et chanteur français, Doc Lebrun, Vulcanos), **Jamie Reid** (artiste graphiste britannique, Sex Pistols), **Robbie Robertson, Sixto Rodriguez, Jack Sonni** (guitariste américain, Dire Straits), **Corinne Stenneler** (attachée de presse française, FCom, Naïve), **Gary Wright** (chanteur et claviériste britannique de hard rock, Spooky Tooth), **Sakevi Yokoyama** (chanteur japonais de punk hardcore, Gism), **Gary Young** (batteur, auteur-compositeur-interprète américain, Pavement).

Kills

Photo Myles Hendrik-DR

“Ma porte d’entrée vers le punk”

BEN SWANK

Il est rare que le sujet de cette rubrique n’ait aucune actualité brûlante. Mais qui a besoin d’actualité quand on travaille au quotidien pour le label **Third Man** qui, en 2009, lorsque l’industrie du disque était moribonde, a débarqué avec ce slogan : *“Votre platine n’est pas morte”* ?

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

AVEC JACK WHITE ET L’AUTRE BEN (BLACKWELL), BEN SWANK EST LE TROISIÈME HOMME DE THIRD MAN RECORDS, LABEL AU CODE COULEUR JAUNE (PANTONE 109C) ET NOIR QUI A RELANCÉ L’INTÉRÊT POUR LE VINYLE EN TANT QU’OBJET DU DÉSIR, BEAU DEHORS ET BON DEDANS. C’est aussi l’ancien batteur des sous-estimés Soledad Brothers, trio de rock garage qui, plus de quinze ans après sa séparation mériterait bien un programme de rééditions. Et s’il baigne dans la musique, décrit avec l’œil qui frise son équipement d’audiophile et est dans son élément lorsqu’on le lâche dans les rayonnages des Balades Sonores avant la séance photo (“*Où sont les Dutronc classiques ? Oh, pas grave, il y a Nino Ferrer !*”), il n’a rien d’un fétichiste à qui les vapeurs de vinyle auraient annihilé la zone du bon sens. “*Je ne comprends pas cette obsession de la réédition de certains disques. Combien de fois est-il nécessaire de ressortir ‘Rumours’ de Fleetwood Mac ? Il y en a des milliers d’exemplaires en occasion qui ne coûtent rien…*”

Skaters

ROCK&FOLK : Premier disque acheté.

Ben Swank : J’ai acheté deux 45 tours le même jour dans un grand magasin de Maumee, ma ville dans l’Ohio : “Modern Love” de David Bowie et Quiet Riot reprenant Slade. A cet âge-là, je n’avais jamais entendu parler de Slade et j’ignorais qui était Bowie, mais j’aimais ces chansons parce qu’elles devaient passer sur MTV. Ma famille ne s’intéressait pas à la musique. Il n’y avait que des disques de Barry Manilow à la maison, et je garde un faible pour lui d’ailleurs. Je n’écoutais pas beaucoup la radio hors de la voiture, jusqu’à treize ans où je me suis intéressé au rock classique, ma porte d’entrée vers le punk. J’étais le plus jeune de la famille. Je suis adopté, mon grand frère aussi. Comme il n’avait pas d’intérêt particulier pour la musique, j’ai fait mes découvertes seul avec mes amis.

R&F : Après ces disques, vous plongez dans la discographie de ces artistes-là ?

Ben Swank : Non, j’ai continué à acheter des choses qui m’attiraient. Mon premier album, c’est “Purple Rain” de Prince. C’est ce que je voyais sur MTV, j’aurais aussi bien pu acheter un disque de Billy Joel, mes goûts n’étaient pas très raffinés.

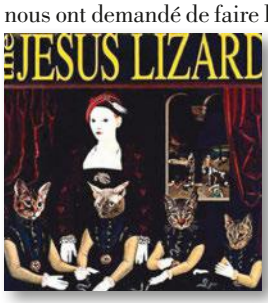
R&F : Et quand les goûts s’affinent-ils ?

Ben Swank : Au lycée, j’avais un ami plus âgé à fond dans la musique underground. J’ai grandi avec des skaters à l’époque où ils écoutaient du punk. Quelqu’un m’a donné une cassette où était copié “Daydream Nation” de Sonic Youth et ça m’a transformé. Après ça, terminé Billy Joel ! Je n’avais rien entendu de semblable, ça m’était étranger

Photo Fabrice Demessence

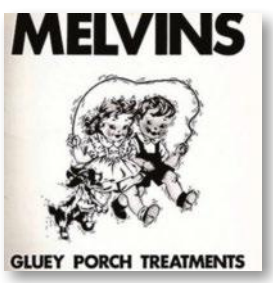
et pourtant il y avait du rock'n'roll dedans. Je me suis mis à fond dans Galaxie 500, Spacemen 3 et aussi tout ce qui était populaire à l'époque. Un peu de shoegaze, les trucs alternatifs les plus bizarres. J'aimais The Jesus And Mary Chain, tout ce larsen, ce bruit. J'ai monté un groupe avec des copains. On était atroce. Personne ne jouait d'un instrument, on s'est dit qu'on allait faire ça ensemble. Quelqu'un a dit qu'on sonnait comme les Stooges, dont on n'avait jamais entendu parler. Je me suis mis à les écouter, ça m'a orienté vers plus de punk. J'avais 16-17 ans, mes parents étaient croyants, j'ai décidé de plus m'affirmer. Les Stooges ont compté pour moi.

R&F : Dans un podcast, vous citez un concert marquant de Laughing Hyenas.
Ben Swank : Oui, au même âge. J'ai débarqué en T-shirt Batman de nerd et, une fois encore, je n'avais jamais rien vu de semblable. C'est heavy, super agressif, très groovy, dans l'esprit de Birthday Party, que je ne connaissais pas encore. Ça se passait chez B-Bop, le seul bon disquaire de Toledo. Ça m'a retourné la tête, c'était effrayant et incroyable, un peu violent aussi. Ce groupe est devenu mon obsession. Je me suis passionné pour les Butthole Surfers, Scratch Acid et Jesus Lizard qu'on suivait dans le Midwest comme certains font avec le Grateful Dead. Je viens d'une petite ville et j'allais à Detroit, à 45 minutes de là, pour voir des concerts. Quand j'ai fini par m'y installer, je me suis dit que j'avais trouvé les miens. Au fil du temps, j'ai joué dans un meilleur groupe. Et le plus fou, c'est que les Hyenas nous ont demandé de faire leur première partie plusieurs fois, on était



des genres de Rolling Stones punk, mais au moment où ça marchait pour nous, les deux gars principaux sont partis. On venait de nous proposer la première partie du Blues Explosion qu'on adorait, on allait décrocher un contrat, et tout s'est arrêté. C'est le moment où je me suis intéressé au blues et à cette période où Sun Records et King Records sont passés du hillbilly au rockabilly. Mon groupe d'après, les Soledad Brothers, était ancré dans cette histoire.

R&F : Les disques qui vous ont le plus marqué ?
Ben Swank : J'ai été vraiment obsédé par "Exile On Main Street", "Liar" de Jesus Lizard et "Gluey Porch Treatments" des Melvins.



Et Sonic Youth, j'aime tout, même si "Daydream Nation" reste mon favori. Je ne suis pas collectionneur, je n'achète que ce que je veux écouter. Mais dans le cas de Sonic Youth, je veux toujours l'album original. Quand j'ai découvert ESP Records, je me suis passionné pour Pharoah Sanders, "Thembi", c'est le premier que j'ai eu. Et "Kick Out The Jams" du MC5 a fait résonner quelque chose de très profond en moi. "Everybody Knows This Is Nowhere" de Neil Young m'a marqué aussi.

R&F : Et vos disquaires favoris de tous les temps ?
Ben Swank : B-Bop à Toledo, puis quand j'ai déménagé à Detroit, mon préféré est devenu Car City. Et à Londres, j'allais souvent chez Intoxica, il y avait des disques d'exotica, de Billy Childish, des 45 tours de r'n'b rares.

R&F : Qu'est-ce qui vous a poussé à monter un groupe ?
Ben Swank : Comment ai-je pu oublier de citer "My Generation" des Who ? Quand j'ai découvert Keith Moon, j'ai voulu l'imiter. Même chose avec le

“ ‘Kick Out The Jams’ du MC5 a fait résonner quelque chose de très profond en moi”

Velvet Underground. Je suis peut-être bizarre, mais j’ai essayé de trouver un équilibre entre ces deux styles qui n’ont pas l’air d’aller ensemble. J’aime un jeu de batterie très direct qui explose, et c’est ce que je voulais faire. J’avais un ami très proche depuis l’âge de six ans, Jimmy Danger, enfin, c’est son nom punk. C’est lui qui a dit : “*On monte un groupe*”. J’ai récupéré la batterie de mon oncle, je cognais comme un fou dessus, j’ai fracassé des cymbales et des baguettes à tout va. Je suis un batteur agressif, et si j’ai gravité vers la batterie, c’est grâce à Keith Moon et Moe Tucker. On m’a souvent comparé à Animal des Muppets, j’ai tendance à être voûté avec les bras qui partent dans tous les sens.

Ambient americana

R&F : Vos disques les plus étonnants ?

Ben Swank : Je dirais Jandek, un guitariste ermite, anonyme, qui presse lui-même ses disques. Et Little Howlin Wolf, super étrange et original, ce n’est pas vraiment du blues, il enregistre tout lui-même, son chant est curieux, enfin, comme on l’imagine de la part d’un Polonais se faisant appeler Little Howlin Wolf.

R&F : Le fait de travailler dans un label change-t-il la façon dont on écoute la musique ?

Ben Swank : Non. Je ne travaille qu’avec des groupes que j’aime. Il m’arrive de trouver horrible un truc que tout le monde apprécie au bureau. J’essaie d’avoir l’esprit plus ouvert. Je me dis aussi que j’ai cinquante ans et qu’il est temps de passer le flambeau. Pour un mec de mon âge, je ne suis pas trop largué, mais au lieu d’ajuster mes goûts pour vendre des disques, je préfère faire confiance aux plus jeunes et continuer de faire ce que je fais. Tous les disques que j’ai sortis ne sont pas des succès, mais on rentre dans nos frais. Depuis le Covid, je me concentre sur des disques ambient. On a surnommé ça *ambient americana*. J’ai été instrumental dans l’émergence de ce courant, en m’occupant d’artistes comme William Tyler qui s’est fait un nom dans ce style et en sortant des disques de Luke Schneider ou Rich Ruth. C’est de la musique acoustique simple, avec de la pedal steel sublime.

R&F : Vous avez cité “Exile…” plus haut. Vous avez évidemment la version de Pussy Galore ?

Ben Swank : Oui. C’est Pussy Galore qui m’a fait découvrir Royal Trux.

Je reste un grand fan de Jon Spencer, j’adore ce qu’il fait avec les Hitmakers. Ils sont venus chez Third Man. J’ai l’impression qu’il s’éclate toujours, c’est ce que j’aime chez lui, il en a pris pour perpétuité, il ne s’arrêtera jamais. C’est grâce à lui que j’ai découvert la soul plus obscure. Il avait fait une reprise d’Otis Redding et un de mes amis a acheté un coffret de neuf disques du catalogue Stax. Ça a été mon point d’entrée dans la soul.

R&F : Vos héros ?

Ben Swank : Link Wray. Et Les Rallizes Dénudés, c’est resté très obscur pendant longtemps. Il y a beaucoup d’histoires complètement folles associées à eux. Leur bassiste était un terroriste qui a détourné un avion pour l’armée rouge japonaise. C’est dur de choisir des héros, je suis sûr qu’il y en a de plus évidents.

R&F : On conclut sur les concerts inoubliables chez Third Man ?

Ben Swank : Mudhoney a été incroyable, ils ont joué tous leurs hits et pour le rappel, des covers punk. Et Jerry Lee Lewis. Il voulait un bassiste qui n’était pas disponible et on lui a suggéré Jack Lawrence, il est parfait, jamais une faute. Jerry Lee n’aime pas répéter, il joue, les autres suivent. Il devait jouer dehors, mais comme il faisait trop froid, il a reporté au lendemain et a fait un concert intimiste dans la Blue Room. Il y avait beaucoup de musiciens présents dans la salle, dont Kris Kristofferson, à qui j’ai dit que j’adorais son film “Convoy”, je crois qu’il m’a pris pour un fou. Tout le monde pleurait, il était encore en forme. A un moment, il a regardé Steve Cropper, désigné Jack Lawrence et dit : “*He’s a killer*”, son compliment ultime. Jack a été béni par le pape ! Et j’ai adoré jouer avec Gibby Haynes. Il est très cool, drôle, très terre à terre. Un véritable honneur pour moi. Je crois qu’il m’a apprécié car, pendant un moment, il m’a bombardé de SMS. Puis il a disparu du jour au lendemain. ★

SIXTO RODRIGUEZ
1942-2023

Le folksinger américain révélé sur le tard grâce au documentaire **"Sugar Man"** est décédé le 8 août à l'âge de 81 ans.

L'HISTOIRE DE SIXTO RODRIGUEZ EST AUJOURD'HUI ÉRIGÉE EN EXEMPLE DANS LE MONDE DU ROCK CAR ELLE RÉPOND À UN FANTASME, CELUI DU GÉNIE INCONNU REDÉCOUVERT QUI TROUVE UNE RECONNAISSANCE CRITIQUE ET PUBLIQUE À SON CRÉPUSCULE. Le rêve de tout *digger* — ces archéologues des bacs à disques en quête de pépites obscures — fait chair. De nombreux artistes cultes avant lui avaient eu droit à des secondes carrières mais peu ont connu un come-back aussi spectaculaire que celui de Sixto Rodriguez.

Dos au public

Originaire d'un quartier mexicain de Detroit, Jesus Diaz Rodriguez naît en 1942. Il est le sixième enfant d'une grande fratrie, d'où son nom, Sixto. Après avoir échappé à la conscription au Vietnam en raison de sa vue déficiente, et devenu très jeune père de deux enfants, il vit de petits boulots, chante dans les bars et se fait repérer par Harry Balk, producteur qui publie son single "I'll Slip Away" en 1967 sous le nom de Rod Riguez, pour sonner moins latino. A l'heure des émeutes raciales de Detroit, Rodriguez peine à trouver sa place dans une scène locale divisée entre communautés, mais dresse dans ses chansons un portrait vif de la situation d'une ville abandonnée à la drogue et la violence. Son premier album, "Cold Fact", est enregistré en 1969 avec les Funk Brothers, musiciens de Marvin Gaye, et sort en 1970 dans l'indifférence. Le chanteur part l'année suivante en Angleterre enregistrer son successeur, "Coming From Reality", sur lequel joue Chris Spedding, pour un résultat similaire. Sa chance passée — du moins le pense-t-il —, Rodriguez retourne à la vie civile, travaillant dans le bâtiment, tentant notoirement sa chance à la mairie de Detroit. Une légende tenace veut que son insuccès était dû à sa timidité maladive qui le poussait à tourner le dos à son public. Un tempérament qui contraste avec ses textes acerbes qui font aujourd'hui de "Cold Fact" un classique dont le succès n'est pas usurpé. Car derrière la production soyeuse de "Sugar Man" ou "Thanks For Your Time" se trouvent des diatribes telles que "Establishment Blues" ou "Hate Street Dialogue", des protest songs qui ont fait de lui une icône en Afrique du Sud où, bannies par l'apartheid, elles trouvaient un écho dans une jeunesse aux envies de révolte.

Un concert magnifique

Le documentaire "Sugar Man", sorti en 2012, montre cela avec brio, mais s'arrange toutefois avec la réalité. Si le chanteur a effectivement connu un improbable succès dans les années quatre-vingt en Afrique du Sud, le film omettait de montrer que le musicien avait déjà eu un premier retour de flamme dans les années 2000, dans sa ville natale. Jim Diamond, producteur légendaire de Detroit, nous en avait parlé il y a quelques années dans "Mes Disques A Moi" : "*Je voyais tout le temps ce mec qui buvait cette piquette horrible et trimbalait une guitare en plastique. Quand il était ivre, il chantait et nous disait qu'il était célèbre en Afrique du Sud, on se marrait. Un jour, vers 2003, j'étais en Australie pour enregistrer un disque. Après les sessions, on est allé boire un verre et la barmaid passait des disques. A un moment, elle a mis 'Cold Fact' et je lui ai demandé :* 'Qu'est-ce que c'est ? C'est super'. *Elle m'a montré le disque et je lui ai dit :* 'Je connais ce type ! C'est le poivrot qui traîne dans la brasserie de mon pote *!' Alors je me suis intéressé à lui, et j'ai appris à le connaître. En 2008, on a monté un concert avec lui dans un bar. Il n'avait pas joué à Detroit depuis 1973.*" Il était ensuite remonté sur scène avec d'autres musiciens tels que les Fresh & Onlys, Kelley Stoltz ou Danny Kroha des Gories qui l'a décrit comme "*De loin le meilleur guitariste rythmique avec qui j'ai joué*". On se souvient l'avoir vu au Nouveau Casino de Paris en 2009. Ses albums venaient d'être réédités par Light In The Attic, ce qui avait donné l'opportunité à tous les geeks de la musique de pouvoir enfin les écouter autrement que via des mp3 repiqués sur des blogs. Après un concert magnifique, l'artiste était descendu de scène pour se poster à l'entrée de la salle et saluer une par une les personnes venues le voir, les remerciant avec une humilité rare. Le succès du documentaire oscarisé "Sugar Man" allait lui ouvrir les portes d'un succès planétaire, pourtant ces dernières années, Sixto Rodriguez s'était fait rare. Mais avec cette notoriété subite, les sollicitations étaient trop nombreuses, et l'alcool une échappatoire. C'est ainsi que lorsqu'il remplit deux soirs de suite le Zénith de Paris en février 2013, le musicien était rincé. En six mois, la machine avait eu raison de la santé d'un mec définitivement pas taillé pour jouer les rock stars mais qui était reconnaissant de l'amour qu'on lui portait. Rodriguez retourna alors dans sa grande maison, où il ne vivait que dans une pièce, près d'un poêle, et qu'il ne quittait que pour chanter et festoyer avec les amis musiciens de son voisinage. A sa mort, il était aveugle depuis quelque temps, la faute à un glaucome qui l'avait obligé toute sa vie à porter des lunettes de soleil pour se protéger du feu de la lumière qu'il avait toujours fuie. ★

ERIC DELSART

Photo Elena Di Vincenzo/ Archives Elena di Vincenzo/ Mondadori Portfolio/ Getty Images

"Je fume, je bois..."

THE UNDERGROUND YOUTH

Deux ans après "The Falling", Craig Dyer et sa bande reviennent avec "Nostalgia's Glass", excellent **onzième album** en forme de bilan d'étape.

IL EST UNE CATÉGORIE DE FILMS DE CEUX QUE L'ON NE TROUVE DANS AUCUNE CINÉMATHÈQUE, VIDÉOCLUB OU SITE DE STREAMING, CES FILMS TOUT PERSONNELS QUE LA MUSIQUE PERMET DE FANTASMER. A rebours, le désir de cinéma est souvent présent en creux dans nombre de sorties qui, faute de millions, ne peuvent rester qu'à l'état de "*musique de film imaginé*", titre d'un album de 2015 du Brian Jonestown Massacre illustrant exemplairement le phénomène. Pour en causer, l'Anglais Craig Dyer, berlinois d'adoption comme Anton Newcombe et francophile dans l'âme — deux de ses anciens titres s'appellent "Une Saison En Enfer" et "The Death Of The Author", référence à un texte fameux de Roland Barthes. *Zoom lux* : le leader des Underground Youth apparaît à l'écran. Inflexions à la Lennon, chemise hawaïenne, silhouette de film muet, lunettes noires, des boucles d'oreilles en forme de crucifix, des arbres à l'arrière-plan ; c'est Nosferatu dans une partie de campagne renoirienne.

Se faire des films

ROCK&FOLK (*Désignant le visage d'Anna Karina sur la pochette de "Mademoiselle", album de 2016*) : Le cinéma a l'air presque aussi important que le rock à vos yeux.

Craig Dyer : Au départ, c'était ce que je voulais faire, j'ai fait des études de cinéma, et le cinéma a toujours été une source d'inspiration majeure, notamment la nouvelle vague française et l'expressionnisme allemand. Lorsque j'écoute des BO, j'imagine ma propre version de l'aspect visuel, je me fais mes propres films. Et lorsque je compose, je *vois* les images dans mon esprit. J'écris de la musique comme si j'étais un compositeur de musiques de films.

R&F : Pourquoi ce titre, "Nostalgia's Glass" ?

Craig Dyer : Tout l'album gravite autour de cette idée. Musicalement, c'était pour moi l'occasion de revenir sur mes précédents enregistrements, et c'était aussi un thème que je voulais explorer. La nostalgie peut être un sentiment très beau, mais ça alimente aussi des idéologies politiques qui reposent sur un passé mythifié qui n'existe plus. On a tendance à romantiser le passé et à le rendre meilleur qu'il n'a véritablement été. C'est aussi ce dont parle "The Allure Of The Light" (*morceau évoquant les agressions sexuelles à l'époque du cinéma hollywoodien classique, nda*). Ok, à présent, nous avons le mouvement #MeToo, mais ce genre d'agissements ne date pas d'aujourd'hui, ça existait déjà il y a des décennies. Je crois que j'ai écrit la chanson avant que le film "Blonde" (*biopic consacré à Marylin Monroe et réalisé par Andrew Dominik, nda*) ne sorte, mais c'est assez proche, une icône admirée et révérée, mais également tragique sous la surface.

Newcombe m'a engueulé

R&F : On imagine que vous avez croisé Anton Newcombe à Berlin ?

Craig Dyer : On s'est rencontré peu de temps après notre arrivée (*lui et sa femme Olya, batteuse dans le groupe, nda*) à Berlin en 2016. Nous avons beaucoup d'amis en commun, Olya a travaillé avec Anton sur certaines de ses pochettes, et nous avons sympathisé. On s'est retrouvé en studio pour enregistrer ensemble, mais ça n'a rien donné. Il m'a dit de *ne pas* amener de chansons toutes prêtes au studio, j'imaginais que nous allions composer quelque chose ensemble, et lorsque je suis arrivé, il m'a engueulé parce que je n'avais rien ramené (*rires*) ! J'ai tout de même rassemblé quelques ébauches d'idées que j'avais en tête, sur lesquelles nous avons travaillé. Tout cela doit dormir quelque part dans son studio. Mais on se voit encore à l'occasion, et sa musique a été une énorme influence pour moi dans les débuts du groupe. Le voir travailler est un spectacle phénoménal. Il s'affaire un peu partout dans le studio jusqu'à ce qu'il ait reproduit le son qu'il avait en tête.

R&F : Votre chant n'a plus grand-chose à voir avec ce qu'on entend sur "Mademoiselle", il a gagné en profondeur.

Craig Dyer : Il y a plusieurs raisons à cela. La première, c'est que de l'eau a coulé sous les ponts depuis nos premiers albums, je fume, je bois… Quand nous avons commencé à enregistrer il y a une dizaine d'années, je ne me considérais pas comme un chanteur, je le faisais parce qu'il n'y avait personne d'autre. C'est en enchaînant les concerts que j'ai gagné en assurance. Par ailleurs, l'enregistrement de "Mademoiselle" s'est fait dans une chambre, avec un micro relié à un ordinateur… On dispose de plus de moyens désormais.

R&F : Il y a quelques-uns de vos meilleurs titres sur ce nouvel album.

Craig Dyer : C'est difficile pour moi de réécouter mes propres morceaux. Je les entends tellement durant l'enregistrement, le mixage, qu'à la fin je ne veux plus jamais les écouter (*rires*) ! C'est étrange de devoir passer tellement de temps sur ce que tu crées qu'à la fin tu en es presque dégoûté. C'est malheureux, mais ça fait partie du processus de création. Mais je suis fier de l'album, "I Thought I Understood" est sans doute l'un des morceaux les plus solides que j'ai écrits ces derniers temps. ★

RECUEILLI PAR VIANNEY G

Album *"Nostalgia's Glass" (Fuzz Club Records)*

Photo Victor Puigcerver-DR

"C'est quoi ces bières sans alcool ?"

BE YOUR OWN PET

Il y a quinze ans, le quatuor garage-pop-noisy de Nashville jetait l'éponge. Pas par faute de succès ou de projets. Le groupe s'était cramé les ailes en route et sa chanteuse, Jemina Pearl, ne supportait plus d'être une mascotte de l'Internationale des Pervers. Fin de l'histoire jusqu'en 2021, quand Jack White les a invité à faire sa première partie.

UNE DOMINATRICE EN LATEX, MAIN POSÉE SUR LA TABLE D'UN INTÉRIEUR UN PEU DÉSUET, ENTOURÉE DE TROIS JEUNES GENS À L'AIR SAGE S'APPRÊTANT À DÉJEUNER : la pochette de "Mommy", nouvel album de BYOP, est prometteuse. Et raccord avec son contenu, piquant, explosif, insolent, frais, plein d'humour et d'accroches pop mélodieuses. Le groupe n'est pas revenu pour régler des comptes, mais Jemina affiche la couleur : c'est elle la patronne.

Anticipation

Rock en Seine, dimanche 27 août, fin d'après-midi, arrière de la scène Firestone. Alors que Be Your Own Pet se prépare pour son concert, de grosses gouttes commencent à tomber. Au loin, on entend le set de Wet Leg et, au premier plan, la rincée qui risque de doucher l'enthousiasme du groupe, pourtant au beau fixe toute la journée. Imperturbable, Jemina rédige la set-list. Jonas (Stein, guitariste) et Nathan (Vasquez, bassiste) expliquent qu'elle n'est pas fixe : il y a tout au plus une intro, une fin, des incontournables et le reste se décide selon l'humeur — c'est plus fun pour eux. Coup d'œil à la météo. Le ciel est dégagé par miracle. Il y a plus d'anticipation joyeuse que de trac dans l'air. Dans cinq minutes, BYOP va retrouver le public français. Dimanche, début d'après-midi. On passe une tête dans la loge de BYOP. Le groupe est arrivé en France la veille, après quelques dates en Angleterre, et décapsule des bières avec les moyens du bord (et une certaine efficacité). Sauf John Eatherly (batterie) en pleine sieste sur un coin de canapé. Soudain Jemina pose sa bouteille sur la table et regarde le double zéro en bas de l'étiquette, incrédule. Non, mais, c'est quoi ces bières sans alcool qui se planquent dans les frigos alors que l'humeur est résolument à la fête ? Le nouvel album vient de sortir et les critiques sont excellentes. Le groupe est au courant et n'a pas trop envie d'en savoir plus. *"Une mauvaise critique, ça te démolit,* explique Jemina. *Et si tu crois les bonnes, tu prends le melon."* Pendant son break de quinze ans, elle s'est mariée et a eu deux enfants avec Ben Swank, ex-Soledad Brothers et un des boss de Third Man Records. Pourtant, à trente-six ans, elle n'en revient toujours pas que la presse ait pu hypersexualiser et qualifier de *"slutty"* la gamine punk qu'elle était. Au XXIe siècle. Mais elle n'en revient pas plus de vivre dans un Etat américain dans lequel les femmes ne peuvent plus disposer de leur corps.

Grenade

Dimanche, 19 h 20. Jemina se lamente du fait qu'elle ne parle que deux mots de français. Elle note quelques phrases à dire et se demande si le public appréciera qu'elle clame son amour de la… raclette qu'elle vient de découvrir. Dix minutes plus tard, BYOP entre sur la scène décorée comme un garage rétro sous le regard d'un public de fin de week-end qui se demande si ça vaut la peine de rester alors que le dîner approche. Au bout d'un morceau et demi, quand on jette un œil derrière nous, il est clair que les burgers attendront : désormais, la foule déborde de partout. Une foule qui danse, sautille, brandit le poing, à l'image de Jemina, croisement entre Iggy P et Karen O, en minirobe de vinyle rouge et cuissardes vernies, qui se contorsionne par terre et chante à s'en flinguer les cordes vocales. Quand elle interprète "Hand Grenade" *("Je ne suis pas une victime/ Je me suis libérée")*, on sait que c'est elle, la grenade dégoupillée, tout en férocité, abandon et jubilation d'être là. Les anciennes chansons (mention spéciale à "Becky", histoire d'amitié d'ados qui s'achève en bain de sang, paroles et mélodie pseudo-rétro dignes d'un film de John Waters) sont acclamées. Les nouvelles aussi, pas de jalouses. Derrière elle, une petite machine de guerre abrasive à trois têtes balance des riffs saignants, une rythmique qui colle des coups de poing au plexus et assure les chœurs à l'occasion. Dans le public, à quelques mètres de nous, Ben Swank reprend les paroles en chœur. Il est éclipsé par la plus jeune fan du groupe, six ans, casque antibruit violet, perchée sur les épaules de papa. Depuis la scène, Jemina la salue et lui dédie l'avant-dernier morceau d'un set passé trop vite. Celui d'un quatuor à l'alchimie parfaite, spontané, frais, avec ce petit truc en plus. Cette fois, c'est eux qui ont le contrôle. ★

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY

Album *"Mommy" (Third Man Records)*

Pendant le break

Si Jemina Pearl a mis sa carrière en retrait durant plus de dix ans, elle a quand même publié un album solo en 2009 ("Break It Up") où on croisait des invités célèbres tels que Thurston Moore, Iggy Pop et Dave Sitek de TV On The Radio. Le guitariste Jonas Stein a quant à lui donné plus de temps à son excellent side-project garage-punk Turbo Fruits avec qui il a publié quatre albums, tandis que le batteur John Eatherly a créé les remarquables Public Access TV dont il était le chanteur.

Photo Kirt Barnett-DR

"Je suis vraiment à chier comme menteuse"

COURTNEY BARNETT

Pour les besoins d'un documentaire sur sa personne, **la fille de Melbourne** s'est mise à l'instrumental. Une façon d'étendre son terrain de jeu décidément passionnant.

"LA VOIX D'UNE GÉNÉRATION", "LA RÉPONSE AUSTRALIENNE À BOB DYLAN", "UNE LOU REED AU FÉMININ"..., VOILÀ QUELQUES EXEMPLES DE SUPERLATIFS COLLÉS PAR LA PRESSE SUR LE FRONT DE COURTNEY BARNETT. Le genre de lauriers vénéneux qui a pourri les destins de tas de rockers avant le sien. L'emballement pourtant mérité autour de la songwriter fut si intense qu'il a fini par l'avaler toute crue. Dans "Anonymous Club", documentaire tourné par son ami Danny Cohen, on observe la musicienne traverser une sévère phase de turbulences (pour ne pas écrire dépression) au moment de la parution de son deuxième album, "Tell Me How You Really Feel" en 2018. Épuisée par la spirale studio-promo-tournée, Barnett a souffert.

Son propre drame

"C'est difficile de trouver un équilibre.Mon boulot consiste à écrire des chansons très personnelles. Vulnérables. Dans ce processus d'écriture, je me retrouve à jongler entre ce que je suis prête à donner au public et le peu que je veux garder pour moi. Et clairement, je n'ai pas toujours réussi." Le film est étrange. Loin des tics du rockumentaire, il s'agit plutôt d'une exploration des liens entre anxiété et créativité. Du portrait impudique d'une artiste mal à l'aise avec la célébrité. Rien d'étonnant de la part de celle qui s'est fait connaître avec une chanson où elle racontait avoir fait une crise de panique en jardinant. "*Ni Danny ni moi pensions nous retrouver avec un tel film à l'arrivée. Je lui ai dit :* 'Viens à mes shows avec ta caméra. Captons la musique, la vie, les voyages et on verra ce qui se passe.' *Puis, à travers les rushs, il a sculpté cette histoire. Mais on ne s'est jamais dit* : 'Faisons un film pour montrer à quel point cette fille est déprimée. A quel point la musique lui coûte'." Quitte à se mettre en scène, autant écrire soi-même la musique de son propre drame. Deux jours durant, épaulée par Stella Mozgawa, la batteuse de Warpaint qui venait de coproduire avec elle son troisième album "Things Take Time, Take Time", Barnett a improvisé sur ces images douloureuses tournées en 16 mm. Le résultat est une rêverie, une musique ouverte et méditative. Dix-sept instrumentaux qui tiennent debout tout seuls et qu'elle décide aujourd'hui de publier en album.

Mis en boîte en deux jours de studio, ces morceaux montrent une nouvelle facette de la guitariste. Comme si la musicienne au goût prononcé pour les éclaboussures garage s'était mise à l'aquarelle : "*C'est très différent de ce que j'ai pu faire avant. Ça m'a poussé hors de ma zone de confort. Le film a été douloureux à regarder, mais à force d'en voir différentes versions, ça a fini par devenir supportable. Dieu merci, pendant qu'on improvisait devant les images, on pouvait couper le son (*rires*). Mon principal souci a été de ne pas laisser la musique influencer l'émotion. Je ne voulais pas qu'elle dicte au spectateur que penser ou ressentir.*"

Ici, le pied de Barnett écrase plus volontiers la pédale de delay que l'overdrive. Ses compositions crues tendues sur des nappes de clavier évoquent pêle-mêle la BO de "Dead Man" par Neil Young ou les travaux de Brian Eno : "*Stella est une grande fan de Brian Eno. Durant le confinement en 2020, elle m'a envoyé une playlist où figurait "Thursday Afternoon". Un seul titre d'une heure. Je ne dirais pas que ça a été une influence directe sur cette musique mais il existe dans mon monde.*" L'Australienne ne s'intéresse réellement à la musique instrumentale que "*depuis cinq ou six ans*" mais avoue y avoir pris goût : "*Faire une musique de film était sur la liste des choses à faire dans ma vie que j'ai écrite il y a quinze ans. Ça me plairait de remettre ça.*"

Parler de son art reste une épreuve pour Barnett. Un jour, elle tombe sur le commentaire acide d'un internaute : "*T'es douée en musique, mais s'il te plaît, arrête de faire des interviews. C'est horrible.*" La jeune femme, déjà naturellement douée pour l'autodépréciation, accuse le coup. "*Avec le temps, je sais que si je fais de la musique, c'est précisément pour comprendre comment tournent ces étranges rouages dans ma tête. Il y a une part d'inconscient dans mes textes. Ça peut me prendre dix ans pour comprendre ce que j'ai vraiment voulu dire. Et parfois il n'y a aucune explication à donner. Lorsqu'on me pose une question, j'ai l'impression que je dois répondre. Je pourrais inventer des trucs mais je suis vraiment à chier comme menteuse.*"

Comme des spasmes

Sans totalement la débarrasser de ses angoisses, cet exercice a tout de même débloqué quelque chose: "*Je me sens plus forte aujourd'hui. Même si avec moi, le vent peut tourner très vite (*rires*).* Mais quand on lui demande si ce travail lui a permis de percer le mystère de sa relation avec le public, Barnett balaye le sujet. "*J'ai arrêté de me poser cette question. La meilleure réponse que je puisse faire tient en deux phrases :* 'Tu ne peux pas plaire à tout le monde. Tu ne sais pas ce que les gens ont dans la tête.' " Une doctrine que la songwriter entend mettre en pratique sur son prochain album dont elle a déjà entamé l'écriture : "*Je n'écris pas en permanence. C'est plutôt des cycles que je traverse. Comme des spasmes. En ce moment, je suis dans une phase où je rassemble des idées. Et je sais que bientôt je vais me retrouver pendant un mois à écrire et enregistrer des démos frénétiquement.*" Il faudra donc se revoir. ★

RECUEILLI PAR ROMAIN BURREL

Album *"End Of The Day"*
(Milk! Records/ Mom+Pop)

Photo Pooneh Ghana-DR

MARILLO ★ TEXAS

"Notre version à nous d'un album country"

THE CORAL

Jamais à court d'idées, **les doux-rêveurs liverpuldiens** reviennent avec non pas un mais deux albums imprégnés des grands espaces américains.

ILS AVAIENT DÉJÀ FAIT LE COUP EN 2021 AVEC "CORAL ISLAND", double album majestueux où ils dépeignaient à travers des chansons pop psychédéliques douces un parc d'attractions imaginaire situé dans une ville côtière du nord de l'Angleterre. The Coral reviennent avec deux albums à la couleur country & western dans leur besace.

Comme la BO d'un western spaghetti

"*Notre quartier général de Parr Street était sur le point de fermer et Chris Taylor nous a priés d'y faire l'ultime album du studio*", nous répond James Skelly quand on l'interroge sur la genèse des disques jumeaux "Sea Of Mirrors" et "Holy Joe's Coral Island Medecine Show". "*On avait beaucoup de chansons, assez pour faire un double album. On y est allé tous les jours pour enregistrer le squelette du disque. Au final, on a gardé mes prises vocales parce que ça m'ennuyait de les refaire. Quand le studio a fermé, on a récupéré les morceaux et on s'est rendu compte qu'on avait deux albums différents. D'un côté on avait cette narration qui était notre version à nous d'un album country, et de l'autre cette sorte de flux de conscience existentiel. On s'est demandé : 'Que n'avons-nous pas fait ?'. On n'avait pas encore fait d'album country et on n'avait pas fait non plus de bande originale.*" C'est ainsi que le groupe a conçu son nouvel album "Sea Of Mirrors" comme la BO d'un western spaghetti. "*Un disque onirique, un peu comme chez Arthur Lee*" poursuit le chanteur. "*J'ai vu un documentaire sur les westerns spaghettis. Beaucoup de réalisateurs ont utilisé le genre parce qu'il était populaire, mais ils s'en servaient pour faire une comédie, un film d'horreur ou un film politique révolutionnaire. La plupart d'entre eux n'étaient pas de grands fans de western. J'aimais cette idée de prendre un genre et de l'emmener à un autre niveau.*

Photo Jack Finnigan-DR

Comme je pense qu'on a utilisé le merseybeat pour en faire notre version tordue, on s'est dit qu'on allait faire notre propre version bâtarde d'un western italien. Et puis le western spaghetti était influencé par Joe Meek, The Shadows et quelques trucs du merseybeat. Ce sont des choses qu'on avait déjà en nous". L'album brille par les arrangements feutrés de Sean O'Hagan des High Llamas : "*Il avait déjà travaillé avec nous pour 'Butterfly House'. Quand j'ai écrit 'Cycle Of The Seasons', je l'ai contacté pour lui dire que je voulais essayer quelque chose, des arrangements de violons psychédéliques comme dans les sixties, à la façon de Van Dyke Parks. Tout le monde a trouvé ça parfait. Ça nous a ouvert un monde de possibilités*".

Bela Lugosi

C'est par l'entremise de O'Hagan que le groupe est entré en contact avec l'acteur Cillian Murphy (vu récemment dans "Oppenheimer"). "*Il fait la narration sur 'Oceans Apart'. On avait aussi proposé à Terence Hill mais il n'a pas donné suite. Cillian nous a demandé à quel genre de rôle il devait se préparer. Je lui ai dit de penser à Bela Lugosi. A un moment, il était la plus grande star du monde, le plus grand, le plus sexy. Il était Dracula. Et d'un claquement de doigts, il se retrouve dans 'Plan 9 From Outer Space', le pire film de tous les temps. Il a dû se demander : 'Mais comment en suis-je arrivé là ?' C'est fascinant de le voir, plus âgé, catalogué dans les mêmes rôles dans ces mauvais films. C'est comme Buster Keaton, une fois que le cinéma parlant est arrivé, il était fini. Ça se produit quand il y a un bond technologique. Je me souviens quand on est arrivé et que, la minute d'après, les Arctic Monkeys ont fait leur truc sur MySpace que les gens téléchargeaient. On s'est senti coincé entre deux ères.*"

Règlement de comptes à Ok Coral

On s'étonne de voir Bill Ryder-Jones crédité sur une des chansons de l'album.
"C'était pendant le confinement. Je ne sais pas s'il était bourré mais un soir, très tard, Bill m'a envoyé une vidéo avec des accords en me disant que ça pourrait faire une bonne chanson. J'avais déjà le titre, 'Sea Of Mirrors'. J'ai utilisé ses accords pour le couplet et j'ai écrit un refrain. Une heure plus tard, je lui ai envoyé la chanson. Je ne sais pas s'il l'a jamais écoutée.'
De quoi envisager un retour au sein de The Coral ? ***"J'aimerais pouvoir dire qu'on s'est retrouvé et qu'on a fait cette session ensemble comme une thérapie, mais ça ne s'est pas passé comme ça. On s'est vu il y a quelques semaines, on a bu un café. On reste potes."***

Le deuxième disque de ce diptyque, "Holy Joe's Coral Island Medecine Show", fait la jonction entre "Coral Island" et "Sea Of Mirrors" et possède un concept simple : "*Chaque chanson raconte une histoire. La règle qu'on s'est imposée était que quelqu'un doit mourir dans chaque chanson*". Le groupe adorant mettre des bâtons dans ses propres roues, il a décidé que le disque ne sortirait qu'en édition vinyle limitée et ne serait pas sur les plateformes de streaming. Une stratégie qui rappelle le suicide commercial de "Nightfreak And The Sons Of Becker" en 2004, freak out expérimental narrant la vie secrète des enfants cachés de Boris Becker, sorti en tirage limité alors que le groupe venait d'être numéro un des charts au Royaume-Uni avec "Magic And Medicine". "*A l'époque, on était sur une major et je crois qu'ils ne savaient pas vraiment quoi faire de nous. On voulait faire une édition limitée, mais pour eux, ça signifiait en sortir* seulement *80 000. Je suppose que faire entrer 'Nightfreak' dans le top 5 doit être vu comme une forme d'accomplissement, mais je déconseillerais aujourd'hui à un jeune groupe de faire ça !*" ★

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

Albums *"Sea Of Mirrors", "Holy Joe's Coral Island Medecine Show" (Modern Sky)*

"Vraiment pas un job normal"

TEENAGE FANCLUB

Fleurons de la scène écossaise des années quatre-vingt-dix, les *Fannies* sont de retour avec un onzième album marqué par un optimisme lumineux.

ATTENDONS UN SIÈCLE OU DEUX. Peut-être nos futurs exégètes écriront-ils que la pop, cette incroyable invention du siècle passé, a exaucé le vœu faustien de l'éternelle jeunesse. Si à tout musicien, dans ce domaine, se pose le dilemme de savoir comment assumer de vieillir sans injection de toxine botulique ni nostalgie, Norman Blake et Raymond McGinley, fondateurs du Teenage Fanclub en 1989, ont trouvé une issue dont témoigne ce dernier opus "Nothing Lasts Forever", ainsi que l'enthousiasme contagieux avec lequel ils en parlent : comme en amour, c'est chaque fois la première fois.

ROCK&FOLK : L'album s'ouvre sur ces lignes : "*It's time to move along/ Leave the past behind*". N'est-ce pas quand le passé, paradoxalement, n'est plus derrière que l'on écrit ces choses ? En outre, que faut-il laisser derrière ?

Norman Blake : C'est compliqué. Je venais de traverser une période très sombre de ma vie — situation qui avait déjà affecté l'écriture du dernier album. Le temps est passé, je me sentais mentalement une personne autre, plus lucide. Ces paroles prennent acte de ce changement, elles ne le précèdent pas. Et pour ma part, je ne me sens jamais autant en vie que lorsque nous faisons un album. En ce sens, ce n'est vraiment pas un job normal (*rires*). Au-delà de cet aspect privé, il y a le groupe. Il implique d'aller toujours de l'avant. Bon nombre de ceux qui ont commencé, comme nous, il y a plus de trente ans, sont souvent pris de nostalgie. Nous ne voulions pas de ça, mais plutôt faire une musique nouvelle, belle, et prendre plaisir à la faire. Bon, nous n'avons pas non plus introduit des synthétiseurs !

Raymond McGinley : Chaque album est un nouveau départ, y compris pour le groupe qui n'existe réellement que le temps de la conception d'un album. Ce n'est pas un concept, mais une réalité provisoire. Suis-je vraiment musicien en dehors ? Je ne le sais pas. De manière plus prosaïque, on n'entre pas en studio avec à l'esprit ce que l'on a fait

Photo DR

dans le précédent album. Le passé n'est pas un point de référence. "Foreign Land" évoque ceci : le passé est une terre étrangère. C'est ça, avancer, c'est savoir oublier. En même temps, je n'ai rien contre l'idée de se répéter, il y a toujours des variations.

R&F : Il y a une curieuse résonance entre l'un de vos tout premiers titres, l'héraclitéen "Everything Flows", et "Nothing Lasts Forever", titre de l'album qui sonne de manière plus pessimiste.

Raymond McGinley : Nous sommes concernés depuis toujours par l'insignifiance, la futilité des choses, la finitude, la mort, donc, par voie de conséquence, la question du présent. Faire de la musique dans un groupe, écrire des albums, a certainement un rapport avec ça, même si ce rapport change lui aussi avec l'âge. En ce qui concerne le titre, il peut être entendu d'une double façon. Rien ne dure toujours, oui, mais aussi rien dure toujours. Car au fond, rien, ce à quoi tout retourne, voilà ce qui dure toujours. Le reste, ce qui est, ne dure pas. L'ambiguïté reste ouverte, il n'y a pas de pessimisme. Et puis c'est aussi une blague de la part d'un groupe qui dure depuis trente ans (*rires*) !

Norman Blake : Nous avons rarement été aussi productifs. Nous sommes dans une période où nous prenons un immense plaisir à travailler tous ensemble. Chacun collabore, vient avec ses idées, des bouts de chansons, des esquisses d'arrangements. Il n'y a pas d'angoisse, sauf peut-être au moment où il faut finir les paroles, mais au fond, ce sont des problèmes plutôt heureux !

Lumineux

Rock&Folk : Vous avez souvent dit que l'environnement comptait dans la conception d'un album. Qu'en est-il pour celui-ci ?

Raymond McGinley : Nous avons enregistré fin août 2022, au Rockfield Studio, dans le sud du pays de Galles. Nous y avions déjà travaillé, à l'époque de "Howdy!" (*sorti en 2000, nda*), et cela a eu un effet notable. Habituellement, nous ne retournons jamais dans un même studio. Donc, y retourner, avec cette mémoire de ce que nous y avions enregistré vingt ans auparavant, accentuait le sentiment d'un nouveau départ. Et puis cette familiarité avec le lieu eut pour effet que nous n'étions distraits par rien. Nous pouvions nous immerger complètement dans la conception de l'album qui nous occupait jour et nuit. Il m'est arrivé de me lever en pleine nuit avec une idée, de l'enregistrer aussitôt et de me recoucher ensuite. Ça a donné, par exemple, "Tired Of Being Alone".

R&F : L'album est, par les titres autant que les orchestrations, les mélodies les chœurs, littéralement inondé de lumière.

Raymond McGinley : Pour les titres, c'est une coïncidence. Norman et moi ne parlions pas de ce que nous composions avant de nous le faire écouter. Et il s'avère que les idées d'arrangements, les chœurs, tout allait dans le même sens, quelque chose de lumineux. C'est ça qui est toujours surprenant, un album est une photographie d'un instant donné d'un groupe, qui se retrouve animé par une nécessité qu'il ne découvre qu'après coup. ★

RECUEILLI PAR ALEXANDRE BRETON

Album *"Nothing Lasts Forever"*
(PeMa Records/ Boogie Prod)

Le Rock'n'Roll Est Dans Le Pré

Vingt ans après "Howdy!", Teenage Fanclub est allé enregistrer "Nothing Lasts Forever" au Pays de Galles, dans les studios champêtres de Rockfield. Un endroit singulier bâti dans un vieux corps de ferme, une véritable retraite où les artistes vivent en pension complète et où de nombreux chefs-d'œuvre de l'histoire du rock ont été enregistrés : "Doremi Fasol Latido" de Hawkwind, "Down By The Jetty" de Dr Feelgood, "Crocodiles" d'Echo & The Bunnymen, le premier album des Stone Roses, "(What's The Story) Morning Glory?" d'Oasis, et bien d'autres. Le studio a été mis à l'honneur récemment dans l'excellent documentaire "Rockfield, Le Rock'n'Roll Est Dans Le Pré" diffusé en 2020 sur Arte.

“Comme un gamin dans un magasin de jouets”

GRANDADDY

Vingt ans après les faits, le skateur sensible Jason Lytle revient sur l’accomplissement majeur du groupe dont il fut le seul patron : l’album **“Sumday”**, splendeur de pop dépressive.

RECUEILLI PAR BASILE FARKAS

Photo Chugrad McAndrews-DR

MODESTO, VILLE DE LA CALIFORNIE QUI NE FAIT PAS RÊVER, PAUMÉE DANS LES TERRES ENTRE SAN FRANCISCO ET SACRAMENTO. George Lucas y est né, et a choisi d'y situer l'intrigue d' "American Graffiti". Une bourgade construite autour d'un arrêt de train pendant la conquête de l'Ouest, aujourd'hui une commune-dortoir de 200 000 habitants. La qualité de l'air est parmi les pires du pays, le nombre de morts par armes à feu est supérieur à la désastreuse moyenne nationale et c'est dans cet enfer climatisé que Jason Lytle a conçu les nombreuses merveilles de Grandaddy. Son lieu de naissance, bien sûr, a infusé dans l'œuvre. Le grand album du groupe, "Sumday" (2003), est réédité avec un disque bonus de 12 morceaux inédits. Dans cette somme (*voir encadré*) une chanson splendide, "The Town Where I'm Livin Now", pourrait postuler au titre de chanson la plus déprimée d'un groupe expert du genre. "*Les caméras ne filment aucun sourire/ L'eau n'a jamais eu aussi mauvais goût*." Bienvenue à Modesto, combien d'opioïdes dans votre café ?

Comme un énorme plouc

"Sumday", donc. Sa pochette méditative — une photo du Japonais Shinzo Maeda représentant des cygnes sur un lac, une montagne enneigée et une branche fleurie — indiquait un virage, une proposition différente. "Under The Western Freeway" (1997) et "The Sophtware Slump" (2000), les deux premiers disques correctement distribués de la formation californienne, étaient excellents mais réalisés avec des moyens précaires, graphiquement et musicalement. A distance, Jason Lytle recontextualise un peu les choses : "*J'ai toujours été très impliqué dans l'art de l'enregistrement et de faire des disques, j'adore ça. C'est ce qui m'a toujours motivé. Dans les premières années, mes ressources étaient limitées, je n'avais pas beaucoup d'argent, il fallait être inventif. Quand est venu le moment de faire 'Sumday', le label avait enfin mis un peu d'argent à ma disposition et j'ai pu acheter du meilleur matériel, j'étais comme un gamin dans un magasin de jouets, vraiment.*" Grandaddy est actif depuis plus de dix ans quand sort l'album. Avec depuis toujours Jason Lytle comme seul maître à bord. Le garçon s'est mis à composer après une grande désillusion : une blessure au genou qui l'a empêché de poursuivre une carrière de skateur professionnel. Sa reconversion est flamboyante : Lytle se consacre désormais à l'écriture de chansons intimes où il sera beaucoup question de dépression et d'aliénation face à la vie moderne. Une étrangeté est palpable dès l'apparition de Grandaddy : ce type en casquette et son groupe composé de types en casquette (souvent barbus) n'ont pas vraiment le physique de leur musique. Jason Lytle, Kevin Garcia (basse, décédé d'un AVC en 2017), Aaron Burtch (batterie),

“Hors de question que je sois le chef”

Jim Fairchild (guitare) et Tim Dryden (clavier) jouent des chansons délicates, fragiles, sensibles… On les imaginerait bien mieux en train de chasser le raton-laveur à la mitraillette. A sa sortie, “The Sophtware Slump” s’inscrit parfaitement dans l’air du temps, celui d’un monde de plus en plus déshumanisé et angoissant que chantent, au Royaume-Uni, Radiohead et, en Amérique, Elliott Smith, Sparklehorse, Wilco, Mercury Rev, Flaming Lips, Eels… Un terme employé alors dans tous les articles sur Grandaddy irrite un peu son leader : lo-fi. Comme si Grandaddy, à l’instar de quelques collègues étatsuniens (Guided By Voices, Sebadoh, Pavement), faisait exprès de mal enregistrer ses disques. “*C’est vrai que c’était un peu énervant et dévalorisant* concède Lytle. *Je n’ai jamais utilisé ce terme de ma vie. J’avais au contraire une énorme motivation pour essayer de faire des disques qui sonnent le mieux possible. Je me défonçais pour faire les meilleures prises avec ce dont je disposais. Pour ‘The Sophtware Slump’, malgré mes méthodes de travail naïves, l’enjeu a toujours été de faire un album probant artistiquement et techniquement… Mais la qualité de mes enregistrements devenait une vraie limite, ce qui était assez angoissant.*” Avec l’argent alloué par V2, Lytle part donc s’acheter de quoi enregistrer ses chansons plus professionnellement. “*Des choses qu’on ne trouvait pas à Modesto, il a fallu aller à Los Angeles et New York. Je me revois arrivant dans le magasin comme un énorme plouc. Le vendeur m’a demandé quel type d’enregistreur multipiste je désirais parmi toutes ces machines. J’ai répondu :* ‘Donnez-moi les machines pour enregistrer un disque de rock’n’roll’.” L’humour est autodépréciatif, mais l’alors jeune trentenaire, également derrière la console, réussit à améliorer ses compétences d’ingénieur du son. Le home studio est toujours home, mais ressemble de plus en plus à un vrai studio. “*C’était toujours moi et mes chansons,* conclut-il après de longues explications techniques, *mais avec un son enfin à la hauteur. C’était un bon moment pour le groupe, nous le sentions.*”

Les douze chansons de “Sumday” sont une sorte de miracle, d’autant plus que le disque “*est le dernier enregistré entièrement en analogique*”, et donc sans les possibilités de retouches offertes dans ce nouveau siècle par Pro Tools. Le chanteur en conserve un souvenir extatique : “*C’est comme si d’un coup je faisais un film de cinéma après avoir réalisé toute ma vie des trucs pour la télé.*” Il y a pour la première fois ici la volonté d’assembler un ensemble cohérent. Le tempo et la couleur musicale varient à peine au fil des plages. Insérer “Sumday” dans le lecteur CD équivaut à rentrer dans un tunnel de chansons pessimistes, cotonneuses et pourtant très accrocheuses. Davantage que chez les clochards torturés évoqués plus haut, il y a chez Jason Lytle un goût pour la mélodie et les arrangements en sucre glace. Ces chansons parlent de gens désespérés, mais sont une féerie aux oreilles, avec carillons, synthés enfantins ou distordus, nappes de chœurs, grelots et même d’étranges *orchestral hits*, comme dans les productions de Trevor Horn. “*Oui, mais la référence pour moi, c’était aussi le son de certains morceaux hip-hop des années 1980, remplis de samples un peu incongrus, j’adore ça.*”

Appareil défectueux

Deux décennies plus tard, Jason Lytle continue de parler de tourments et de santé mentale avec la même candeur introspective. “*Aujourd’hui encore, je sais dès le début si une journée va être bonne ou complètement foirée. Parfois je n’arrive à rien de bon. Je suis à peine capable d’aller faire des courses et j’ai besoin de prendre des pauses très longues, dans ma voiture ou chez moi.*” Une hébétude face à l’existence déjà décrite dans toutes ses nuances sur “Sumday”. Dans “I’m On Standby”, l’artiste parle de lui comme s’il était un appareil défectueux, “OK With My Decay” traite du même inévitable déclin, “The Warming Sun” décrit un couple qui se désagrège à cause de l’incapacité d’un des deux (on devinera qui) à apprécier la vie et ses choses simples. L’un des sommets de l’ensemble se nomme “Saddest Vacant Lot In All The World”, l’histoire d’un type qui comate son alcool dans une voiture japonaise sur un terrain vague après une rupture. Plombé, oui, mais beau et aérien comme du Beach Boys avec ces harmonies vocales et cette suite d’accords jouée au piano. “*Dans un monde idéal, toutes mes chansons seraient comme celle-là. Très simples, très répétitives avec un message simple, presque un mantra. Il faut que ça vienne du cœur.*”

Après “Sumday”, Grandaddy n’a pas réussi à sortir quelque chose d’aussi intégralement parfait. “Just Like The Fambly Cat”, tout de même, comportait quelques très grandes chansons. Un album paru 2006, comme un au revoir. Le groupe s’est en effet séparé six mois avant pour des raisons multiples : épuisement général, manque d’argent pour les membres du groupe qui n’écrivent pas les morceaux (c’est-à-dire tout le monde sauf Jason Lytle), aspiration à une vie plus saine et solaire. Logiquement, le chanteur a publié des albums solos “*encore plus personnels*”, monté un groupe avec le batteur de Grandaddy (Admiral Radley) avant de retrouver ses copains pour un retour sympathique en 2012 conclu par un ultime effort, “The Last Place” (2017), publié deux mois avant la mort du bassiste à 41 ans. Grandaddy à défaut d’être une démocratie a été un vrai groupe : “*C’est toujours bizarre à expliquer. C’étaient mes chansons, mais nous étions le groupe. Ils étaient mes potes avant de jouer avec moi et le sont restés ensuite. Je connaissais leurs goûts, j’essayais de leur apporter des chansons qui leur plairaient car je savais qu’ils allaient devoir les apprendre, écouter mes consignes et les jouer pendant des mois. En tournée, c’était mon groupe, mais il était hors de question que je sois le chef. On n’engueule pas ses potes parce qu’ils se couchent trop tard.*” Puis la conversation s’interrompt subitement, les quarante minutes de la réunion Zoom étant écoulées. La technologie déprimante. Grandaddy plus actuel que jamais. ★

Album “*Sumday Twunny*” *(Dangerbird Records)*

Excédent excellent

Les formats de la réédition de “Sumday” varient, du streaming au coffret 4 vinyles, mais l’essentiel, la véritable nouveauté (disponible sur les plateformes ou sur un disque vendu séparément pour ceux qui ne voudrait pas racheter l’album) se nomme “Excess Baggage” : un disque qui rassemble les inédits de la période, où l’on s’aperçoit que Jason Lytle était alors extrêmement inspiré : “The Town Where I’m Living” aurait mérité de figurer sur l’album et on est fasciné par la versatilité du Californien : un instrumental bizarre et glauque (“My Little Skateboarding Problem”), des morceaux pas entièrement arrangés qui rappellent Neil Young (“Derek Spears”, “Build A Box”, “Emit Anymore”) ou Pavement (“Dearest Descrambler”, “Sure It Worked”, “Gettin’ Jipped”), un groupe qui s’est formé à Stockton, une ville californienne proche de Modesto et encore plus déglinguée.

Photos DR

En vedette

Tout est beau, souvent extraordinaire

WILCO

Wilco sort un nouveau disque, et la France s'en fout. Un malentendu transatlantique persistant qui remonte à la fin des années quatre-vingt-dix. De passage à Toulouse fin août, **Jeff Tweedy & Co.** ont pu faire le point sur cet éternel rendez-vous manqué.

RECUEILLI PAR LÉONARD HADDAD

CINQ HEURES DE TRAIN DANS LES DEUX SENS, LES DEUX JOURS LES PLUS CHAUDS DE L'ANNÉE (DU SIÈCLE) DANS LA VILLE ROSE, CELLE DES SAUCISSES, DES CACHOUS ET D'ANTOINE DUPONT. Canicule ou non, Rock&Folk est à Toulouse parce que Wilco y joue, donc pour le plaisir. On n'est pas sûr que ce soit le cas de Jeff Tweedy et de sa troupe, qui vont se produire au Bikini, salle culte située en périphérie, un *nowhereland* appelé Ramonville. Wilco vient de passer dix jours (et la bagatelle de six dates) en Espagne. Il y a eu entre autres Alicante, Marbella, Vigo, un saut au Portugal et demain ce sera l'Italie, San Mauro Pascoli, puis Turin… A la base, la France ne devait même pas être au programme. Mais en car, ça faisait un peu long, alors tant qu'à s'arrêter pour prendre de l'essence… "Cruel Country", fabuleux double album sorti en mai 2022, avait occasionné le même genre de situation vexante douze mois plus tôt. Le groupe avait enchaîné post-Covid des tournées US, mexicaine et européenne sans le moindre regard pour la France, ni Paris, ni province, ni Navarre, ni rien, malgré dix jours en Espagne (déjà) et presque autant en Scandinavie. Presque quinze ans plus tôt, à l'époque de "Wilco (The Album)", on a souvenir de Wilco (la tournée) qui s'était amusé à jouer à saute-mouton avec l'Hexagone, enchaînant Londres et Bruxelles avec une interconnexion Eurostar/ Thalys et une journée off entre les deux sans doute passée à faire les magasins autour de la gare du Nord, sans s'embêter à sortir les guitares de leurs étuis. *Wilco loves you baby*, certes, mais pas passionnément non plus si vous êtes Français.

Une cicatrice

Tweedy sur scène au Bikini de Toulouse. Un tiers vide, balcon fermé, maximum mille personnes en tout et pour tout. Sur scène, ça joue comme seul Wilco sait le faire, des folies à guitares comme "Impossible Germany" ou la récente "Bird Without A Tail/ Base Of My Skull", le groove insistant de "Handshake Drugs", les chatoiements mélodiques de "Hummingbird" ou "Jesus, Etc.", les soundscapes folk de "Muzzle Of Bees", les refrains twang et solos picking de "Falling Apart", les costelleries carillonnantes de la fin du vingtième siècle ("A Shot In The Arm") et les krauteries métronomiques du début du vingt et unième ("Spiders"). Tout est beau, souvent extraordinaire, un groupe à six membres alignés à l'horizontale. De gauche à droite, Nels Cline, guitariste jazz-prog expérimental, entre bête à concours virtuose et bête de cirque tenant du trapéziste trompe-la-mort ; à sa gauche, son comparse Mikael Jorgensen, le clavier binoclard, arme discrète qui amène la touche électro mais se montre également capable de dégainer le solo Jerry Lee de "The Late Greats" ; passé Chef Tweedy, on arrive à Glenn Kotche, le batteur et percussionniste qui a — durablement — transfiguré le groupe après que le boss l'a installé à la place du plus épais Ken Coomer au milieu des sessions de "Yankee Hotel Foxtrot" il y a presque vingt-cinq ans ; vient ensuite John Stirratt, le bassiste juvénile (même vieillissant), seul membre originel avec Tweedy, et de ce fait gardien symbolique du Temple et de la flamme ; enfin, tout à droite de la scène, Pat Sansone, piano, orgue, percussions, guitares, chœurs, coiffure Madchester, attitude qui hésite entre rock héroïque (moulinets et jeu de hanches pour la photo) et une forme d'arrogance stylée (moue dédaigneuse, guitare qui swingue bien en dessous de la taille, tambourin joué en pensant à autre chose — mais sans rater un *beat*). Bref, ils sont tous là, et ils sont tuants. A la place de "*Hello*", Tweedy chante *"What Was I thinking when we said… 'bonjour'* ", au milieu du classique "I Am Trying To Break Your Heart", une main tendue spéciale France qui raconte en creux les efforts qu'il sait devoir déployer avec ce public-là. Il lance une douzaine de fois des

Photo Peter Crosby-DR

“Quand on te dit que tu es *respecté*, ça signifie que tu n’as aucune chance”

“Merci beau-cul” timides, sans mesurer pourquoi ça ricane dans la salle. Mais quand il passe à l’anglais, c’est avec des épines dans la voix : *“En tout cas, merci, hein, wow, vous êtes tous là ! Ça fait plaisir, même si ça fait pas énorme… On vient en France une fois tous les quoi… quatre, cinq ans ? Faites attention, on connaît vos noms à tous !”* Provoc et rigolo, oui, mais affleure ici une vraie pointe d’amertume, une blessure d’amour-propre, le balcon fermé qui pique comme une cicatrice ouverte. Sur la route entre l’Espagne et l’Italie, la France reste juste une halte en passant, pas une destination choisie. La salle est conquise, certes, mais le territoire, lui, ne le sera jamais tout à fait.

Un concert en sept ans

Que s’est-il passé ? Pourquoi le *“meilleur groupe américain”* vanté par “Uncut”, “Mojo”, “Rolling Stone” US ou “Paste” depuis vingt-cinq ans rame-t-il tellement au pays de Michel Sardou et de Juliette Armanet ? Pour répondre à cette question, il faut remonter jusqu’au début des années quatre-vingt-dix. Le dénommé Jay Farrar quitte Uncle Tupelo, le groupe par lequel le mouvement *No Depression* (alt. country) est arrivé. Livré à lui-même, son commandant en second Jeff Tweedy (vingt-six ans à l’époque) se trouve à la croisée des chemins. Pour la première fois depuis une éternité, la hype du rock US a une odeur de vieux bois et de tradition bou(s)euse. De même que les “Nuggets” seventies compilées par Lenny Kaye ont fait le terreau du punk, la redécouverte de l’ “Anthology Of American Folk Music” de Harry Smith par une génération de jeunes rockers du Midwest les a ramenés aux sources d’un passé mythifié country, folk et blues qui, après les années synthé, les années metal et les années grunge (c’est-à-dire les années quatre-vingt), ressuscite une authenticité ancrée dans les grands espaces et un certain mode de vie rural américain. A l’échelle alternative (donc confidentielle), les quatre disques de Uncle Tupelo ont fait un effet comparable à celui des premiers Band de 1968 et 1969, en remettant la guitare acoustique au milieu du village. Farrar parti, Tweedy reste et Tupelo devient Wilco, la grosse cote d’un mouvement americana alors en plein essor. Cette version-là du groupe, calée dans des obsessions Faces/ “Exile”/ Replacements/ Band/ Neil Young/ Gram Parsons/ Woody Guthrie ne jouera qu’une seule fois en France, jugée ringarde et trop rétro par la mieux-disance french pop alors en phase de dandyfication électro accélérée. Car il se trouve qu’ici, contrairement à l’Angleterre, la Hollande, l’Espagne ou la Suède, l’americana, le *field recording*, les chapeaux de cow-boy et Harry Smith, à peu près tout le monde s’en tape. Le groupe originel fait donc un Divan du Monde et puis s’en va, sans se retourner. Ce sera la seule fois que Jay Bennett, le clavier-guitariste-savant fou fan de Jeff Lynne, Hank Williams et Elvis Costello se produira à Paris avec eux. Un pauvre concert en sept ans d’existence, avant la réinvention en “Radiohead américain”, soit une version du même groupe avec beaucoup moins de country et beaucoup plus d’ambitions arty dedans.

Americano-américain

Une fois le nouveau Wilco établi comme force majeure par le succès anglo-saxon de “Yankee Hotel Foxtrot” (2002) et “A Ghost Is Born” (2004), le groupe installe son line up à six membres, qui tentera enfin sérieusement sa chance sur les (petites) scènes parisiennes. Un autre Divan du Monde, une Maroquinerie presque historique (chroniquée dans “Mojo”, ce qui est rarissime), un Bataclan par-ci, un Elysée Montmartre par-là… Ils essaient, ils remplissent, mais les disques continuent à ne pas se vendre. A chaque fois, Tweedy demande : *“Eh, y a combien d’Américains dans la salle ?”* et se fait ovationner par les expats Yankees une troisième pinte en main. Alerté sur ce qu’il faut bien appeler une maladresse, Tweedy réalise qu’il est en train d’agacer un public local qui n’a pas l’habitude de se faire humilier à domicile par les supporters adverses. A l’un de ses concerts, il offrira pour se faire pardonner un *“big american hug”* aux spectateurs. Trop peu, trop tard. Si Wilco est à ce point americano-américain — en plus d’être americana —, ça fait quand même beaucoup.

“*On remplit difficilement des salles pourtant moins grandes qu’ailleurs… Avec les taxes très élevées, à chaque fois qu’on passe en France, on perd de l’argent*”, explique Tweedy en 2010, deux ans avant un Grand Rex froid comme la mort. Le Casino de Paris de la tournée “Schmilco” (2016) réchauffera un peu l’atmosphère, mais le mal est fait. Jeff Tweedy en solo ne jouera jamais le moindre show en France. En 2018, Wilco passe deux soirs à Lille (toujours par commodité ferroviaire) mais a tendance à voir la salle à moitié vide plutôt qu’à moitié pleine. Un Trianon il y a cinq ans pour “Ode To Joy” sera la dernière halte française avant Toulouse. Cruel, le pays France ? Wilco y reste estimé mais sous-estimé, sans pour autant y échapper aux vannes qui lui collent mondialement aux basques, en particulier le qualificatif dégradant de *“dad rock”*, rock à la papa, rock pour les papas. Rien à faire, d’une manière générale, les amateurs de pop alterno, electro, deconstructo, sonic-youtho, flaminglipo, radioheado avant-gardiste auront toujours un mal fou à revenir sur leur première impression et à monter dans le train Wilco, tandis que le gros des fans du groupe reste globalement rattaché (et attaché) à ses racines alt country, Tweedy n’étant de toute façon pas près de renoncer à la base guitare sèche de ses compositions. “*Toutes mes chansons sont des folk songs*” . Quand il regrette de n’avoir *“jamais marché en France”* et qu’on lui répond qu’il y est malgré tout très “*respecté*”, Tweedy lâche un soupir de désespoir. *“Oh mince, respecté ? C’est très dur, ça. Quand on te dit que tu es* respecté, *ça signifie que tu n’as aucune chance.* Respecté, *c’est la* friend zone *du rock…”* Dans le tour bus transformé en chambre froide (pour lutter contre la canicule), Jeff se veut fataliste, comme s’il avait compris que sa chance française était passée il y a déjà longtemps. Si “Yankee Hotel Foxtrot”, “A Ghost Is Born” ou “Cruel Country’ n’y ont rien changé, le nouveau “Cousin” ne le fera pas davantage, même qualifié d’ “art pop”, même coproduit par Cate LeBon, même sans pedal steel dans les coins, même avec des chansons sublimes comme “Levee”, “A Bowl And A Pudding” ou “Soldier Child”. *“On ressemblera toujours à Wilco, même si nos disques ne se ressemblent pas entre eux. D’ailleurs, à chaque fois qu’on en sort un nouveau, les gens se rendent comptent qu’ils aimaient beaucoup le précédent, finalement. Réveillez-vous avant, les gars !”*. Malgré sa constance, ses efforts, sa longévité et sa puissance scénique sans équivalents, Wilco allonge la liste des groupes américains voués à rester confidentiels dans l’Hexagone. Un peu comme le Dave Matthews Band ou Hottie And The Blowfish ? Un peu, oui. Mais ça, on ne le lui a pas dit, à Jeff Tweedy. On l’aime beaucoup trop pour ça. ★

Merci à Tristan Garcia

Album *“Cousin” (dBpm Records)*

HORS-SÉRIE

// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock&folk

HORS-SÉRIE N°43

rock & cinéma
(UNE HISTOIRE D'AMOUR)

ELVIS TOUS LES FILMS, MÊME LES MEILLEURS
RAY DAVIES L'INTERVIEW 100 % CINÉ / **GET BACK** DEUX ANS APRÈS
LA FOLLE HISTOIRE DE **MTV** / **MICK JAGGER** L'OBSESSION CINÉMA
PEUT-ON RIRE DU ROCK ? / UN PETIT-DEJ' AVEC **JARMUSCH**
IL ÉTAIT UNE FOIS LA RÉVOLUTION **EASY RIDER** / QUAND HOLLYWOOD
REMAKAIT **GODARD** / LES COEN PAR **T BONE BURNETT**

L 19374 - 43 H - F: 10,50 € - RD

HORS-SÉRIE
N°43H / 10,50 €
BEL/LUX : 11,60 € - CH : 17,90 CHF PORT
CONT/ESP/ITA/GRECE : 11,80 €
CAN : 16,99 $CAN - DOM : 12,10 €
NCAL(S) : 1580 XPF - POL(S) : 1680 XPF
MAR 125 MAD

Editions Larivière

ET AUSSI : WIM WENDERS / LES FARRELLY / STEVE VAN ZANDT
AMERICAN GRAFFITI / THE DOORS / JOHN WATERS / KENNETH ANGER...

EN KIOSQUE

et sur BOUTIQUELARIVIERE.FR

Oui, il y a eu un rock français

LILI DROP

Ce groupe majeur mais oublié du début des eighties
voit ses deux albums et son premier single imparable, “Sur Ma Mob”, enfin réédités plus de quarante ans après leur sortie... On a failli attendre !

RECUEILLI PAR STAN CUESTA

LILI DROP, C’ÉTAIT LE GROUPE D’OLIVE, FORMIDABLE GUITARISTE, CHANTEUR, COMPOSITEUR ET PAROLIER, ENTOURÉ DE DEUX FILLES — VIOLON À LA BATTERIE ET KORIN (FUTURE ENZO ENZO) À LA BASSE. Il faut lire les pages émouvantes que consacre François Ravard à Olive dans ses mémoires. De leur première rencontre, le futur manager de Téléphone dit : “*Ce mec, c’est Olivier Caudron, dit Olive, l’homme qui va changer ma vie*”. En légende d’une photo le montrant aux côtés de Jean-Louis Aubert et d’Olive, qui lui a présenté Jean-Louis, il écrit simplement : “*Le trio fondateur*”. Au début des seventies, Olive et Aubert, amis d’enfance, ont découvert — avec Bertignac et dans le désordre — la route hippie, de la Californie à Ibiza, le rock et la drogue, dont Olive aura beaucoup plus de mal à se sortir que les autres... qui seront toujours un peu plus sérieux, professionnels, responsables que lui. Le succès ne s’y trompera pas. Ils avoueront pourtant à demi-mots qu’il était probablement le plus doué d’entre eux, et tenteront — parfois maladroitement — de renvoyer l’ascenseur. Mais Olive, dandy junkie autodestructeur, bousillera beaucoup d’opportunités. Les éternelles comparaisons qui faisaient écrire à Jean-Eric Perrin dans Rock&Folk en 1980 : “*Lili Drop devrait faire aussi fort, sinon plus que Téléphone parce que c’est mieux*”, sont aujourd’hui inutiles. Restent une incroyable énergie juvénile, la présence de deux filles à la rythmique, chose alors très rare, le côté à la fois macho et efféminé d’Olive, et le reflet d’une époque à travers ses textes très sexe & dope... On redécouvre de magnifiques chansons oubliées, comme “Mirages” sur le premier album, ou “Nippon Glacé” sur le second. Des choses que personne d’autre — à part peut-être Suicide Romeo — ne faisait ni ne fera plus, surtout pas les Anglo-Saxons. Oui, il y a eu un rock français. Et puis, début 1983, sa maison de disques, Arabella, sort “L’Aventurier”, le mini-LP d’un nouveau groupe, Indochine, auquel elle va se consacrer prioritairement, laissant tomber Lili Drop, qui jette l’éponge. Comme un symbole de la fin d’une époque et du début d’une autre. Les eighties peuvent réellement commencer. Après des tentatives plus ou moins réussies de come-back, Olive, atteint du sida, nous quittera début 2006. Mais en 2023, Korin/ Enzo et Violon sont toujours là pour évoquer ce groupe-étoile filante, avec beaucoup d’émotion et de tendresse. On sent bien sûr chez elles la volonté de ne garder que les bons souvenirs, d’éviter les sujets qui pourraient fâcher. Et pourquoi pas, quarante ans plus tard ? Quand l’Histoire est belle. Et quand la musique est bonne, comme dirait l’autre.

Virés de la scène par des motards

R&F : Comment s’est formé le groupe ?
Korin : Lors d’un concert de Téléphone, backstage, j’ai rencontré Violon qui était amie avec les membres du groupe. Notre point commun était d’être deux très jeunes femmes : j’avais dix-neuf ans et elle seize. Elle m’a parlé du groupe qu’elle formait avec son ami Olive. Elle était batteuse. Il y avait un second guitariste. La place de bassiste était à prendre.
Violon : Je me souviens d’un trajet en train, nous allions en Espagne, Korin, Olive, un ami éclairagiste et moi. C’est durant ce voyage qu’Olive nous a proposé de former le groupe et a trouvé le nom Lili Drop. Nous sommes rentrés à Paris et avons commencé à répéter.
Korin : Mon petit ami était bassiste, j’ai appris sur sa basse les six morceaux de Lili Drop. Je pense qu’Olive aimait bien l’idée d’accueillir une autre fille dans le groupe, même sans expérience de l’instrument. Nous avons fait un premier concert à quatre au festival de Bourges, sur une petite scène. Ensuite, Olive et l’autre guitariste ont décidé de ne pas continuer ensemble. Le premier concert en trio a eu lieu à Nice, en première partie de Téléphone qu’Olive connaissait très bien, au Théâtre de Verdure. Là, un groupe de motards a décidé de nous virer de scène pour faire la première partie à notre place alors qu’on avait commencé à jouer. L’un d’eux m’a embrassée de force sur la bouche mais j’ai réussi à continuer à jouer sur une corde à vide. Le public nous a soutenus et les motards sont descendus de la scène. On a terminé nos six morceaux.

R&F : Olive est souvent décrit comme quelqu’un de brillant, doué, mais aussi fantasque, peu fiable...
Korin : Je le connaissais surtout dans le cadre de Lili. Il était énergique et n’aimait pas l’autorité. Il avait aussi un côté très féminin et tendre.
Violon : Olive était talentueux, très bon musicien, un compositeur

Photo Hamon/ Dalle

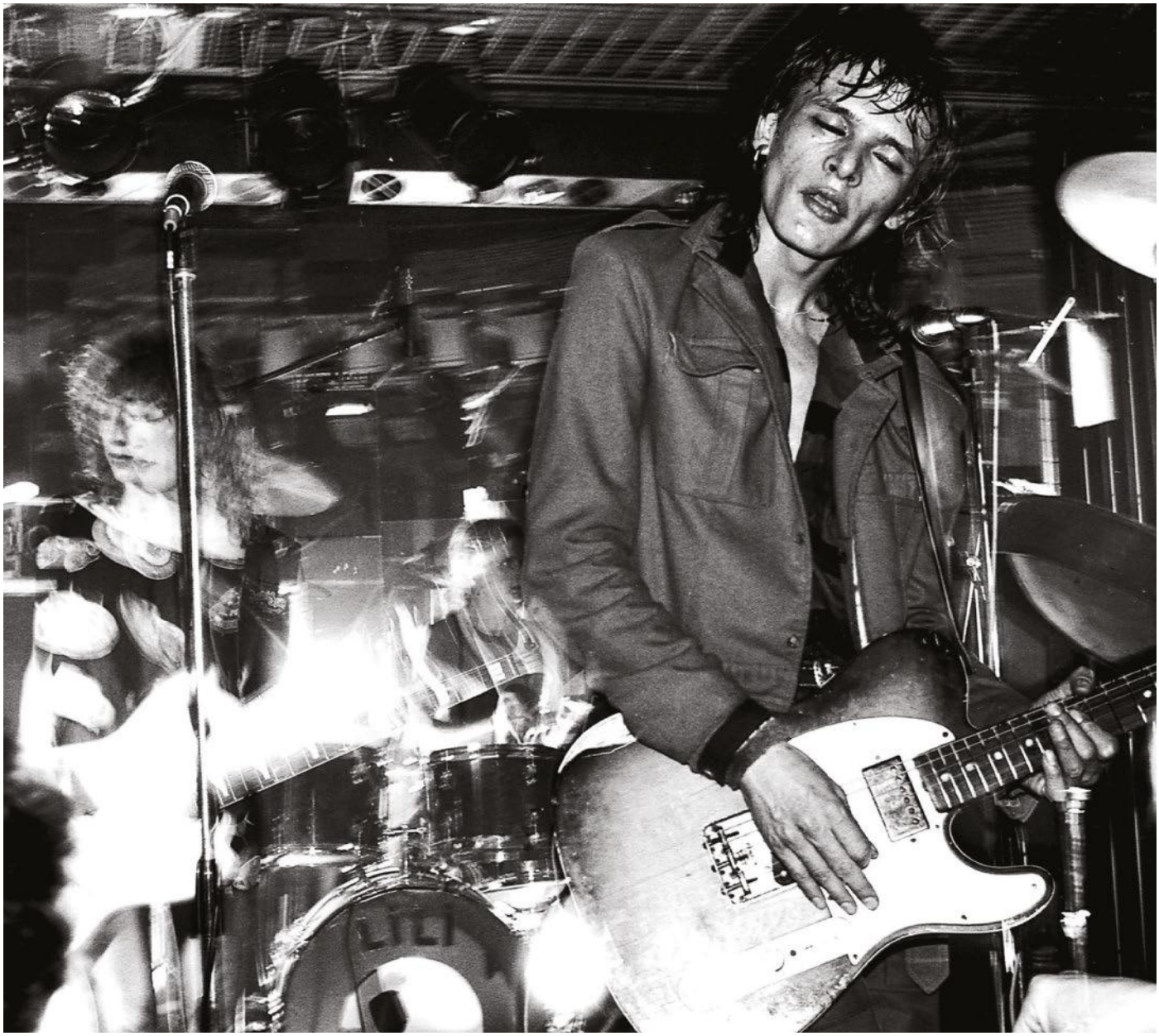


Photo Banjee/ Dalle

et un auteur à la fois inspiré et inspirant. Il était exigeant avec lui-même et avec les autres. Parfois ses côtés sombres, ses craintes, ses absences pouvaient prendre le dessus mais ce dont je me souviens le plus, ce sont ces moments incroyables que nous avons vécus tous ensemble pendant quatre ans, les rencontres, les enregistrements, les tournées...

R&F : Le premier single, "Sur Ma Mob", sorti en novembre 1979, a été produit par Louis Bertignac, mais ce n'est indiqué nulle part…

Violon : "Sur Ma Mob" a été produit par Louis Bertignac, Michel Zacha et Dominique Forestier, alias Cowboy, qui était l'ingénieur du son de Téléphone. À cette époque, Olive était coursier et le texte est inspiré de son quotidien.

Korin : C'est bizarre que ce ne soit pas indiqué, même sur la pochette. D'ailleurs, cette pochette a été réalisée par la maman d'Olive.

R&F : Ça aurait dû être un énorme hit…

Korin : Il est tout de même beaucoup passé sur les radios et a permis au nom du groupe de sortir du lot. Le sujet était marrant. Le trio, avec deux filles dont une à la batterie et un petit gars typé asiatique, avait de la gueule.

Le cadeau de Tina Weymouth

Lili Drop était un des rares groupes de rock où une fille tenait la basse. Les deux autres étaient Téléphone et... Talking Heads. Enzo Enzo : ***"On a fait la première partie de Talking Heads en tournée en France, plusieurs dates avec eux. Ça nous rendait fous car on les adorait et ils étaient vraiment sympas avec nous. D'ailleurs, Tina Weymouth m'a fait cadeau d'une basse après qu'on m'a volé la mienne dans les locaux des Editions Clouseau, que dirigeait Philippe Constantin, à Belleville, car nous avions la même : une Fender Mustang avec des micros de Precision. J'étais fière et touchée, évidemment. Une basse rouge tout droit arrivée de New York."***

Violon : "Sur Ma Mob" nous a ouvert pas mal de portes, des concerts, des tournées, et nous commencions à travailler les morceaux pour l'album "Monde Animal".

R&F : Parlez-nous de ce premier album, enregistré à Londres en 1980. De vos liens avec Talking Heads.

Violon : Début 1980 nous avons fait la première partie de Talking Heads à Lyon. C'est après ce concert qu'ils nous ont proposé de faire leur tournée. De l'aventure Lili Drop, cela a été l'un de mes moments préférés, les échanges avec le groupe et l'ingénieur du son, Frank Gallagher, qui par la suite a produit l'album. Jerry Harrison est venu jouer du clavier sur "Oui Oui Oui" et "Speedoux".

Korin : Les semaines passées au Manor Studio de Richard Branson sont des souvenirs incroyables. Sur l'album, j'aimais beaucoup le morceau "Paraître" *(avec le saxophone de John Earle, membre des Rumours de Graham Parker, nda).*

R&F : Pensez-vous que cet album aurait dû rencontrer plus de succès ?

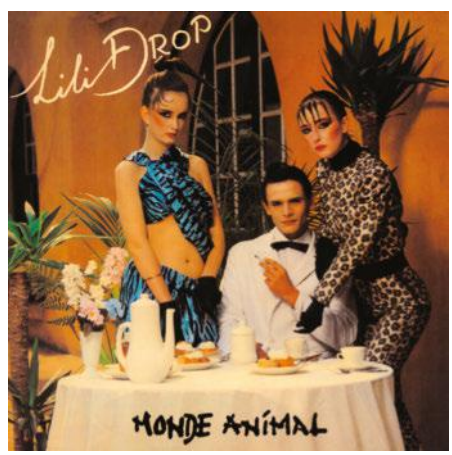
Violon : Je n'ai jamais trop pensé au succès, je voulais juste faire pendant longtemps ce que j'aimais.

Korin : Je ne me suis jamais vraiment sentie mériter quoi que ce soit dans Lili. C'était une chance et un plaisir terrible d'enregistrer un album et de faire des tournées. J'ai l'impression *qu'avoir une renommée* ne nous intéressait pas plus que ça.

Rencontre avec Iggy Pop

R&F : Vous avez tourné en première partie de Téléphone et d'artistes internationaux…
Korin : Pendant la période où j'étais dans le groupe, il y a eu Téléphone, au début, puis Talking Heads et Iggy Pop.
Violon : Nous avons joué en première partie d'Elvis Costello à Montpellier, je me souviens d'avoir été impressionnée par son batteur, Pete Thomas. Puis il y a eu la tournée avec Iggy Pop, un grand moment ! La plupart du temps, son public ne comprenait pas notre présence et il nous le faisait savoir, mais nous avons toujours réussi à terminer les concerts. La rencontre avec Iggy Pop a été stupéfiante et enrichissante.

"J'ai toujours préféré la face B"



R&F : Puis vous sortez un single hors album, "Agent Secret"/ "Porc Qui Pique", en avril 1981, absent des rééditions…
Violon : En effet, pour le moment, seuls les albums sont réédités, les singles le seront peut-être plus tard.

R&F : Peu après, Korin, vous quittez le groupe. Pourquoi ?
Korin : On s'est cassé la figure avec Olive avant de monter sur scène, pour un concert un peu spécial, privé, dans le 15e arrondissement à Paris. Je ne sais même plus exactement pourquoi on s'est énervé l'un l'autre. Le ton est monté. C'est moi qui lui ai crânement dit : *"Viens, on sort"*, et j'ai très vite su que c'était très *très* bête. Je suis partie aussitôt avec ma basse, un bassiste est venu me remplacer à l'arrache pour le concert, et j'ai quitté le groupe définitivement. On allait enregistrer le deuxième album.

R&F : Vous obtiendrez par la suite un grand succès populaire sous le nom d'Enzo Enzo. Y aura-t-il des jalousies de la part des deux autres ?
Korin : Non. On n'en a jamais parlé. Ça n'avait et n'a toujours pas d'importance.

Le bout du chemin

R&F : Violon, parlez-nous du deuxième album de Lili Drop.
Violon : L'album "N" a été enregistré en Angleterre, au Chipping Norton Studio, produit par John Brand et David Ruffy, le batteur de The Ruts DC. Les basses, certains chœurs, une guitare et des claviers ont été joués par John "Segs" Jennings, également bassiste des Ruts. Ça a été une expérience incroyable de travailler avec eux, musicalement et humainement. J'ai beaucoup appris pendant cet enregistrement. J'aime beaucoup cet album. "Soleil Noir" est un morceau qui me touche particulièrement.

R&F : Fin 1982 paraît un superbe dernier single, "Tartine Breakfast"…
Violon : J'ai toujours préféré "Mauvaise Copie", la face B.
Korin : Je me souviens d'avoir découvert la chanson "Tartine Breakfast" un matin où j'avais dormi à Paris, rue Condorcet, chez Violon et Olive. Les rideaux du salon étaient en voile de coton rose, les plinthes, les portes, beaucoup de rose. Dans la cuisine, sur la table, Olive avait préparé le petit-déjeuner et, à côté des bols, il y avait un lecteur de cassettes avec un post-it sur la touche play. Olive avait enregistré la chanson pendant une insomnie.

R&F : Pourquoi le groupe s'est-il séparé ?
Violon : Nous étions arrivés au bout du chemin.

R&F : Il y a eu quelques reformations…
Korin : Je n'ai pas participé aux reformations de Lili Drop, mais je suis allée voir les concerts, dont le dernier en juin 2005 au Point Éphémère.
Violon : Après l'album "N", nous avons reformé le groupe avec Léonie à la basse, Cat au saxophone, Plume aux percussions et, un peu plus tard, Philippe Sautour aux claviers. Nous avons fait pas mal de concerts, l'Olympia, le Casino de Paris, une tournée en Hollande, que des bons souvenirs. Je n'ai pas fait partie des reformations ultérieures, mais je suis allée voir les concerts, dont le dernier, au Point Éphémère, très touchant.

R&F : Ce qui ressort aujourd'hui à l'écoute des disques de Lili Drop, outre la fraîcheur des musiques, c'est la qualité des textes très osés d'Olive…
Violon : Ce groupe est le reflet d'une époque. Et Olive est un auteur magnifique, ses textes empreints de poésie traversent les décennies et touchent toujours autant.
Korin : Oui, c'est paradoxal. Fraîcheur et provocation. Parfois je croise des personnes à la fin des concerts qui me parlent chaleureusement de Lili Drop. C'est une époque qui a vraiment bousculé le paysage musical en France et c'est formidable d'avoir fait partie de tout ça. ★

Single et albums *"Sur Ma Mob"*, *"Monde Animal"* et *"N"* (Sony Music)

Comme expliquer l'énergie atomique à un groupe d'homme des cavernes

THE WHO

Alors que ressort sous divers formats l'album **"Who's Next"**, de nouvelles démos et sessions de l'album avorté **"Lifehouse"** refont surface. Retour sur l'aventure d'un projet mystique qui aurait dû être le successeur de "Tommy" et qui obsède Pete Townshend depuis un demi-siècle.

PAR ERIC DELSART

EN 1970, THE WHO ÉTAIENT À UN TOURNANT. Le jeune groupe turbulent qui dynamitait les plateaux TV (au sens propre) et cassait ses instruments au nom du pop art était en train de vivre une métamorphose schizophrénique. Sur disque, les Who avaient des ambitions arty, des envies d'opéra, de chansons à plusieurs mouvements qui prennent part à une narration plus globale. Sur scène, ils venaient de se réinventer en groupe hard rock grandiloquent, comme le démontrait le manifeste "Live At Leeds". Après avoir passé l'année, et la précédente, à tourner en long et en large l'opéra-rock "Tommy", il leur fallait du neuf. Pete Townshend allait alors concevoir un projet multimédia encore plus ambitieux que son prédécesseur, nommé "Lifehouse".

Photo Trinifold Archive-DR

Depuis 1967 et la découverte de l'un de ses livres dans une friperie trendy de Carnaby Street, Pete Townshend était fasciné par les enseignements du gourou indien Meher Baba. Dès lors, chacune de ses créations allait être une mise en application des préceptes de son maître à penser. Derrière son histoire étrange (un garçon aveugle, sourd et muet devient champion de flipper), "Tommy" était déjà une tentative de la part du guitariste des Who de transcrire sa pensée mystique, le personnage de Tommy Walker étant dans la première version de l'opéra une sorte de musicien divin qui sentait les vibrations de la musique et les transmettait dans le cœur de ses disciples. C'est en août 1970, peu après la performance du groupe à l'île de Wight où il avait été frappé par la symbiose entre le groupe et le public, que Townshend a commencé à établir les bases de ce qui serait "Lifehouse". Comme il le dit plus tard au "Disc&Music Echo" en 1972 : "*A des concerts de rock, tu peux parvenir à ces rares moments où le groupe et le public s'oublient complètent et deviennent totalement dénués d'ego. Les moments les plus précieux de ma vie sont ces moments sur scène où tout est un.*" Le guitariste commença alors à conceptualiser un scénario dystopique où l'humanité survivrait à un désastre écologique en vivant confinée dans des capsules et serait divertie par des programmes livrés par le gouvernement. Un monde où le rock — à cause de son potentiel à réveiller les foules dormantes — serait interdit, ce qui pousserait le héros à monter un concert de rock pour connecter les gens et pirater le système. L'idée centrale étant que l'énergie et la vibration collective de la musique permettent d'atteindre un niveau de conscience supérieur et que tout le monde ne fasse qu'un avec l'univers.

Quadriphonie

Pour mettre ses idées en forme, Pete Townshend fit comme à son habitude des tonnes de démos sur lesquelles il expérimentait avec des synthétiseurs analogiques comme l'ARP 2500 et EMS VCS3, qui lui permettraient de mettre en lien la magie spirituelle de la musique et l'avancée de la technologie. Arriva alors le moment de présenter le concept à Keith Moon, John Entwistle et Roger Daltrey, qui n'y comprirent pas grand-chose. *"C'est comme expliquer l'énergie atomique à un groupe d'hommes des cavernes"* dit-il à sa femme en rentrant chez lui, dépité. Roger Daltrey, dans le documentaire "Classic Albums" consacré à "Who's Next", voit les choses différemment : *"Pete avait fait un script qui était essentiellement un scénario de film qui n'avait aucun sens. Mais il y avait de bonnes idées dedans. Une dont je me souviens est que si on trouve le sens de la vie, ce sera une note de musique."* Pas démoralisé pour autant, Townshend réserva le Young Vic Theatre à Londres pour jouer en groupe les nouvelles chansons de "Lifehouse" en février 1971 et mettre sa théorie des énergies réciproques entre le public et le groupe à l'épreuve. Les membres du groupe ne saisissaient pas tout mais ils suivirent. L'idée était ambitieuse :

l'interaction entre groupe et public devait être la matrice d'une musique nouvelle. Un système de sonorisation quadriphonique fut mis en place, et il fut même envisagé d'entrer des données personnelles liées aux membres de l'audience dans un ordinateur pour les transformer en notes de musique via un synthétiseur. La salle avait été réservée pour une semaine mais très vite il apparut que rien n'allait se passer comme prévu. Note positive : le groupe parvenait à jouer les nouveaux morceaux avec les bandes préenregistrées au synthétiseur par Townshend (comme la fameuse intro de "Won't Get Fooled Again"). En revanche, les interactions avec le public n'allaient pas créer de miracle. Townshend se lamente aujourd'hui que le public n'ait pas eu de tambourins et d'instruments électroniques à disposition, mais on ne sait pas trop à quoi il s'attendait, à vrai dire. Des créations spontanées par des membres éclairés de la foule ? Que la réalité rattrape la fiction et que le public et le groupe se dissolvent dans le nirvana par le pouvoir de la musique ? The Who étaient eux aussi supposés composer une musique qui répondait à la réaction du public, comme si ce groupe dont le leader composait seul chez lui la quasi-totalité du catalogue allait se mettre à écrire en quatuor sur scène. Le deuxième jour fut aussi désespérant que le premier pour Townshend qui voyait avec détresse ses idées théoriques se heurter violemment au mur de la réalité. Au troisième jour, le groupe décida de donner un concert d'oldies, afin de satisfaire un public qui était essentiellement venu pour entendre "My Generation". Townshend était plus déprimé que jamais. Il lui fallait abandonner "Lifehouse", tout reprendre à zéro, mais en écoutant les démos, il imaginait mal comment il pourrait écrire de meilleures chansons. Autre inquiétude : il n'arrivait pas à former un ensemble cohérent avec ce qui s'annonçait comme un double album. Le manager Kit Lambert, qui guidait la destinée du groupe depuis le début et avait agi comme un catalyseur pour Townshend sur "Tommy", l'aidant à finaliser ses concepts et assemblant même la version finale de l'album, était en proie à des problèmes personnels liés à sa consommation d'héroïne et, surtout, s'intéressait plus à adapter "Tommy" en film qu'aux nouvelles aventures discographiques du groupe.

L'interaction entre groupe et public devait être la matrice d'une musique nouvelle

Photo Trinifold Archive-DR

Crise de nerfs

Townshend reprit cependant espoir quand Lambert le contacta pour enregistrer à New York, où il avait découvert un nouveau studio nommé Record Plant, dans lequel Jimi Hendrix venait d'enregistrer "Electric Ladyland". The Who allèrent y enregistrer quelques mises à plat des chansons de "Lifehouse" en compagnie de musiciens tels qu'Al Kooper à l'orgue et Leslie West de Mountain à la guitare. Une version de plus de huit minutes de "Baby Don't You Do It" de Marvin Gaye avec West fut même enregistrée (elle est publiée pour la première fois officiellement dans le nouveau coffret) avant qu'une discussion houleuse entre Lambert — défoncé et erratique — et Pete — paranoïaque et suicidaire — ne provoque l'arrêt des sessions et le retour au pays du groupe.

Demo crazy

Depuis le début des Who, Pete Townshend conceptualise toute l'œuvre du groupe de A à Z. Dans son home-studio, il écrit et enregistre tout : guitare, voix bien sûr, mais aussi basse et batterie. Il fait des petites démos qu'il présente au reste du groupe, qui se l'approprie ensuite. Ces maquettes ont fini par être publiées au milieu des années quatre-vingt sous le nom de "Scoop" (trois volumes) et sont absolument fascinantes car elles ressemblent à 90% au produit fini. Ce sont les classiques des Who, sans le vernis du groupe, qui vont être ensuite magnifiées par la batterie survoltée de Keith Moon, la basse virtuose de John Entwistle et le chant imprégné de Roger Daltrey. Certaines versions de la réédition 2023 de "Who's Next" proposent les démos originelles de "Lifehouse".

Kit Lambert out, The Who décidèrent de tout reprendre à zéro et d'enregistrer à Stargrove, le manoir de Mick Jagger, avec Glyn Jones (qui avait été leur ingénieur du son sur leurs premiers singles produits par Shel Talmy). Après plusieurs semaines, le groupe avait assez de morceaux pour commencer à envisager une nouvelle tentative de structure et de narration. Quand Townshend tenta alors d'expliquer le concept de "Lifehouse" à Jones, le producteur lui répondit : *"Je n'ai pas compris le moindre mot de ce que tu viens de me dire"*. Dès lors, le projet fut abandonné définitivement et Townshend, au bord de la crise de nerfs, laissa à Jones le soin de sélectionner les chansons qui allaient composer le nouvel album des Who, que le management allait nommer "Who's Next". C'est ainsi que "My Wife" de John Entwistle — aux considérations très éloignées de "Lifehouse" — figure sur l'album et que "Pure And Easy", un des pièces centrales de l'histoire, fut écartée. Un peu à l'image de ce qui est arrivé aux morceaux de "Smile" des Beach Boys, les morceaux de "Lifehouse" ont fini par trouver chemin dans les œuvres successives de Pete Townshend, en solo ou avec les Who. "Pure And Easy" s'est retrouvée sur le premier album solo de Townshend en 1972, tout comme "Time Is Passing" et "Let's See Action" (que les Who ont aussi enregistrée et publiée en single en 1971), mais Townshend n'a jamais renoncé à l'idée d'assembler sa grande œuvre inachevée. C'est ainsi qu'un onéreux coffret nommé "Lifehouse Chronicles" est sorti en l'an 2000, non pas sous le nom des Who mais celui de Pete Townshend. Sur celui-ci, on entend les démos enregistrées par le guitariste pour "Lifehouse", comme "Baba O'Riley", "Behind Blue Eyes" ou "Won't Get Fooled Again", mais aussi des choses plus étonnantes comme "Sister Disco" et "Who Are You", publiées sur l'album du même nom en 1978, bien après la poussée créative de 1970. La raison ? A la fin des seventies, Townshend avait toujours pour projet de réaliser son plan et continuait à écrire des chansons pour l'achever. C'est ainsi qu'on trouve aussi sur "Lifehouse Chronicles" des titres enregistrés en 1998 et 1999 alors que Townshend travaillait pour une version radiophonique théâtralisée de la chose. La pièce (qui dure deux heures) figurait d'ailleurs sur ce coffret, et à l'époque, un critique enthousiaste l'avait décrite comme *"Matrix sans le kung-fu"*, pour souligner son côté futuriste et visionnaire.

Cinquante ans après sa conception, il n'existe toujours pas de version définitive de "Lifehouse" — que ce soit en disque ou en film —, ce qui semble être le plus gros regret de la carrière de Pete Townshend. Et les nouvelles rééditions (où l'on retrouve, entre autres, les démos dans son home-studio, les sessions new-yorkaises et un des concerts au Young Vic Theatre) semblent indiquer que le guitariste a lâché l'affaire. Ainsi, quand Roger Daltrey estime que "Who's Next" est le meilleur album des Who (grâce notamment au temps que le groupe a eu pour s'approprier l'album), Pete Townshend y voit sa plus grande défaite. ★

Coffret *"Who's Next" (Polydor)*

“T’es rock, coco !”

LÉO FERRÉ

Plus virulent que les rappeurs, plus incisif que les punks, le poète anarchiste a fait souffler un vent de fronde dans la chanson française en l’animant d’une énergie rock.

PAR H.M.

ENFIN ÉDITÉE POUR LE TRENTIÈME ANNIVERSAIRE DE SA MORT, SON INTÉGRALE DISCOGRAPHIQUE STUDIO EN TÉMOIGNE : LÉO FERRÉ N’ÉTAIT PAS UN ROCKER. Féru de poésie, il a toujours professé un goût immodéré pour la musique symphonique. Pourtant, cet esthète a toujours fasciné bien des rockers qui le trouvaient très rock dans son attitude : Rock&Folk le mit en couverture en 1969, à l’occasion d’une interview croisée et historique qui le confrontait à Jacques Brel et Georges Brassens, et de nouveau en 1971 au sein d’un numéro consacré à “La Pop En France” (avec une interview sur six pages par Philippe Paringaux qui vante ses “*pavés-poèmes*”). Une compilation réalisée en 2003 (“Avec Léo”) vit une brochette de choix reprendre ses chansons (Dominique A, Alain Bashung, Noir Désir, Miossec…), des chanteurs plus ou moins proches du rock revendiquent son influence (Bernard Lavilliers, Renaud, Hubert-Félix Thiéfaine, Saez), tout comme des groupes comme Trust ou Bérurier Noir et, plus récemment, Feu ! Chatteron. Et, entre la fin des sixties et le début des seventies, il fut incontournable pour tous les jeunes qui se réclamaient du gauchisme ou de la contre-culture, séduits autant par la force de ses textes que par l’aura du personnage et ses expérimentations formelles qui l’entraînèrent du côté de la pop.

De Saint-Germain à la Mutualité

Pourtant, rien ne le prédisposait à être en phase avec les enfants du rock. Quand il débute dans les cabarets parisiens de l’après-guerre, le rock n’existe pas encore et il s’inscrit dans une certaine tradition de la chanson française. Il s’accompagne au piano et s’inspire de musiques populaires comme le tango ou la java. Il se fait remarquer grâce à ses premiers succès et ses mises en musique inspirées des plus grands poètes du patrimoine, se rapproche des milieux libertaires, passe à l’Olympia en vedette dès 1955, mais prend véritablement son envol au début des années soixante, lorsqu’il signe chez Barclay et devient un habitué de Bobino. Il monte en puissance, se réclame du music-hall et tâte du jazz, mais se méfie du rock qu’il associe aux yéyés avec lesquels il n’a aucune accointance (“*Ou Hallyday ou Dalida/ Y’a pas d’raison qu’on en rest’ là/ Fous donc BB dans ta chanson/ Ça f’ra chanter tous les couillons*”, “Les Temps Difficiles”), contrairement à Serge Gainsbourg, pour qui il éprouve de la sympathie mais dont il épinglera l’opportunisme dans “Pépée”, l’éloge funèbre à son chimpanzé : “*T’avais les oreill’s de Gainsbourg/ Mais toi t’avais pas besoin d’scotch/ Pour les r’plier la nuit/ Tandis que lui… ben, oui !*”

Et pourtant, toute une jeunesse contestataire commence à prêter l’oreille à ce chanteur hors normes qui l’impressionne par sa virulence, sa verve sarcastique, ses excès syntaxiques et sa capacité poétique à associer l’argot à des tournures très littéraires. Il a le sens de la formule qui fait mouche et n’y va pas avec le dos de la cuillère pour brocarder les bourgeois et les institutions, célébrer l’anarchie, dresser un réquisitoire contre la peine de mort, vitupérer contre la dictature franquiste et De Gaulle, ou critiquer, bien avant certains groupes, le dirigeant de sa maison de disques : “*Il est adorable Monsieur Barclay/ Mais c’est tout de même un négrier*” (“Monsieur Barclay”).

Avec son dernier album avant les événements de 1968, il atteint une plénitude vocale et un paroxysme dans l’expression, aussi à l’aise dans la ballade mélancolique que dans la diatribe enflammée annonciatrice de lendemains insurrectionnels. Il y loue les beatniks et pourfend les politiciens avec une incandescence que ni les groupes alternatifs comme Bérurier Noir, ni les rappeurs radicaux comme NTM n’égaleront : “*Dans une France socialiste/ Je mettrai ces fumiers debout/ A fumer le scrutin de liste/ Jusqu’au mégot de mon dégoût*”. (“Ils Ont Voté”). Et dix ans avant les Sex Pistols avec leur “God Save The Queen”, douze ans avant la version reggae de Gainsbourg — qui, par comparaison, semble bien anodine —, il carbonise l’hymne national au lance-flammes en associant “La Marseillaise” à une putain : “*C’est à Verdun qu’on peut la voir/ Quand les souv’nirs se foutent en prise/ Et qu’le vent d’est pose sa valise/ Et qu’les médailles font le trottoir*” (“La Marseillaise”).

D’autres couplets aussi rageurs que ce brûlot antimilitariste commencent à interpeller bien au-delà de son public habituel. Le 10 mai 1968, de retour à Paris pour un gala de soutien au “Monde Libertaire”, il prend un pot Place Maubert lorsque des étudiants cherchent à l’enrôler dans la manif’ qui va secouer le Quartier Latin

Photo Alain Marouani-DR

Photo Alain Marouani-DR

et engendrer la première nuit des barricades. Le soir même, à la Mutualité, dans une ferveur quasi insurrectionnelle, il électrise une foule sérieusement rajeunie avec une chanson qu'il n'a pas encore enregistrée, "Les Anarchistes".

Le barde de 68

Accaparé par sa séparation houleuse avec sa seconde femme, il ne participe pas à Mai 68 et n'en suit le déroulement que de loin. Mais ses chansons s'inscrivent dans l'air du temps, et cette proximité fait tache d'huile lorsque paraît, au début de l'année suivante, l'album "L'Été 68" : "Les Anarchistes" y devient un hymne, "Comme Une Fille" creuse la veine contestataire en célébrant les émeutiers et "C'Est Extra", son plus grand succès commercial, entérine sa rencontre avec la pop music. Il célèbre alors John Lennon qui "*a autant de talent que Schubert (…) autant d'inventions mélodiques*" ("En Avant La Zizique" d'Alain Poulanges), il craque sur les Moody Blues, au point de les rencontrer et de se faire photographier en leur compagnie : "*Je voulais faire quelque chose avec Pink Floyd, parce qu'ils avaient du génie, ces types. Et les Moody Blues aussi*" ("Direct" avec Philippe Gildas). Inspiré musicalement de "Nights In White Satin" qu'il écoutait en boucle, "C'est Extra" allie une mélodie superbe et accrocheuse à une évocation sensuelle de l'amour physique ponctuée de clins d'œil à la mode : ce slow imparable est un tube qui lui permet de s'inviter dans les boums, les discothèques, les radios et les hit-parades. Cette ouverture grand public ne se renouvellera que deux ans plus tard, et "Avec Le Temps", ode bouleversante à la déprime sentimentalo-existentielle, deviendra, via de nombreuses reprises, un monument emblématique

Les hauts Ferré

Discographie sélective en 5 albums

Il n'existait jusqu'à présent aucune intégrale de son œuvre studio car il connut quatre labels successifs. Grâce à son fils Mathieu, l'anthologie **"Les Paroles Et Les Gestes"** regroupe quatre cent trente et un titres (dont trois inédits) rassemblés en vingt-quatre CD, accompagnés d'un livret réalisé par Alain Raemackers et d'une couverture au pochoir de Jef Aérosol. Pour ceux qui seraient effrayés par son ampleur, voici les cinq albums et les vingt et une chansons indispensables.

"Cette Chanson"

(1967)

Pour ses ballades imparables ("Quartier Latin", "Cette Chanson") et ses brûlots prémonitoires ("Ils Ont Voté", "La Marseillaise").

"L'Eté 68"

(1969)

Pour son triomphe pop ("C'Est Extra"), son hymne anar somptueux ("Les Anarchistes"), son hommage funèbre à son chimpanzé ("Pépée"), ses envolées insurrectionnelles ("Madame La Misère", "Comme Une Fille"), sa démystification du star-system ("L'Idole") et sa complainte sentimentale ("A Toi").

"Amour Anarchie" *(1970)*

Pour les deux réussites enregistrées avec le groupe Zoo : le slow moite "La The Nana" et l'expérimentation free "Le Chien". Pour sa plus belle incantation poétique, "La Mémoire Et La Mer". Et pour le bouleversant "Avec Le Temps", écarté et paru à la sauvette en quarante-cinq tours, mais devenu un standard international et son titre phare (ce qui l'agaçait).

"La Solitude"

(1971)

Pour les deux élégies qui justifient l'omniprésence du groupe Zoo, "La Solitude" et "A Mon Enterrement", et pour les deux ballades enregistrées sans lui qui se taillent la part du lion, la débridée "Ton Style" et la crépusculaire "Tu Ne Dis Jamais Rien".

"Il N'y A Plus Rien"

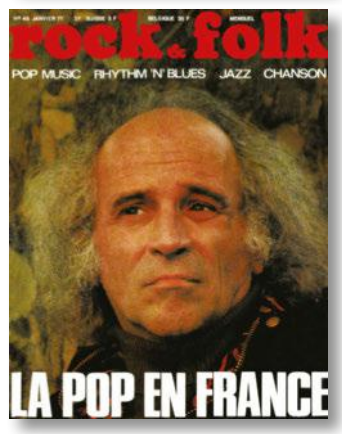
(1973)

Pour le slam avant l'heure que constituent "Préface" et "Il N'Y A Plus Rien" avec leur verve et leur flow hallucinés.

H.M.

"Je voulais faire quelque chose avec Pink Floyd parce qu'ils avaient du génie, ces types"

de la chanson française. Il est d'ailleurs paradoxal que celui qui affirmait "*Les plus beaux chants sont des chants de revendication*" ("Préface") connut ses plus grands succès avec des complaintes…
Son passage à Bobino pendant près d'un mois en 1970, puis à la Mutualité cinq jours d'affilée l'année suivante, acte son évolution et celle de son public, jeune, chahuteur et galvanisé par ce chanteur pourtant seul sur scène avec son pianiste. Il triomphe au Pavillon Baltard dans un concert de soutien devant trois mille personnes, à Montréal devant sept mille Québécois. Avec sa gueule de prophète chevelu et sa tenue noire, son look n'a rien à envier aux stars de la pop music triomphante. Et son attitude est furieusement rock : provocateur, révolté, jusqu'au-boutiste, intransigeant, vilipendé par "Le Figaro" et toute la presse de droite, il crache sur le système et les médias qui le lui rendent bien : "*Des tonnes de crachats sur la Critiquature*" ("A Toi").



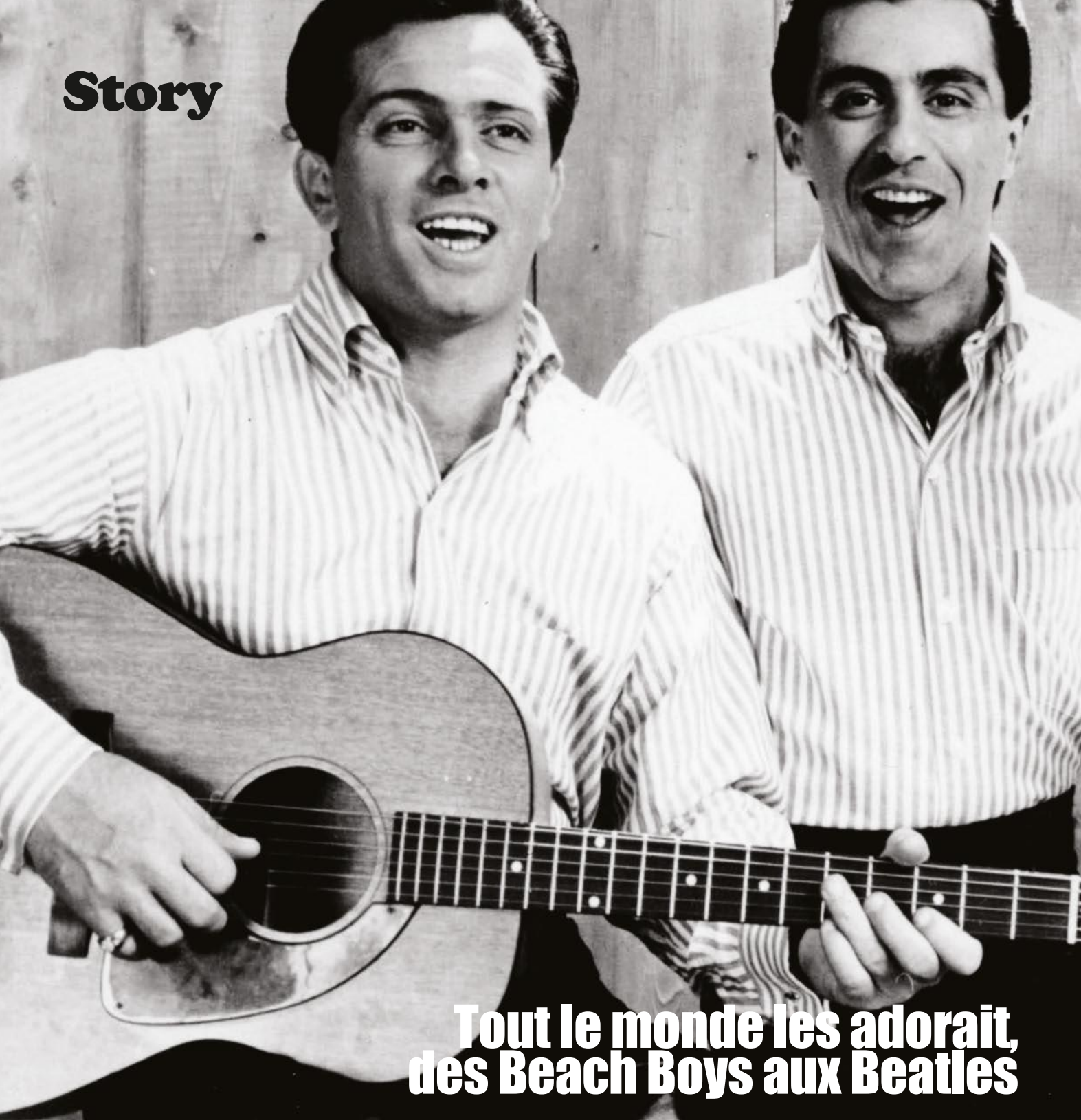
Expérimentations et contestations

Le succès lui donne des ailes pour se lancer dans des expérimentations débridées et fécondes. Il s'écarte du format traditionnel de la chanson avec des monologues virulents et incantatoires, et de plus en plus longs : "Le Chien" (près de sept minutes), "Il N'Y A Plus Rien" (seize minutes), "Et… Basta" (trente-cinq minutes). Bien avant le slam et le rap, il adopte avec "Le Chien" le chanté-parlé et une scansion fiévreuse qui évolue du murmure au cri. Il y donne libre cours à son souffle poétique et se délecte d'un lyrisme incendiaire : "*Je provoque à l'amour et à la révolution*". Libéré de la mélodie, il recherche une forme musicale ouverte. Il part enregistrer ce titre à New York où Jimi Hendrix doit le rejoindre en studio, mais comme ce dernier lui pose un lapin, il le met en boîte avec les pointures présentes : John McLaughlin, Billy Cobham (Mahavishnu Orchestra) et Misroslav Vitous (Weather Report). Déçu par le résultat, il le réenregistre en France avec un nouveau groupe, Zoo. Le résultat, que l'on pourrait assimiler à du free rock, ne ressemble à rien de connu et, avec la ballade "La The Nana", donne au double album "Amour Anarchie" des accents rock. Dès l'année suivante, il enregistre presque tous les titres de "La Solitude" avec Zoo : ce disque a paradoxalement plus vieilli que les autres et fonctionne moins bien, trop marqué par le rock progressif et les facilités de certains textes. Mais il donne à Ferré l'envie de poursuivre l'expérience sur scène… Avec le groupe, il multiplie alors les concerts à Paris et en province. Mais l'ambiance est souvent houleuse et la contestation n'épargne plus le chanteur contestataire. On est à une époque où une frange du gauchisme, qualifiée de *mao-spontex*, prône la gratuité en rentrant en force dans les premiers festivals et dans les concerts de rock… ou de Ferré. On lui reproche de trahir la cause et d'être "*un anar de luxe*", lui qui s'est toujours méfié du militantisme pour circonscrire son combat au domaine poétique : "*A l'école de la poésie, on n'apprend pas. On se bat !*" ("Préface") … Ainsi, à Tours, il fait salle comble au Grand Théâtre mais des dizaines d'intrus entrent sans payer et le houspillent en continu : "*Vendu ! Traître !*". Quand le groupe joue, leurs interventions sont couvertes par les instruments, mais c'est beaucoup plus problématique quand il se retrouve seul avec son pianiste. Il tient tête, répond, polémique, ne lâche rien et emporte la partie, plébiscité par la majorité du public qui le soutient et apprécie son sens de la répartie. Dans d'autres villes, l'accueil est beaucoup plus violent : fil du micro sectionné, jet de projectiles, crachats, bagarres, alerte à la bombe… Loin de nuire à sa notoriété, cette ambiance explosive a plutôt tendance à en conforter l'attrait sulfureux : dans ses concerts qui tiennent du meeting, on ne s'ennuie pas, et les prestations de groupes rock paraissent bien calmes et conventionnelles en comparaison… Mais il se lasse de cette expérience collective tout en en reconnaissant les bienfaits, et, quand Zoo se sépare, il revient à une formule dépouillée, d'abord avec son fidèle pianiste, puis seul en scène. Dans un premier temps, sa cote reste intacte grâce à "Il N'Y A Plus Rien", un long monologue qui constitue une claque discographique et scénique de par le rythme et sa violence poétique. La tournée qu'il entreprend alors avec Robert Charlebois est un succès en termes de fréquentation : à quarante reprises, ils réunissent plusieurs milliers de spectateurs dans des Palais des Sports ou des chapiteaux. Le chanteur canadien, qui a alors le vent en poupe, est accompagné d'une formation rock, mais la vedette est bien Ferré qui se produit après lui avec son seul pianiste. Le pari est risqué mais il triomphe chaque soir malgré les perturbations qui perdurent, relayées par des militantes du MLF qui le taxent de misogynie et à qui il répond vertement...
"*Et… Basta !*", le monologue inspiré mais interminable qui constitue son nouvel album, déçoit et interrompt son idylle avec cette jeunesse qui se détourne pour aller vers des groupes de rock ou des chanteurs qui se réclament de lui (souvent imité, jamais égalé). Il trouve l'apaisement en Toscane avec sa nouvelle femme et leurs trois enfants, continue de tourner, de remplir les salles et d'enregistrer des disques, mais son public vieillit, ses nouvelles chansons ne parviennent pas à égaler la force des anciennes auxquelles ses récitals accordent toujours la priorité. "Normalisé" et intronisé comme un monument de la chanson française, il ne retrouvera jamais plus le souffle de ses années de braise, ni la ferveur juvénile qui en fit son patriarche entre 1968 et 1973, et, ultime pied de nez, mourra un 14 juillet ! ★

"A l'école de la poésie, on n'apprend pas. On se bat !"

Coffret *"Les Paroles Et Le Geste – Anthologie 1948-1990" (Panthéon/ Universal)*

L'OLYMPIA
MOTOR HARLEY-DAVIDSON CYCLES
LUNDI
6 NOVEMBRE
2023 / 20H00
HARLEY-DAVIDSON
120 ANS DE PASSION
ORCHESTRÉ PAR MANU LANVIN
FEATURING AXEL BAUER • DAVID HALLYDAY
GÉRARD LANVIN • HAYLEN • LITTLE BOB
JOHNNY GALLAGHER • YAROL POUPAUD
NORBERT NONO KRIEF • CACHEMIRE
FRED CHAPELLIER • KIM MELVILLE
AND MORE ...
EN SOUTIEN AVEC
Association Petits Princes
rock&folk
Ford
KelT GUITARE
Klipsch KEEPERS OF THE SOUND
estIMPRIM
FREEWAY
RÉSERVATIONS :
WWW.OLYMPIAHALL.COM
ET POINTS DE VENTES HABITUELS



Tout le monde les adorait, des Beach Boys aux Beatles

FRANKIE VALLI AND THE FOUR SEASONS

Les harmonies vocales à leur plus haut niveau ne viennent pas de Hawthorne, Californie, mais de la banlieue de New York. La preuve avec un coffret qui ressuscite le génie total de **Frankie Valli et ses Four Seasons**.

PAR NICOLAS UNGEMUTH

Photo DR

Photo DR

Les gens pensaient qu'ils étaient noirs, qu'ils étaient gays, qu'une femme tenait le micro

C'EST UNE FOLIE : UN COFFRET LIMITÉ À 2 000 EXEMPLAIRES RÉUNISSANT PLUS DE QUARANTE CD CONSACRÉS À FRANKIE VALLI AVEC LES FOUR SEASONS, OU EN SOLO. Tous les singles, tous les albums, en studio et stéréo, plus les habituels inédits et raretés. L'objet est splendide, le livret ressemble à un livre format 33 tours, le prix fait mal aux yeux. En une vie, on a rarement vu passer un truc aussi pléthorique, aussi délirant. Mais qui étaient les Four Seasons, inconnus en France, légendaires aux Etats-Unis ? Une institution qui a aligné des hits déments mais, surtout, qui échappe à toute catégorie.

Sept épisodes des "Soprano"

Les débuts relèvent du doo-wop. Mais Frankie et ses potes ont signé un classique vénéré par les maniaques de northern soul anglais (" The Night", qui tournait en boucle au club The Twisted Wheel), ont fricoté avec le R&B, la pop la plus merveilleuse qu'on puisse imaginer, le mainstream de première qualité, un peu de funk, voire de disco. Ils avaient trois atouts de première catégorie : d'abord, vocalement, ils surpassaient les Four Freshmen, qu'ils adoraient tout autant que Brian Wilson. Ensuite, ils avaient en leur sein un gars au clavier qui coécrivait des chansons formidables avec leur producteur et éditeur. C'est un peu comme si les Shangri-Las avaient eu Carole King à la basse. Bob Gaudio, c'est le nom du compositeur surdoué. Son partenaire, qui se chargeait plus souvent des paroles, c'est Bob Crewe. Un autre génie. Ces deux-là ont signé une ribambelle de merveilles que seuls les cadors du Brill Building pouvaient égaler. Sauf que, une fois de plus, l'un des deux faisait partie du groupe. La dernière carte dans leur main : Frankie Valli. Près de quatre octaves dans la gorge. Un falsetto d'enfer, à l'époque où c'était la mode (Del Shannon s'y est collé aussi, mais plus tard et allait moins haut). Frankie est une telle légende qu'il a joué dans sept épisodes des "Soprano", série sise dans le New Jersey. Les aventures de son groupe ont d'abord inspiré une comédie musicale dans les théâtres, comme les Anglo-Saxons en raffolent, avant d'être filmées par notre homme, Clint en personne, sous l'intitulé "Jersey Boys". Ce n'est pas le meilleur Eastwood, mais c'est bien fait, à une erreur historique sciemment ajoutée (la mort de la fille de Valli, qui survient des années avant sa date de décès officielle).

En pleine beatlemania

En vérité, Valli (Francesco Castellucio de son vrai nom) et les Four Seasons sont fascinants à plusieurs titres. Parce qu'ils ont su couvrir tout ce champ musical évoqué plus haut, mais aussi par la constance de leur qualité et leur capacité étonnante à résister très longtemps à la British Invasion. Dieu, ces trentenaires avaient encore les cheveux coiffés en arrière à la fin des sixties… Et ils vendaient encore des disques. Beaucoup. Ils auraient pu être des *"squares"*, mais tout le monde les adorait, des Beach Boys aux Beatles.

Au départ, Gaudio et Valli ont été présentés par le jeune Joe Pesci, celui-là même qui a tellement brillé chez Martin Scorsese. Gaudio était un prodige, Valli un chanteur d'exception. Ils n'ont jamais signé le moindre contrat. Ils se sont serré la main, Gaudio a dit au leader : *"J'ai les chansons, tu as la voix, on partage tout à 50%"*. Alors que naturellement, il aurait dû presque tout empocher. Le groupe est d'abord signé chez Vee-Jay, maison spécialisée dans le blues (John Lee Hooker, etc.), qui a brièvement sorti en licence les premiers enregistrements des Beatles. Les Four Seasons seront d'ailleurs les premiers Américains à reprendre un tube des Fab, "Please Please Me" (*"Il y avait ce falsetto"*, dira plus tard Valli). Les débuts sont fracassants avec plusieurs singles immédiatement numéro 1 dans les charts pop et R&B. Les gens pensaient qu'ils étaient noirs, qu'ils étaient gays, qu'une femme tenait le micro. Frankie Valli et ses Quatre Saisons ont débuté très fort. "Sherry", "Big Girls Don't Cry", "Walk Like A Man", premiers dans les charts entre 1962 et 1963. Puis le tube monstrueux "Rag Doll" — qui égale le meilleur de Phil Spector —, numéro 1 en 1964, donc en pleine beatlemania, et enfin "Let's Hang On", numéro 3 un an plus tard. La plupart de ces titres sont le fruit de la collaboration entre Crewe et Gaudio. Le divorce avec Vee-Jay met du temps à être validé, les Four Seasons filent chez Philips, label de Mercury, récupèrent leurs masters, conservent leur maison d'édition grâce à Crewe. C'était très rare à l'époque, et c'est le génie Otis Blackwell lui-même qui a tout recommandé à Valli. Qui a sagement écouté. A chaque changement de label, il récupérait ses masters, accroissant systématiquement l'ampleur de son catalogue, donc les droits d'auteur partagés avec Gaudio et Crewe. Après chaque single suivait un album composé d'oldies revisitées avec talent. Il faut entendre ce que Valli et les Four Seasons font de "I've Got You Under My Skin", jusqu'ici propriété quasi exclusive de Frank Sinatra, en pleine déprime post Ava Gardner lorsqu'il l'a enregistrée. Les Four Seasons en font un truc lumineux, digne du meilleur des Beach Boys d'après la période surf. Ce groupe avait un talent extraordinaire. Quant à Valli, il lui arrivait de temps à autre de sortir des singles en solo.

En 1965, Bob Crewe et Bob Gaudio sortent leur plus grand chef-d'œuvre. Une arme de destruction massive, l'une des plus belles chansons de tous les temps : "The Sun Ain't Gonna Shine Anymore". La splendeur sort au mois d'août. C'est un four. Les Américains, parfois, peuvent être pénibles. Quelques mois après, en janvier 1966, les Walker Brothers reprennent la beauté note pour note et en font un numéro un en Angleterre. La voix de Scott Walker est sans aucun doute plus marquante, mais tout de même, pour Valli, Crewe et Gaudio, c'est l'incompréhension. Le morceau est éternel *("Emptiness*

Ces trentenaires avaient encore les cheveux coiffés en arrière à la fin des sixties

is the place you're in/ There's nothing to lose but no more to win/ The sun ain't gonna shine anymore/ The moon ain't gonna rise in the sky/ The tears are always clouding your eyes"). L'amertume est violente.

Des dettes à Vegas

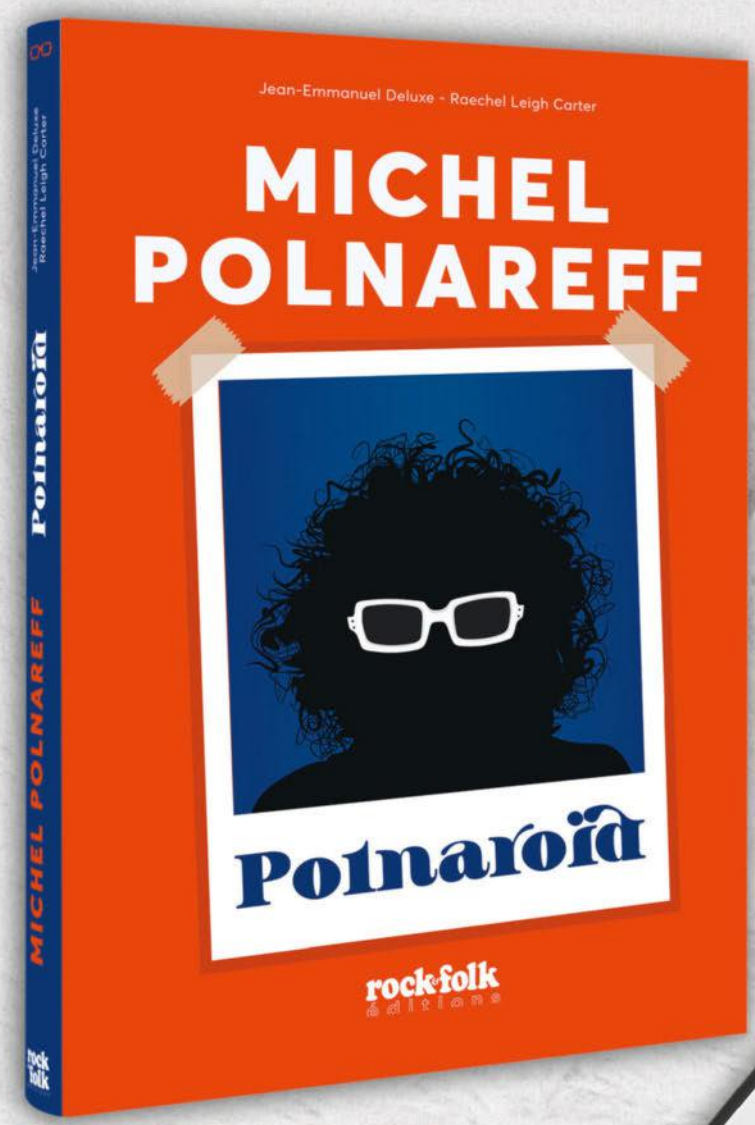
Qu'importe, les deux génies, en 1967, signent un nouveau classique immarcescible pour Valli en solo : "Can't Take My Eyes Off You", qui sera repris par tout le monde, des centaines de fois (amusante version des Easybeats). En 1967, année de "Sgt. Pepper", ce machin fou arrive à la deuxième place des charts. Il va sans dire que la version de Valli, sur un tempo assez lent, est la meilleure. Dès qu'on accélère le bouzin, c'est "La Cage Aux Folles", voire Michou. Dans le film d'Eastwood, le morceau aurait été enregistré juste après la mort de la fille de Valli. Elle est en fait décédée en 1980. On pardonne tout à Clint… A la même époque, les Four Seasons gravent une autre tuerie assez soul : "Beggin' " (superbe reprise anglaise par Timebox, premier groupe assez mod de Mike Patto). C'est le moment où Frankie Valli lève le pied sur son fameux falsetto. Ce n'est pas une mauvaise chose car l'homme est un chanteur tout aussi fascinant dans des registres moins outrés. Ça tombe bien, les riches heures du doo-wop sont terminées. Del Shannon, autre gloire américaine du début des sixties, est signé chez Immediate par Andrew Loog Oldham et sort un album sublime. Les Four Seasons rabaissent leurs cheveux sur leur front et sortent un premier *vrai* disque. Donc le contraire de deux tubes et douze reprises. Le truc s'intitule "The Genuine Imitation Life Gazette". La pochette reproduit la une d'un quotidien. Le concept sera repris par John Lennon, Jethro Tull, Tom Waits, et même les Angelic Upstarts.

Enfin, les Seasons tentent de coller à leur temps. Comme le dit l'auteur du livret, c'était censé être leur "Pet Sounds", ce sera leur "Odessey And Oracle" : l'album sort avec du retard, personne ne l'écoute, personne n'en parle. Nous sommes en 1969. Le groupe est passé de mode. D'ailleurs, les Four Seasons se désagrègent : l'un des musiciens n'en peut plus des tournées et s'évapore. Bob Gaudio veut bien continuer à composer, mais souhaite arrêter les concerts et les enregistrements. Il est devenu suffisamment riche pour se le permettre. Tommy DeVito, l'un des plus vieux amis de Valli, a contracté d'énormes dettes à Vegas, où sa passion pour le jeu a causé sa perte et failli tuer le groupe. Valli remboursera tout, tout seul, à force de concerts sous son propre nom. DeVito deviendra finalement l'assistant de Joe Pesci lorsque celui-ci connaîtra la gloire aux côtés de Robert De Niro dans "Raging Bull" en 1980. Valli signe chez Motown, version Los Angeles. Ça ne fonctionnera pas, c'était prévisible. Il aura encore quelques tubes : il se paye un autre numéro 1 en 1975 avec "My Eyes Adored You" écrit par Bob Crewe et Kenny Nolan, puis un autre en 1978 en reprenant "Cream" des Bee Gees. L'homme n'est devenu ni alcoolique ni toxico. C'est une légende.

En 1990, les Four Seasons sont admis au Rock And Roll Hall Of Fame, jouent et chantent tous ensemble pour la première fois depuis des lustres. L'émotion est vive. Des tournées suivent, la nostalgie fonctionne à merveille : le groupe a marqué des dizaines de milliers d'adolescents. Valli, né en 1934, est toujours en vie et se porte bien. C'est assez rare de finir ce genre d'article ainsi. ★

Coffret *"Frankie Valli And The Four Seasons – Working Our Way Back To You" : 44 CD et un vinyle (Snapper Music).*

Photo DR



160 PAGES
FORMAT : 23,5 X 31 CM
PRIX : 34,95 €

DISPONIBLE LE 14 SEPTEMBRE

SIMPLIFIEZ-VOUS LA VIE
COMMANDEZ EN UN FLASH

BOUTIQUELARIVIERE.FR

BON DE COMMANDE

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : CASA ÉDITIONS
Service VPC - 45 avenue Général Leclerc - 60643 Chantilly cedex

OUI, JE COMMANDE :

☐ MICHEL POLNAREFF : POLNAROID
PRIX : 34,95€ - REF : 69456

Je choisis de régler par :
☐ Chèque bancaire à l'ordre des **EDITIONS LARIVIERE**

Pour régler par carte bancaire,
reportez vous au flash code ci-dessus

MES COORDONNÉES :

CASAPAGE23

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

.....

CP : _ _ _ _ _

Ville : .....

Tél : _ _ _ _ _ _ _ _ _ _

Email (majuscules) : .....

❑ Cochez cette case pour ne pas être informé des offres promotionnelles des partenaires.

*Tarifs France métropolitaine 2023. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au + 33 3 44 62 43 79 ou par email : abo.lariviere@ediis.fr

Ces informations sont destinées à la société Editions Larivière. elles sont collectées et utilisées à des fins de traitement de votre abonnement.
Le cas échéant, votre adresse mail sera utilisée pour suivre votre abonnement et vous envoyer les communications dont vous bénéficiez en tant qu'abonné. En application de la réglementation applicable, vous disposez des droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, à la portabilité des données et à la limitation des traitements. Pour excercer vos droits, veuillez contacter les Editions Larivière par courrier à Editions Larivière service abonnements 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex, en justifiant de votre identité. Pour toute information complémentaire, consulter notre Politique de Confidentialité sur boutiquelariviere.com.

PRETE

“Ne jamais arrêter”

NDERS

A l’heure où l’on loue la longévité de certains musiciens, il convient de saluer celle de l’ultime rockeuse. En studio, dans des petits clubs ou devant des foules immenses, **Chrissie Hynde**, toujours cheftaine de ses Pretenders, continue de faire montre de superbe et de panache, deux des dents les plus pointues de sa fourche.

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY

Photo Ki Price-DR

DEPUIS QUELQUE TEMPS, PARCE QUE LA TRICHE N'EST PAS SA CAME, ELLE LAISSE UN PEU DE SEL S'IMMISCER DANS LE POIVRE DE SES CHEVEUX. Et pourtant, après un demi-siècle passé en Angleterre et sur les routes du monde, l'Américaine d'Akron (Ohio) est restée la même. Une femme de conviction, une musicienne inspirée, une vraie chanteuse, un esprit vif, un sacré feu. "Relentless", la nouvelle pierre à l'édifice Pretenders, la montre inébranlable alors que tout chancelle. Humble et toujours prête pour de belles aventures, elle est aussi curieuse, des choses et des gens. Peintre également, elle a récemment publié un ouvrage rétrospectif de ses œuvres ("Adding The Blue" proposé par Genesis), histoire d'ajouter d'autres couleurs à sa palette. Dans la grisaille de juillet, elle en a fait miroiter certaines au cours d'une conversation à bâtons très rompus, de celles qui sauvent les étés pourris.

Avec Guns N' Roses

ROCK&FOLK : Cet album, toutes guitares dehors, est résolument rock. A l'âge où d'autres mettent un peu trop d'eau dans leur vin, vous sonnez plus indomptée que jamais…

Chrissie Hynde : En fait, mes nouvelles chansons n'avaient pas cette allure au départ. J'ai fait "Relentless" avec le guitariste James Walbourne et nous avons un peu fonctionné de la même façon que lorsque nous avons travaillé sur l'album de reprises de titres de Bob Dylan pendant le covid. On a commencé par échanger des idées au téléphone… A vrai dire, j'ai toujours eu en tête de faire un disque dans la veine de "Happy Sad", de Tim Buckley, et j'ai essayé avec "Valve Bone Woe" en 2019. Ça n'était pas vraiment du jazz, mais c'était dans l'esprit et, pour le coup, c'était assez relax. Ce qui s'est passé avec "Relentless", c'est que lorsqu'on s'est retrouvé en studio à travailler les chansons avec le groupe, elles ont irrémédiablement pris une tournure plus énergique, plus rock'n'roll. Ça n'était pas prémédité mais, après tout, c'est ce qu'on sait faire, et je crois d'ailleurs que les Français apprécient ça.

> "Les gens veulent passer un bon moment et ils comptent sur nous"

R&F : Malgré le caractère virulent de l'album, beaucoup de chansons traitent de l'amour et des relations entre les individus. Est-ce une source d'inspiration inépuisable pour vous ?

Chrissie Hynde : *Hum*, je ne sais pas, ça m'éreinte parfois . Disons que je viens d'une école de songwriting plutôt ancienne, les années soixante en particulier où, le plus souvent, l'amour était utilisé comme une sorte de métaphore…

R&F : Mais dans un morceau comme "Merry Widow", on est en droit de se demander si, quelque part, vous ne parlez pas de vous… Avec le temps, avez-vous tendance à intégrer davantage d'éléments autobiographiques dans les textes ou est-ce que ça reste essentiellement une sorte de poésie ?

Chrissie Hynde : J'ai l'impression de ne pas être une si bonne conteuse d'histoires que ça. Je ne suis pas vraiment douée pour inventer… et j'ai écrit "Reckless", mon autobiographie, sans prête-plume. Je ne peux parler que de ma propre expérience et à ma façon. Honnêtement, j'ai cherché un écrivain fantôme, mais aucun n'avait ma voix. Je ne me considère pas non plus comme une poètesse ou un auteur, le matériau à partir duquel j'écris, c'est ma propre vie.

R&F : C'est d'ailleurs une des qualités premières de "Reckless"…

Chrissie Hynde : Je ne me vois pas comme un auteur. Si j'ai écrit "Reckless" moi-même, c'est parce que personne d'autre ne pouvait le faire. Mais s'atteler à un livre, s'installer devant un clavier, imaginer l'introduction, le développement et la fin, tout ça, c'est vraiment un putain de boulot. La plupart des autobiographies n'en sont pas. Elles sont écrites par des gens dont, souvent, le nom ne figure même pas sur la couverture ou à l'intérieur du livre. Les éditeurs font passer ça pour des autobiographies, mais ils trompent les lecteurs. Vous savez, je considère qu'on vit dans une société de tricheurs. Beaucoup d'artistes ont l'impression d'avoir écrit leur livre alors que ce n'est pas le cas. Ils sont même convaincus d'avoir écrit une très bonne autobiographie. Et donc, auteur, ça n'est pas mon métier. Je ne suis qu'une écolière avec un crayon.

R&F : Quelques mots à propos de James, avec qui vous avez également collaboré sur le précédent album des Pretenders.

Chrissie Hynde : On a donc appris à travailler ensemble pendant le confinement, et en sortir a vraiment été comme une libération. J'ai eu un plaisir fou à rejouer dans des clubs, qui sont de loin les endroits que je préfère. C'est là où les Pretenders ont commencé, c'est là où je prends le plus de plaisir. Le problème, c'est que se produire dans de tels endroits coûte de l'argent. Le transport, les hôtels, tout ça, c'est très cher. C'est pourquoi j'ai accepté de tourner avec Guns N' Roses. Dans ce contexte, on peut gagner de l'argent et le réutiliser ensuite pour jouer dans des clubs. Après le covid, avec James, on s'est dit que si on y retournait, il fallait que ce soit drôle. Sinon, à quoi bon ? Il a des occupations en plus des Pretenders, moi aussi, et on n'a plus de temps à perdre. Et c'est pareil pour le public. Les gens qui sortent de chez eux aujourd'hui veulent passer un bon moment et ils comptent sur nous.

Comme un athlète

R&F : Des chansons comme "Let The Sun Come In" ou "A Love" sonnent vraiment comme les Pretenders du début… Avez-vous l'impression, peut-être inconsciemment, d'avoir toujours plus ou moins recherché ce son-là ?

Chrissie Hynde : En ce qui me concerne, les Pretenders ça a toujours été, d'abord et avant tout, un bon guitariste. Pas moi, évidemment, qui me contente de gratouiller, mais j'ai toujours eu un *guitar hero*. Et quelque part, tous ceux que j'ai eus depuis le décès de James Honeyman-Scott, le premier guitariste du groupe, lui ont rendu hommage. Il y a eu Robbie McIntosh que Jimmy connaissait, Johnny Marr dont Jimmy a toujours été une des plus grosses influences… Bref, j'ai eu beaucoup de guitaristes qui aimaient sa façon de jouer et ont été inspirés par lui. Et donc, je pense que l'âme du groupe, ça a été son approche de la guitare, mes chansons et ma voix. J'estime sincèrement que la contribution de Jimmy Scott aux Pretenders a été au moins aussi importante que la mienne. De la même manière, en studio, je n'ai jamais eu la prétention de vouloir produire notre musique. Je parlais de tricheurs, eh bien c'est un autre exemple. Beaucoup d'artistes de la musique s'improvisent producteurs ou coproducteurs, mais ça n'est pas mon cas : je me contente d'écrire les chansons et de les chanter. En revanche, parce que je suis toujours dans le studio, même si je n'interviens pas directement, j'ai évidemment une influence sur le résultat final. Quant à mon jeu de guitare, il est très amateur, je n'ai pas évolué depuis mes dix-sept ans ! Mais c'est ce qui est formidable avec les Pretenders : avoir d'excellents musiciens fait que je n'ai même pas besoin d'être très bonne. Je me contente d'ajouter mon côté punk *(rires)*.

R&F : Un mot au sujet de l'absence du batteur Martin Chambers de ce disque ?

Chrissie Hynde : Ça tient essentiellement au fait que, comme je viens de l'expliquer, nous avons commencé l'album de manière très calme.

Photo Emma Bryant/ Wire Image/ Getty Images

On s'est ensuite retrouvé pour répéter et Martin n'habite pas à Londres. Kris Sonne, qui est danois, était dans le coin. Kris était avec nous lorsqu'on a donné ce spectacle à l'Hollywood Bowl, à la sortie de "Valve Bone Woe". Je crois que les gens se sont demandé à quoi on jouait cette fois-là, avec l'orchestre et tout ça. (Martin est incontestablement l'archétype du grand batteur de rock, avec son jeu grandiloquent, mais il ne correspondait pas exactement à la manière dont ce disque a été conçu et le choix de Kris a paru évident. Vous savez, en réalité, Martin n'a joué que sur la moitié des albums des Pretenders. En revanche, il était avec nous au concert hommage à Taylor Hawkins, mais on n'a fait que des titres rock. Eh oui, Martin est comme moi, il ne rajeunit pas et quand on joue de la batterie, il faut se préparer, un peu comme un athlète, pratiquer tous les jours.

La même personne

R&F : Votre album précédent était produit par Stephen Street, cette fois, c'est David Wrench aux manettes…

Chrissie Hynde : Oui, et pourtant, je ne le connaissais pas très bien… Il est venu une fois ou deux à la maison avec James et on a vraiment fait connaissance en studio. Quand on enregistre, on sait ce qu'on fait. On répète énormément avant. Beaucoup de titres, "Merry Widow" par exemple, ont été enregistrés en live avec le groupe, et la plupart des arrangements, qui tournent autour du riff principal, sont venus naturellement. Pour moi, un producteur, ça n'est pas vraiment quelqu'un qui a besoin de guider le groupe. Il est là pour que les choses se passent bien et qu'au bout du compte, on se retrouve avec un vrai album. C'est une sorte de superviseur. Avec David, nous avons travaillé ainsi, un peu comme avec Stephen Street qui est très méthodique mais sait conserver l'esprit du live. Il ne répare que ce qui a besoin d'être réparé ! En studio, on a tenu à prendre du bon temps, mais on n'a pas traîné. Le plus pénible, aujourd'hui, c'est d'attendre le vinyle : ça paraît une éternité *(depuis quelques années, la recrudescence du vinyle est une réalité et les délais de pressage oscillent entre quatre et six mois – nda).*

> "L'âme du groupe, ça a été son approche de la guitare, mes chansons et ma voix"

R&F : Vous êtes une Américaine qui a passé l'essentiel de sa vie en Angleterre et, paradoxalement, on a le sentiment que certaines de vos chansons, sur le plan de l'écriture, restent marquées par votre pays d'origine. Disons, les plus folk comme "Your House Is On Fire" ou "Just Let It Go". En revanche, certaines autres ont un côté plus immédiat, plus anglais, on dira même pop…

Chrissie Hynde : Aujourd'hui, ma sensibilité est résolument plus britannique, mais j'ai effectivement des influences américaines et je crois d'ailleurs que tout le monde en a. Les héros de la plupart des musiciens anglais avec qui j'ai travaillé sont américains. James Walbourne, par exemple, ne jure que par Elvis Presley. En revanche et comme vous le savez, mon influence première est Iggy Pop, et ensuite des groupes anglais. Mais lorsque je crée une chanson, je ne me demande pas d'où elle vient. Elle se fait naturellement… Il y en a une que j'aime vraiment sur ce disque, "The Copa". A mes oreilles, c'est de la surf music. Je tenais même à ce qu'il y ait des bongos dessus car j'aime beaucoup Lalo Schifrin. De la même façon, il y a de l'orgue d'église sur un titre car j'adore le son de cet instrument. Disons que cette histoire d'influences est une sorte de ping-pong. Nous, les Américains, devons beaucoup aux groupes anglais des années soixante, comme les Kinks ou les Who, mais eux-mêmes ont été très influencés par le R&B, le blues et notamment Mose Allison qui, pour sa part, se voyait comme un joueur et chanteur de boogie-woogie. Dès qu'on dissèque les chansons qui ont séduit ma génération, "You Really Got Me" des Kinks par exemple, on constate qu'elles ont un peu été écrites à la manière de Mose Allison.

R&F : Enregistrer des disques est une chose, les défendre sur scène en est une autre : avez-vous prévu de quitter les planches un jour ?

Chrissie Hynde : Disons que j'ai envie de continuer à donner des concerts tant que j'y prends du plaisir et qu'il y a un public devant moi. Cette question, je pense que tous les artistes de ma génération se la posent chaque année : *"J'écris de nouvelles chansons, mais est-ce que je vais être capable de les chanter sur scène ?"* Ce qui est certain, c'est que le temps file vite… En fait, ce métier demande beaucoup de discipline, et je crois qu'il ne faut jamais arrêter. C'est comme la peinture : on ne peut pas dire qu'on fait ça de temps en temps, c'est un travail quotidien. Pour garder la flamme des concerts allumée, je dois continuer à en donner. Les gens me demandent souvent pourquoi, à mon avis et alors qu'ils n'en ont pas besoin sur le plan financier, Paul McCartney et Bob Dylan continuent aujourd'hui. Je leur réponds invariablement que ça a toujours été le cas. Ils sont devenus ce qu'ils sont par passion et non par nécessité. Franchement, on a tous commencé à la fin de l'adolescence et on ressent toujours la même chose. Et puis après tout, on ne fait rien d'illégal, alors qui va nous arrêter *(rires)* ?

R&F : Chrissie, on ne peut pas se quitter sans évoquer cette chanson qui clôt l'album, "I Think About You Daily", dans laquelle vous mettez votre cœur à nu. Exprimez-vous plus facilement certaines choses lorsque vous les chantez ?

Chrissie Hynde : Depuis qu'elle est décédée, j'ai lu pas mal d'interviews de Sinéad O'Connor et elle s'exprimait à propos de ça en faisant remarquer que les chanteurs en disaient plus par leur art que par la parole. Il y a un clip de "I Think About You Daily", avec un danseur, filmé lorsqu'il était jeune et aujourd'hui. A trente ans d'intervalle… Mais je ne sais pas si le public a remarqué que c'était la même personne. Cette chanson représente beaucoup pour moi et en plus Jonny Greenwood, de Radiohead, en a signé les arrangements de cordes. Je l'ai rencontré la première fois à la sortie du film "Phantom Thread", de Paul Thomas Anderson, dont il a fait la musique. Et donc, après avoir estimé qu'il fallait des cordes sur ce titre, j'ai pensé que Jonny serait parfait, d'autant qu'il avait exprimé le souhait qu'on fasse quelque chose ensemble. Et putain, le jour où il est venu, je n'ai pas pu aller en studio car j'avais chopé le covid et je l'ai loupé ! J'en étais verte ! ★

Album *"Relentless" (Parlophone)*

Mose Allison

Cité par Chrissie Hynde, Mose Allison était un musicien — blanc — complet (singer-songwriter, pianiste et même trompettiste à ses heures), originaire de Tippo, Mississipi. Sa discographie conséquente fait abondamment référence au blues et au jazz mais, particulièrement lettré, Allison était aussi réputé en tant qu'auteur dont la plume acerbe a séduit (ils ont repris ses chansons ou ont été influencés par elles) les Yardbirds, les Rolling Stones, Blue Cheer, les Who, Elvis Costello, Clash ou Pixies. Georgie Fame l'a qualifié de *"version jazz de Bob Dylan"* et le considérait comme l'égal de Willie Dixon ou Chuck Berry. Mose Allison est décédé en 2016, une rude année pour les génies et, pour se faire une idée de l'acidité de son talent, on conseillera d'écouter la version de "Ever Since The World Ended" par Loudon Wainwright III. La chanson commence par ces deux vers : *"Depuis la fin du monde/ Je ne sors pas autant"*.

Photo Ki Price-DR

BONUS TRACK

L'émission musicale Bonus Track permet de découvrir tous les secrets de vos titres préférés. Grâce à des histoires parfois méconnues et des anecdotes, vous n'écouterez plus jamais ces tubes planétaires de la même façon.

ÉRIC JEAN-JEAN

DU LUNDI AU JEUDI
21H00 | 22H00

RTL

Retrouvez 2 fois par mois une émission spéciale de **BONUS TRACK** en partenariat avec **rock&folk** et la participation du journaliste Jérôme Soligny

M6 GROUPE

RTL.FR

Photo Thomas Padilla / Agence 1827 / RTL

Le concept importe peu, l'album est magnifique et ambitieux

The Coral

"SEA OF MIRRORS"
"HOLY JOE'S CORAL ISLAND MEDECINE SHOW"

RUN ON/ MODERN SKY

Quoi de plus pénible qu'un double album ? Deux albums d'un même artiste qui sortent simultanément. Même à l'époque du compact-disc triomphant, quand les kids étaient contents de lâcher plusieurs centaines de francs pour acquérir deux volumes de Guns N'Roses, la ruse semblait grossière. La situation est un brin différente en 2023. Les membres de The Coral n'ont jamais eu le budget pour réaliser des clips avec des hélicoptères et, d'ailleurs, ne dépendent plus d'une major ou d'un label mais de cette structure familiale, Modern Sky, sur laquelle Miles Kane, cousin des frères Skelly, a sorti son dernier album. Amorcé en 2015 après une pause quinquennale, le second acte de la vie du groupe de Hoylake est différent. Autarcique, moins stressant et fait d'enjeux différents. Dans les années 2000, il s'agissait (pour la maison de disques) de tirer la bourre aux Strokes et conquérir le monde. Aujourd'hui, la quarantaine atteinte, le plan de bataille du groupe est beaucoup plus détendu. Les Anglais, après le tourbillon, sont restés une bande d'amis qui affiche complet dès qu'elle tourne dans l'archipel et ne cesse d'enregistrer depuis le "Distance Inbetween" (2016) du retour. Ce qui a suivi, "Move Through The Dawn" (2018, sympathique), "Coral Island" (2021, double et retrouvant la bizarrerie d'antan) était encore meilleur, sans qu'on retrouve toutefois l'étincelle de la période magique. Pour ce double cru 2023, nouvelle direction : des chansons d'inspiration américaine (country et western en l'occurrence), mais envisagées avec ce romantisme scouse unique. Sur "Sea Of Mirrors", James Skelly chante dans une reverb hantée les chansons d'*"un western qui n'a pas pu se faire"*. Le concept importe peu, l'album est magnifique et ambitieux. Sur des tempos plus lents qu'à l'ordinaire, les banlieusards liverpuldiens pondent un disque où la section rythmique est aussi bonne que sur "Scott 4", où les arrangements de cordes de Sean O'Hagan émerveillent et où la plupart des compositions ("Faraway Worlds", "North Wind", "Sea Of Mirrors", "Dream River", "Child Of The Moon", "Oceans Apart") transcendent le simple exercice de style, fut-il brillant. Le deuxième tome, avec son titre bizarre et sa portée limitée (il n'est disponible qu'en format physique) sera fatalement plus satellitaire. C'est cruel car, bien que moins cohérent, il voit les lads s'essayer avec dextérité à des choses inédites au milieu d'intermèdes parlés : touches de pedal steel ("Never Be In Love Like That Again"), duo avec une femme (Rianne Downey sur "Long Drive To The City") et même un solo de kazoo ("Babyface Nelson") — Sir Paul McCartney l'avait osé en 1973, mais sur un single de Ringo ("You're Sixteen"). De quoi faire oublier la présence de vraies bonnes chansons ("Hotel", "Leave This Town"), noyées dans cette BO d'*un western pour lequel Tarantino ne nous a pas contactés*. Bilan : quatre étoiles scintillantes pour le premier volet, et une médaille de shérif du Merseyside pour le second. ✪✪✪✪

BASILE FARKAS

PISTE AUX ÉTOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

Sparklehorse

"Bird Machine"

ANTI/ BOOGIE DRUGSTORE

Que faire lorsqu'un membre de votre entourage décède et qu'il s'avère être un artiste renommé qui a laissé une somme de travail non publiée ? Si certains, comme les ayants droit de Prince, ont ouvert les archives de façon assez cynique, d'autres sont en revanche plus sensibles quand il s'agit d'exhumer des œuvres inachevées. Reconnaissons qu'au-delà de l'aspect financier, la perspective de voir un chef-d'œuvre dormir dans des cartons a de quoi troubler les plus incorruptibles. C'est le dilemme auquel a été confronté Matt Linkous quand son frère Mark s'est donné la mort. Dépressif depuis des années, diminué physiquement par les séquelles d'une overdose depuis 1996, en instance de divorce, le leader de Sparklehorse s'est tiré une balle

en plein cœur un soir de mars 2010. A l'époque, il travaillait sur son cinquième album pour lequel il venait d'enregistrer des pistes chez Steve Albini. Matt et sa femme Melissa, eux-mêmes musiciens, ont écouté des dizaines d'heures de musique et pris une décision difficile, voire contestable : celle d'achever les chansons composées par Mark Linkous avec des musiciens proches de lui, ex-membres de Sparklehorse, et amis (comme Jason Lytle de Grandaddy qui ajoute des harmonies sur "The Scull Of Lucia"), pour donner vie à ce "Bird Machine". L'album, sans surprise, est magnifique. Bien plus convaincant que d'autres disques posthumes d'artistes similaires (comme "From A Basement On The Hill" d'Elliott Smith) mais on peut douter de son authenticité quant aux intentions initiales de Linkous. Les chansons sont sublimes ("O Child", "Hello Lord", "Daddy's Gone"), mais une gêne perdure, un peu comme quand les Beatles ont chanté "Free As A Bird". Certains adoreront, d'autres s'interrogeront.

✪✪✪

ERIC DELSART

Courtney Barnett

"End Of The Day"

MILK! RECORDS

Attention, il ne s'agit pas du quatrième album de chansons de la nouvelle huitième merveille du monde (du rock) ! C'est — plus ou moins — la bande originale du documentaire "Anonymous Club" consacré à Courtney et sorti en 2022. Pour ce film, qui la suit en tournée et chez elle, enregistrant ses pensées les plus diverses — et souvent très sombres — sur un dictaphone, elle a composé une musique instrumentale très épurée avec son amie Stella Mozgawa, qui avait également produit son excellent troisième album, "Things Take Time, Take Time", en 2021. Puis elle a repris ces instrumentaux — très discrets dans le film — et les a séquencés pour en faire cet album. Sur toutes les plages, elle est à la guitare électrique (Fender en son clair) et Stella bricole avec un Oberheim OB6 et un écho à bande. A l'ancienne ! Suivant la génération à laquelle on appartient, on citera comme références le post-rock fin de siècle ou les glorieuses seventies. Si les chansons de Courtney évoquent souvent, par leur facture et leur intelligence, l'art d'un Lou Reed, on est ici loin de "Metal Machine Music" (ouf !). Plutôt du côté des Brian Eno et Robert Fripp de "(No Pussyfooting)" ou "Evening Star". Sans les Frippertronics, mais c'est l'esprit

qui compte. On pense aussi aux disques ambient et minimalistes de Harold Budd ou de Michael Brook. C'est la même famille. Ou carrément à certains passages calmes du "Dead Man" de Neil Young... Mais surtout à une autre bande originale, composée et jouée par Steve Fisk (producteur du Nirvana des débuts) et Benjamin Gibbard pour le film "Kurt Cobain: About A Son". Un lien entre Barnett et Cobain ? A regarder le film, la réponse est oui, assurément. Pourtant, ici, aucune fureur, mais un album calme et méditatif. Qui peut séduire, si on sait à quoi s'attendre.

✪✪✪

STAN CUESTA

Wilco

"Cousin"

LEGACY

Si l'on écrit encore que le nouveau Wilco est superbe, le lecteur va finir par ne plus nous croire. Par souci d'équilibre, concentrons-nous donc pour une fois sur ce qui va (un peu) moins bien. Le mot d'ordre officiel de "Cousin" est à l' "art pop". Or, par définition, tout Wilco est "art", tout Wilco est "pop", les ballades psyché entre "Dear Prudence" et King Crimson ("A Bowl And A Pudding") comme les up-tempo mélodiques inquiets ("Soldier Child") ou optimistes ("Meant To Be"), les jam velvetiennes fracassées (le morceau-titre) autant que l'indie rock grand style de "Levee". Pas sûr dès lors que le disque gagne à être rangé dans un concept valise dont ni Tweedy, ni les cinq autres wilcocos, ni leur coproductrice galloise Cate Le Bon

ne doivent savoir ce qu'il signifie exactement. Autre petit hic, le morceau de bravoure semi-épique qui ouvre le disque, "Infinite Surprise", ne réussit pas le tour de force espéré, en tout cas pas aussi bien que ses prédécesseurs iconiques "Misunderstood", "I Am Trying To Break Your Heart", "At Least That's What You Said" ou "Art Of Almost" le faisaient sur leurs albums respectifs. Enfin, le fait de savoir qu'un des chefs-d'œuvre du groupe, le double "Cruel Country" sorti il y a dix-huit mois, a été enregistré dans un rush d'inspiration prioritaire tandis que les séances de celui-ci étaient mises sur pause, aurait tendance à le rendre moins urgent, moins impératif, ne serait-ce que pour le groupe lui-même, donc forcément pour nous. Voilà qui devrait lever toute ambiguïté : cette chronique ne peut être suspectée d'être le fruit d'une admiration béate et inconditionnelle. Quand on vous dit que ce nouveau Wilco est encore aux trois quarts somptueux, vous pouvez donc nous croire sur parole.

✪✪✪1/2

LÉONARD HADDAD

Frankie And The Witch Fingers

"Data Doom"

GREENWAY/ THE REVERBATION APPRECIATION SOCIETY

Qui aurait cru que John Dwyer (Osees), et son style si personnel, engendrerait autant d'émules ? Dans un passé récent, il y eut bien sûr King Gizzard & The Lizard Wizard et Hooveriii, mais peu de gens ont à l'époque célébré le monstrueux double album "ZAM", rétamant chef-d'œuvre signé par Frankie And The Witch Fingers en 2019 (et enfin réédité à l'occasion du dernier Record Store Day). Par la suite, la bande menée par Dylan Sizemore et Josh Menashe — originaire de l'Indiana et désormais basée à Los Angeles — a usiné "Monsters Eating People Eating Monsters..." (2020), lequel n'a hélas pas atteint les mêmes cimes que son spectaculaire prédécesseur, puis a pris son temps pour livrer ce "Data Doom". Celui-ci démarre avec les sept minutes de "Empire", qui mêle guitares anguleuses et rythmique syncopée, cuivres vrombissants et fuzz épaisse. La paire (nouvellement) constituée par la bassiste Nikki Pickle (ex-Death Valley Girls) et le batteur Nick Aguilar (ex-Mike Watt) est puissante, imparable. Les textes sont angoissants, empreints d'un pessimisme certain sur la nature humaine et les politiciens. En témoigne par exemple "Eletricide", saillie hirsute qui rappelle le Ty Segall

de "Slaughterhouse". Sa voix de tête est d'ailleurs parfaitement reproduite dans "Data Doom", également influencée par le zam-rock de Witch. Dans des registres encore différents, "Syster System" offre à mi-chemin une envolée kraut avec saxophone free-jazz tandis que "Futurophobic" ainsi que la conclusion "Political Cannibalism" creusent le sillon historique de Thee Oh Sees. Au final, un septième opus solide, roboratif, qui devrait confirmer le statut de valeur montante de ce vigoureux quartette.

✪✪✪✪

JONATHAN WITT

Teenage Fanclub

"Nothing Lasts Forever"

PEMA/ BIGWAX

"Rien ne dure toujours". Sauf Teenage Fanclub. Ces mecs sont hors du temps. Et increvables. Ils font en 2023 une musique qui aurait fait un carton... en 1966. Du folk-rock ! The Byrds ! De la pop à guitares et chœurs ! The Beatles ! Pourtant, vers la fin des eighties, ils avaient commencé relativement en phase avec leur époque, avec un gros rock grunge et sale à guitares saturées. Mais comme Nirvana, ils mettaient déjà de la pop dedans, cachée sous le bruit. Kurt Cobain a d'ailleurs déclaré, lorsqu'ils tournaient ensemble en 1991, à la sortie de "Bandwagonesque", que Teenage Fanclub était "*le meilleur groupe du monde*". Carrément. Alors que c'était Nirvana, mais

bon. C'est comme Jimi Hendrix disant que Rory Gallagher est le meilleur guitariste du monde. Ça fait plaisir et ça fait des histoires à raconter. Douzième album, donc. Ils perdent des membres au fur et à mesure, mais on ne s'en aperçoit pas. Un batteur par-ci, un des trois principaux compositeurs par-là — Gerard Love, qui a jeté l'éponge en 2020. Restent les piliers, Raymond McGinley et Norman Blake, grands songwriters tous les deux. Il faut dire qu'ils visent haut. Blake : "*Il y a beaucoup à écrire sur le quotidien. J'adore lire Raymond Carver. Très souvent, il ne se passe pas grand-chose dans ses histoires, mais elles parlent d'expériences vécues.*" Ils sont allés enregistrer ce disque aux mythiques Rockfield Studios, comme ils l'avaient déjà fait pour "Howdy !" à la fin du siècle dernier. Et voilà le résultat : excellent. Ils n'en mettent pas une à côté. Tout est parfait, lumineux ("I Left A Light On", "See The Light", "Back To The Light" !) : tempos apaisés, guitares moelleuses, harmonies vocales délicates, mélodies qui tuent, textes intelligents. Dommage qu'on ne soit pas en 1966.

✪✪✪

STAN CUESTA

The Sirens Of Titan

"Age Of Treason"

ATLANTIC CURVE

Formé en 2017 par John-Paul Pryor, journaliste britannique qui a travaillé pour des magazines culturels tels que "Dazed" ou "The Quietus", The Sirens Of Titan pourrait passer pour le projet d'orgueil d'un gratte-papier frustré de la musique (ce dont on accuse souvent les rock-critics, reconnaissons-le), d'autant que les déclarations d'intention qui accompagnent la publication de l'album ("*une dernière extase dyonisiaque*", "*des chansons comme des vagues de cristal qui s'écrasent*", "*une riposte analogique à la surproduction*") interpellent au premier abord. Pourtant, dès les premières secondes de "Age Of Treason", on est frappé par la finesse de l'entreprise. Si John-Paul Pryor est un interprète délicat, l'enrobage de ses chansons — réalisé par le multi-instrumentiste Jez Leather (meilleur blaze 2023) — les porte à un niveau d'excellence inattendu. Guitare acoustique au premier plan, rythmique discrète et éclairs de guitare électrique intermittents, le son des Sirens Of Titan donne une ambiance feutrée à des chansons qui puisent leur inspiration dans les années soixante et soixante-dix, comme ce "Bunny" qui rappelle "Let Me Roll It" de Paul McCartney.

En arrière-plan, on entend parfois un clavier, un pedal steel ou un harmonica, mais rien n'est jamais démonstratif ou outrancier. Il y a un côté glam à l'album, façon Steve Harley ("Glass Scorpion") ou Marc Bolan ("Leave A light On") sur les ballades les plus poignantes. La comparaison devient encore plus frappante quand le groupe se lance dans le boogie avec "Bury Me In Black Sand" (très T-Rex) mais il émane quelque chose d'étonnamment calme de cet album, une quiétude liée à l'élégance de la production qui en fait un disque idéal pour les fins de soirée.

✪✪✪

ERIC DELSART

Melenas

"Ahora"

TROUBLE IN MIND/ MODULOR

C'était il y a six ans et une soirée dominicale sauvée du bout de l'ennui par la découverte d'une ritournelle spectorienne aux guitares vrombissantes : "Una Voz", l'une des pierres angulaires d'un premier album qui permettait de revoir la vie en rose (bonbon), ne demandait qu'à tourner en boucle(s). Dont acte. Les responsables en étaient quatre jeunes femmes originaires de la ville où l'on peut mourir l'après-midi, terre d'accueil de l'écrivain Ernest Hemingway, berceau de l'impassible cycliste Miguel Indurain et capitale de la boisson qui ne déçoit jamais, le *patxaran*. C'est donc depuis Pampelune, Espagne, que Melenas imagine dans la langue de Cervantes une internationale pop revigorante nourrie d'influences anglo-saxonnes

et d'insouciance radieuse. Après un deuxième album remarquable — "Días Raros", sorti en 2020 juste avant la première épidémie de Covid — et une adaptation épatante du hit underground du groupe culte de Stephan Eicher — le "Eisbär" de Grauzone métamorphosé en "Oso Polar" —, le groupe réussit la passe de trois avec "Ahora", un disque où il fait la part de plus en plus belle aux synthés analogiques et aux rythmiques hypnotiques. Alors, en digne héritier de Stereolab et des très regrettés Broadcast, le gang des quatre Navarraises fait mouche en visant un cœur qui bat de plus en plus vite le temps de "Bang", cavalcade post-pop euphorisante. Entre chœurs en cascades et rythmes échevelés ("K2", "Mal", imparablement robotiques), il y a la mélancolie qui se met sur son 31 sur fond de mélodies douces-amères ("Dos Pasajeros", "Promesas") et des envies d'été sans fin ("1986", déjà promise à la jeunesse éternelle). Alors, en conjuguant comme quelques glorieux aînés le rétrofuturisme à la perfection, Melenas s'offre le temps présent. Et c'est maintenant. Ou jamais.

✪✪✪✪

CHRISTOPHE BASTERRA

Daiistar

"Good Time"

FUZZ CLUB

Le label Fuzz Club, ces derniers temps, semble avoir un flair particulièrement aiguisé, en témoigne un catalogue qui mêle vieux briscards en net regain de forme comme The Men ou The Underground Youth, et jeunes pousses prometteuses, tels les Normands de Veik et, bien sûr, Daiistar. Voici trois gars et une fille (à la basse) qui possèdent une aura particulière, celle de stars en devenir : belles gueules, Ray-Ban, bonnets, cheveux longs. Ils se sont agrégés à Austin, juste avant que la pandémie ne frappe le monde, se réfugiant dans la création pour tromper l'ennui. Leurs modèles ? Primal Scream — "Burning Wheel" a eu les honneurs d'une reprise pour une face B — mais aussi The Jesus And Mary Chain et Spacemen 3. L'univers du quartette est donc clairement néo-psychédélique et, signe de goût, son premier opus a été produit par Alex Maas (Black Angels), avec le réputé James Petralli (White Denim) comme ingénieur du son. Avec de telles fées pour se pencher sur son berceau, Daiistar ne pouvait qu'exceller. "Star Starter" pose d'emblée le décor, au confluent du style Madchester, du garage-rock et du shoegaze : un mur de guitares baraquées, magmatiques, une rythmique à la fois explosive

et hypnotique (façon "Tomorrow Never Knows"), et cette voix qui évoque Ty Segall, mais avec un peu plus de morgue. "Repeater" offre un grand décollage avant la parfaite "Tracemaker", tube potentiel en forme d'ode aux narcotiques. La dope, le rêve : des thèmes qui nimbent aussi "Parallel" ou l'accrocheuse "Speed Jesus". Rayon ballade, la douce "Purified" côtoie la plaintive "Velvet Reality", conclusion éthérée d'une suite de dix titres en forme de démonstration de classe pure.

✪✪✪✪

JONATHAN WITT

Disques pop rock

Animal Collective

"Isn't It Now?"

DOMINO RECORDS

Commençons par un coup de pelle. Cela fait vingt-trois ans qu'Animal Collective poursuit ses travaux hallucinogènes. Avec certes plus ou moins de réussite, mais avec une fécondité qui force le respect. Vingt-trois ans sans qu'on parvienne réellement à savoir si Avey Tare (David Portner), Geologist (Brian Weitz), Deakin (Josh Dibb) et Panda Bear (Noah Lennox) sont des génies cosmiques ou de parfaits branleurs. Ce douzième album devrait nous permettre de trancher une bonne fois pour toutes la question. Issu des mêmes sessions que "Time Skiffs", leur précédent recueil, "Isn't It Now?" possède pourtant une teneur plus groove. La production confiée à Russell Elevado (Al Green, D'Angelo, Keziah Jones) n'étant pas étrangère à ces hanches plus souples.

Le quatuor brooklynien a un mode opératoire précis et identifié. Il copie, colle, coud par le ventre des mélodies qui ne devraient jamais se croiser avant de les gonfler de vapeurs psychédéliques. Comme ce "Soul Capturer" qui ouvre le disque, où l'on jurerait entendre Phil Spector produire le Velvet. Sur "Genie's Open" ou "Broke Zodiac", ce sont les Beatles qui partagent un joint avec les Beach Boys. Intenables, doués, mélancoliques, ces gars ont le charme d'intellos forts en thèmes qui auraient léché trop de buvards d'acide à la récré. Alors on les suit. Jusque dans les méandres d'un poème planant long de vingt-deux minutes dont on sort mi-essoré, mi-subjugué ("Defeat"). Animal Collective s'amuse. Exige de nous un temps d'écoute que le streaming n'autorise plus. Si on s'arrêtait là, on dirait que "Isn't It Now?" est un disque savant et maîtrisé. Une formidable palette de sentiments. D'angoisse et d'allégresse. De nostalgie et de futurs incertains. Mais au moment de conclure, ces coquins de néo-hippies nous saluent avec un doigt d'honneur : un *a capella* aussi vain que crispant ("King's Walk"). Des fois qu'on les prendrait trop au sérieux.

✪✪✪✪

ROMAIN BURREL

Mick Harvey & Amanda Acevedo

"Phantasmagoria In Blue"

MUTE RECORDS/ PIAS

C'est le plus gainsbourien des Australiens, le plus français des rockers des antipodes : Mick Harvey, ex-Bad Seed pour son compatriote Nick Cave, s'était fait remarquer en solo par ses albums de reprises de Serge, "Intoxicated Man" en 1995 et sa suite "Pink Elephants" en 1997. Il récidive en VO/VF avec ce délicieux album enregistré en compagnie de la chanteuse/ metteuse en scène mexicaine Amanda Acevedo. Onze morceaux, onze reprises étonnantes, la plus étrange — et parfaitement maîtrisée — étant celle en langue anglaise de "L'Eté Indien", scie mélancolique de Joe Dassin qui chanta en français cette adaptation de l'Italien Toto Cucugno à l'origine écrite en anglais. Un retour à l'envoyeur donc, qui donne le ton du reste de l'album : des versions molles et élégantes de quelques hits dont "Love Is A Battlefield", chanté à l'origine par Pat Benatar en 1983. "Phantasmagoria In Two", initialement écrit par Tim Buckley, est splendide. Le premier single, "Milk & Honey", est la reprise d'une chanson de 1965 signée Jackson C. Frank, dont un critique disait après son décès en 1999 qu'il était *"le plus connu des musiciens folk sixties dont personne n'ait jamais entendu parler"*.

L'ambiance des morceaux est intimiste mais les arrangements luxueux, avec un quatuor à cordes omniprésent et la participation de J.P. Shilo, qui joue de la guitare et du synthé sur plusieurs titres et sera présent sur les dates de la tournée prochaine du duo Harvey/ Acevedo sous intitulé "Invisible Blue Unicorns". Si certaines des reprises choisies sont issues d'artistes peu connus (Luis Eduardo Aute, Sibylle Baier, Silvio Rodriguez), toutes ont un charme certain et confirment que Mick a le chic pour les covers de qualité.

✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Woods

"Perennial"

WOODSIST/ MODULOR

On a de la peine à le croire, mais l'année prochaine, Woods fêtera ses vingt ans d'existence. Groupe formé à Brooklyn en 2004 par Jeremy Earl et Jarvis Taveniere, il possède une discographie des plus passionnantes, ayant évolué au fil des années de projet folk-rock lo-fi ("At Echo Lake", 2010) à un groupe acid-folk façon Pink Floyd période "More" ("Bend Beyond" en 2012), puis à un groupe aux frontières du rock psychédélique et de la world music ("Love Is Love", 2017). Tout cela sans jamais perdre son identité grâce à la voix singulière de Jeremy Earl et à une qualité d'écriture jamais mise à défaut. Ajoutez à cela le fait que ce même Earl est le patron du label Woodsist, qui a aidé à lancer les carrières d'artistes tels que Kevin Morby, White Fence,

Vivian Girls, Kurt Vile ou même Thee Oh Sees, et le statut de Woods comme une des figures les plus importantes de l'underground américain fait que chaque sortie du groupe représente un petit événement. "Perennial" est un album aux deux visages, contenant parmi ses onze chansons quatre instrumentaux qui viennent se glisser entre les chansons pop du groupe, à commencer par "The Seed" qui ouvre l'album tout en douceur avec une flûte en arrière-plan. La suite n'est qu'une succession de réjouissances, entre ces ballades folk-rock magnifiques qui font la marque de fabrique de Woods ("Between The Past", "Sip Of Happiness" ou cette superbe "Weep" aux arpèges insistants) et les rêveries instrumentales qui n'ont rien de morceaux de remplissage ("White Winter Melody" et son pedal steel). Bref, un condensé de ce que le groupe sait faire de mieux et qui démontre qu'il est toujours pertinent.

✪✪✪✪

ERIC DELSART

Islet

"Soft Fascination"

FIRE

Groupe au style inclassable ou à influences tellement multiples qu'il est impossible de les citer toutes, le quatuor de Cardiff revient avec un album autoproduit réalisé et mixé par Joy Stacey. La bestiole a été entièrement enregistrée dans les conditions du live, à l'exception de quelques overdubs. Entre rêverie planante et brutalités sonores qui agressent bien les tympans, les amateurs du genre vont être rassurés d'apprendre que l'essentiel du disque pourra être reproduit en concert sans trop de problèmes. Comme il est d'usage depuis la création du groupe, aucun des musiciens de ce groupe qui prône la liberté totale n'a de tâche assignée. Suivant l'envie de ses membres, ils pratiquent un échangisme musical au hasard de l'instrument qu'ils souhaitent manier sur tel ou tel morceau. Intentionnellement réalisé en deux parties bien distinctes, la face A est dévolue aux chansons énergiques tandis que la face B propose des titres à l'ambiance nettement plus spatiale. En gros, si des réminiscences "Juju" de Siouxsie And The Banshees s'opposent à des envies de se plonger dans l'œuvre de Timothy Leary, c'est que vous avez écouté les deux faces. La face B débute avec "An Open Door", une série de trois notes

sur fond de nappes de synthés où la voix d'Emma Daman Thomas entame une mélopée parmi les plus lysergiques de ces trois dernières années. Album riche en étrangetés sonores, le début de "Woolgathering" et son rythme de basse particulier n'est pas sans rappeler ce que Barbara aurait pu faire si elle avait eu vingt ans à la fin des années soixante-dix. Condensée sous psychotrope de no wave, post-punk, krautrock et de psyché bien digéré, "Soft Fascination" est une expérience à tenter avant la fin du monde.

✪✪✪✪

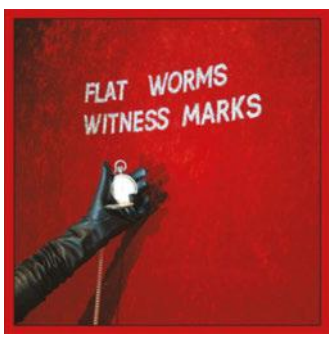
GEANT VERT

Flat Worms

"Witness Marks"

GOD? RECORDS / MODULOR

Leur dernier album, "Antarctica", enregistré chez Steve Albini était sorti en avril 2020, au plus fort de la pandémie. Un timing malheureux pour un disque dans lequel le trio de Los Angeles avait troqué le garage-punk nerveux de son premier album pour une musique plus ténébreuse et cérébrale. Si cet album n'avait pas pu trouver son public en raison des annulations successives de concerts, on espère qu'il en sera autrement pour "Witness Marks" qui montre une nouvelle évolution pour le trio qui persiste dans des sonorités post-punk mais retrouve une énergie punk qui manquait un peu à son prédécesseur. Toutes basses vrombissantes dehors, "Witness Marks" débute par une première claque nommée "Sigalert"



(du nom donné aux incidents de trafic routier aux USA) sur laquelle le chanteur Will Ivy parle sèchement sur une rythmique frénétique. Flat Worms fait dans l'épure, pour le meilleur. Les nappes sonores en arrière-plan du disque précédent ont disparu, les guitares sont précises, tranchantes même lorsqu'elles sont gorgées de distorsion. Les lignes de basse mélodiques guident des morceaux aux grooves hypnotiques et le groupe sonne plus resserré que jamais. Si leur premier album évoquait les Wipers, celui-ci se rapproche de The Fall ou Wire. Il se dégage une puissance de titres tels que "16 Days" et "Orions Belt" où Ivy endosse à la perfection le rôle de narrateur narquois et défiant. Enregistré chez Ty Segall (qui publie également l'album sur son label God? Records, c'est dire s'il croit en eux), le troisième album de Flat Worms est assurément le meilleur du groupe.

✪✪✪✪

ERIC DELSART

Corey Taylor

"CMF2"

DECIBEL COOPER/ BMG

Après un premier album à l'automne 2020 plutôt bien accueilli (sauf en France), le frontman de Slipknot récidive avec une suite au contenu musical encore plus libéré. Pour mémoire, Corey Taylor s'était donné pour mission sur "CMFT" de faire cohabiter la neige et le feu sur le même disque en mêlant chansons acoustiques, grosses guitares bien grasses, un featuring incluant Tech N9ne et MC Kid Bookie, ainsi que toute une gamme de styles rock (hard, punk, classique...). De cette alchimie osée, et à la grande surprise des moins convaincus, le premier opus solo du chanteur en étonna plus d'un. Pour ce nouvel enregistrement, Corey Taylor s'était donné comme objectif de faire encore plus fort. Pour ce faire, il s'est laissé enfermer dans un studio de Las Vegas en compagnie du producteur Jay Ruston. Le bal s'ouvre avec "The Box", un titre épique où Taylor hurle son mal de vivre en s'accompagnant à la mandoline. Au-delà de la simple carte de visite imprimée sur un parpaing dans les gencives, cette introduction aussi free style que burnée ne peut que présager que du bon. C'est d'ailleurs le cas dès la suivante, "Post Traumatic Blues", dont la rythmique Caterpillar est plus proche de la Delta Force que de l'embouchure à bras multiples du Mississippi.

Au fil des titres, les changements de style ont beau être radicaux, il y a comme une sorte de fil rouge qui rend l'ensemble cohérent. Ainsi, le très americana "Breath Of Fresh Smoke" ne surprendra personne après la fusion punk et hard qu'est "Talk Sick". Les neuf suivantes sont au diapason d'un menu aussi varié que bien vu. Si Jésus avait eu le même pour la Cène, il serait parti se faire crucifier avec beaucoup plus de reconnaissance dans le regard.

✪✪✪✪

GEANT VERT

The Chemical Brothers

"For That Beautiful Feeling"

EMI

Qu'est-il arrivé à Tom Rowland et Ed Simons, les Dust Brothers devenus Frères Chemical en 1995, suite à un procès des producteurs californiens éponymes ? L'inspiration semble faire cruellement défaut au duo tout au long de cet album trop long, trop bâclé, sans grande originalité. Si la première écoute laisse une impression de vide, elle n'est que partiellement contredite par une seconde : malgré la présence de Beck sur "Skipping Like A Stone", un des rares titres avec un texte vaguement linéaire, le morceau est gâté par un instrumental aux envahissantes sirènes d'incendie. Avec un effet flanger sur sa voix, Halo Maud donne à "Live Again" un semblant d'humanité robotique au track conçu par les frangins

chimiques, dont l'intro répétitive de l'album annonçait le résultat final et bancal de ce dixième album studio. "Magic Wand", avec son chœur féminin et son sample hip-hop à l'ancienne (*"Like that, y'all !"*), sauve les meubles tandis que le single "No Reason", qui démarre comme "Don't Go" de Yazoo et se poursuit sans réel but, traîne sur presque cinq minutes sans réussir à convaincre. "The Weight" et sa rythmique qui sonne humaine tourne autour d'un sample vocal et tient à peu près la route tandis que "The Fountain" introduit un riff de guitare échantillonné mêlé à une voix spectrale au fond du mix. Le titre final qui donne son nom à l'album conclut cette suite de onze chansons déstructurées avec une longue intro désossée de son beat, entre menace et élégie, avec la voix hantée d'Halo Maud en guide vocal. Bref, un album mineur qui déçoit de la part de ces deux aventuriers de l'électronica en panne (temporaire ?) d'inspiration mélodique.

✪✪1/2

OLIVIER CACHIN

Devendra Banhart

"Flying Wig"

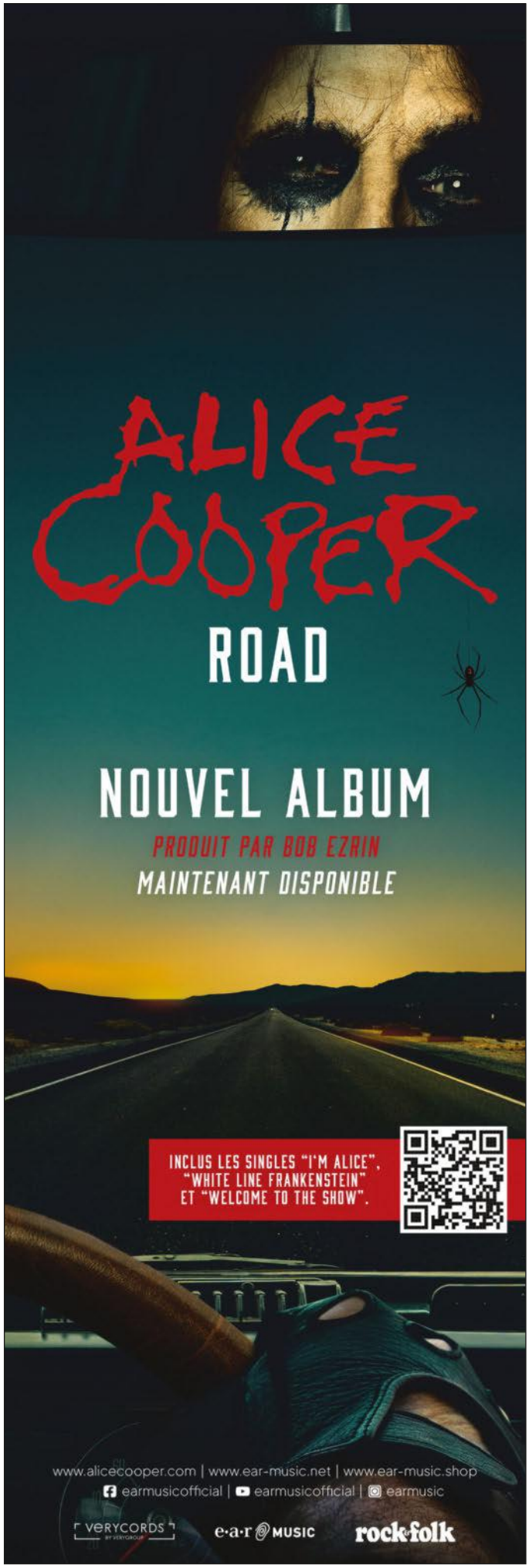
MEXICAN SUMMER

Fragile, désabusé et plein de larmes. Ce nouveau Devendra Banhart est une excellente définition de la crise de la quarantaine. Ce cap franchi, le dandy barbu avait besoin d'air. Pour rompre avec le folk psyché qui a fait sa renommée, le songwriter est allé chercher Cate Le Bon, amie chère avec qui il n'avait jusqu'ici jamais travaillé. La Galloise, décidément très demandée (John Grant, Kurt Vile, Wilco), devait aider le songwriter à accoucher d'un album témoignant de leur amour commun pour la musique de Brian Eno. Evidemment, à l'arrivée, on est bien loin de "Another Green World". Conçu dans un studio en bois à Topanga Canyon, à l'endroit même où Neil Young a échafaudé "After The Gold Rush", ce onzième album ne ressemble à rien de ce que le musicien a livré jusqu'à présent. La production ascétique, faussement eighties avec ses nappes de claviers et ses guitares glissantes ou perlées, propulse Devendra ailleurs. Là, où on ne l'attendait pas. "Fireflies" pourrait être une chanson du Loner restée trop longtemps au congélo, "Nun" une blague triste signée Eels. Quant à "Sirens", aussi moite que mélancolique, elle aurait pu naître sous les doigts veloutés de Bryan Ferry. Même au fond du trou, le barde américano-vénézuélien

n'en perd pas pour autant son sens de l'humour. Sur "Charger", sorte de pastiche de Leonard Cohen période synthé-toc, il explique avoir perdu la prise de son téléphone mais pas le goût des engueulades amoureuses. Même si sa voix et son chagrin sont noyés dans une reverb à couper au couteau, Banhart n'a jamais été aussi direct. Honnête. Nu. Comme sur la pochette, où il pose à poil, laissant ses tatouages raconter sa vie. Si on l'a longtemps pris pour un hipster frivole, c'est en grande partie de sa faute. Et voilà qu'en clown triste, il nous tire les larmes.

✪✪✪✪

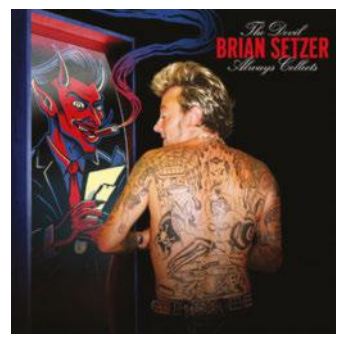
ROMAIN BURREL



Disques
classic rock

Brian Setzer
"The Devil Always Collects"
SURFDOG

Brian Setzer, lequel ? Celui des Stray Cats au succès fulgurant, celui nostalgique des big bands qui mit sur pied le Brian Setzer Orchestra, celui qui inaugura sa carrière solo avec un grand disque de rock US, "The Knife Feels Like Justice", ou celui enfin qui produit depuis des décennies des albums de rockabilly musclé ? Le virtuose de la Gretsch alterne les périodes. Avec "The Devil Always Collects", produit par lui-même et Julian Raymond, il fait preuve de tout son savoir-faire au rythme efficace, digne des meilleurs engins motorisés. Dès le premier morceau "Rock Boys Rock", le ton est donné et ne faiblira plus au long des onze morceaux que renferme l'album. A noter, une belle reprise de "Girl On The Billboard", un classique country



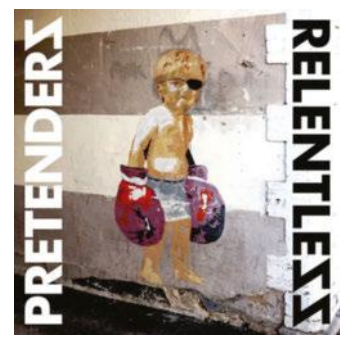
de Del Reeves qui remonte à 1965 — une "vieille chanson de camionneur" dit Setzer — ou ce "Black Leather Jacket" qui à lui seul personnifie un style de vie. Quand on se souvient que sur la pochette du premier album des Stray Cats (1981), le jeune Brian arborait justement un blouson de cuir noir, il est évident que le poids des ans et les modes successives n'ont aucune prise sur l'inlassable défenseur des racines du rock'n'roll. Toute l'imagerie fifties irrigue sa vision du monde : "The Living Dead", "What'll It Be Baby Doll", "Play That Fast Thing (One More Time)" ou "Psycho Suzie" suffisent à imprimer la marque d'une inspiration. Le créateur de "Rock This Town" joue sur cet univers tout en le prolongeant avec grâce. Par-delà ses métamorphoses, Setzer reste fidèle à sa ligne de conduite et continue, cette fois sous l'invocation du diable, à promouvoir son "insurrection rockabilly" avec la même foi intacte.

✪✪✪1/2

CHARLES FICAT

Pretenders
"Relentless"
PARLOPHONE

L'image d'un enfant muni de gants de boxe, arborant un bandeau sur l'œil, envoie un message. Lequel ? Rester combatif ! Les années passent, ce n'est pas une raison pour se morfondre, ce que Chrissie Hynde manifeste avec "Let The Sun Come In", affirmant "*We don't have to get fat, we don't have to get old […] Free as the bikers back when they were thin […] To live forever that's the plan" (*"On n'a pas à devenir gros, on n'a pas à devenir vieux […] Libres comme les bikers du temps qu'ils étaient minces […] Vivre éternellement, c'est ça le plan"). Ce qui ne veut pas dire qu'elle minimise l'impact de l'âge, dans "Losing My Sense Of Taste" elle avoue de ne plus trop s'intéresser au rock'n'roll, ses favoris étant vieux et fatigués. D'où l'intérêt de collaborer avec James Walbourne, né en 1980, quand les Pretenders étaient déjà célèbres. Elle signe avec lui tous les titres de "Relentless". Les fans du style des débuts seront ravis par le mélodique "A Love" avec ce chant caractéristique, le tempo moyen, les arpèges, la basse en medium, etc. Dans "Merry Widow", Chrissie Hynde jongle avec les rimes pour marier sens et humour : "*He thought love was competitive like sport/ He was not my sort/ I left him at the port*". Elle aborde des thèmes plus graves comme la violence conjugale



dans "Domestic Silence". Les Pretenders posent les guitares pour terminer l'album par un lent, long et émouvant "I Think About You Daily" interprété en piano-voix, agrémenté de cordes conçues par Jonny Greenwood de Radiohead. Pour le mot Relentless, les dictionnaires proposent : sans relâche, implacable, opiniâtre… Autant de traductions qui conviennent parfaitement pour qualifier l'artiste Chrissie Hynde.

✪✪✪✪

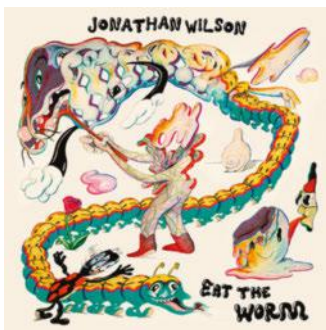
JEAN-WILLIAM THOURY

Jonathan Wilson

“Eat The Worm”

BMG

Il possède son propre studio, situé entre deux cactus dans les canyons de Los Angeles. Venu de Caroline du Nord, il s’est acheté son rêve, une *vie en rock* sur les traces toujours chaudes d’une époque mythifiée, Joni, Neil, CSN, Zappa et les autres. Sur place, Wilson reçoit souvent dans son fauteuil de producteur : Dawes, Father John Misty, Margo Price, Bonnie Prince Billy, Roy Harper, tout le monde y est passé, tout le beau monde en tout cas, quand il n’officiait pas comme “directeur musical” sur la tournée *Us + Them* de Roger Waters (où il se charge aussi de répliquer à la perfection les solos de David Gilmour). A ses heures perdues, il lui arrive aussi d’écrire des chansons, ses chansons à lui – ou



presque, tant elles sont baignées d’échos vintage. Quand il ne rappelle pas Nilsson (“Ol’ Father Time”) ou Randy Newman (“Marzipan”), il réécrit presque telle quelle “After The Goldrush” (“East L.A”), sonne parfois comme Elliott Smith (“Lo And Behold”), tutoie le Arthur Lee de “Forever Changes” (“The Village Is Dead”) ou confectionne un hybride insensé entre Brill Building, Wrecking Crew, Beatles et Floyd intitulé… “Charlie Parker”. Bref, ce disque se vit comme une séance de spiritisme organisée par un musicien occultiste, collectionneur de vieux Mellotron et conjurant les fantômes de l’Histoire pop. Que la mélodie de “Hollywood Vape” rappelle “Rockollection” de Laurent Voulzy, tube 1977 dans lequel le pote de Souchon reprenait les refrains (Beach Boys, Beatles, Stones ou girls groups) qui avaient bercé ses sixties tient autant du hasard que de la coïncidence. Au fond, malgré sa pose hipster typique d’un Angeleno du XXI[ème] siècle, Wilson est dans une démarche similaire : compilatoire, tournée vers un passé glorifié, mais soutenue par une passion geek — et une maîtrise technique — confondantes.

✪✪✪

LÉONARD HADDAD

Various Artists

“Tell Everybody! 21th Century Juke Joint Blues From Easy Eye Sound”

EASY EYE SOUND

Dan Auerbach n’a rien d’un ingrat. Son label Easy Eye Sound, lancé en 2017, s’emploie d’une manière ou d’une autre à renvoyer l’ascenseur au genre qui a assuré au chanteur-guitariste des Black Keys une renommée mondiale : le blues. Cette compilation regroupe des titres, quasiment tous inédits, d’artistes de son écurie qu’il a produits et avec lesquels il a souvent écrit et/ou enregistré. Première impression : le blues qu’il chérit n’a rien de clinquant, mais verse plutôt dans l’hypnotique, le graisseux, et quelques griffures de slide ici et là ne peuvent pas faire de mal. Passé ce dénominateur commun, ce recueil embrasse les multiples formes du genre. On trouve des délicatesses acoustiques (l’instrumental planant des Moonrisers, “Tall Shadow”, le “Willow Witchin’ ” de Nat Myers, dans la lignée de Skip James), et moult choses électriques. Le regretté Glenn Schwartz offre ces deux visages avec “Daughter Of Zion”, un blues tirant vers le gospel qui bénéficie de la présence du légendaire Joe Walsh, et le dépouillé “Collinwood Fire” qui clôt l’album sur l’évocation d’une tragédie (l’incendie d’une école en 1908 où 172 élèves perdirent la vie). Autres figures vénérables, le shooter louisianais Robert Finley qui, à 69 ans,

n’a jamais été aussi populaire, Leo Bud Welch pour un prêche terrifiant (“Don’t Let The Devil Ride”, gravé avec The Arcs en 2019), ou RL Boyce, figure du Mississippi en proie à une douce transe sur “Coal Black Mattie”. Un inédit des Black Keys et un autre d’Auerbach, poussé par une obsédante guitare fuzzy (“Every Chance I Get (I Want You In The Flesh)”, très T. Rex), complètent ce panorama qui a les défauts de ses qualités (tout ne s’enchaîne pas si bien), mais qui présente un genre séculaire et toujours fringant.

✪✪✪1/2

BERTRAND BOUARD

Disques français

Alain Bashung

"De Baschung A Bashung"

UNIVERSAL

L'échec peut être artistiquement salvateur. Avant la reconnaissance, il aura fallu à Alain Bashung bien des années de tentatives infructueuses, sous son nom (avec un "c") ou sous de multiples pseudos et entreprises collectives. Cette compilation regroupe quarante-huit titres enregistrés entre 1966 et 1975 qui n'avaient jamais été réunis (de par sa propre volonté). L'esthète exigeant qu'il devînt débuta en arriviste prêt à tout : il ne fit pas la fine bouche pour tenter de percer et tapa dans toutes les directions. Si le premier single en 1966 s'inspirait de Bob Dylan revu façon Antoine ("Pourquoi Rêvez-Vous Des Etats-Unis"), les autres offrent une plongée dans la variété française de l'époque, avec une prédilection pour les bluettes sentimentales.

Il n'a ni ce phrasé ni cette voix qui l'ont rendu célèbre, mais un timbre de ténor qui tâte parfois de la voix de tête, des textes sans intérêt et une volonté de s'imposer comme un séducteur avec des romances boursouflées ("Les Romantiques", "Un Jour Viendra"). Mais il y croise quand même la route de Jean-Claude Vannier pour des arrangements sophistiqués, et même de Boris Bergman pour une première collaboration intimiste et charmante ("La Paille Aux Cheveux"). Il faut attendre le milieu des années soixante-dix pour que, tout en interprétant Robespierre dans une comédie musicale pompeuse ("La Révolution Française"), puis en s'engluant dans la romance sirupeuse sous le pseudo de David Bergen, il se frotte à un rhythm'n'blues anglophone et alerte au sein de l'entité Monkey Business, et célèbre le rockabilly à travers neuf reprises de classiques avec The Rock Band Revival (où il alternait les vocaux avec Dick Rivers) : sa voix devient rauque et il renoue enfin brillamment avec le rock.

✪✪✪

H.M.

Bruit Noir

"IV/ III"

ICI, D'AILLEURS

Bruit Noir revient et il n'est pas content : "*Allez, les deux vieilles putes, Bruit Noir, au boulot ! (...) C'est parti pour l'album de trop. C'est parti pour le retour de bâton. C'est parti pour Bruit Noir IV. Le troisième, on se l'est gardé pour nous, il était trop bon. Marre de lâcher de la confiture à ce pays de cochons.*" Et c'est effectivement parti pour un mélange de hargne faussement nihiliste et d'autodérision réellement cinglante ("Le Visiteur") qui ne dit jamais son nom. "*C'est de l'art ou du cochon ?*", se demanderait justement le grand public s'il pouvait entendre ce disque — mais les chances sont minces. Pascal Bouaziz (voix parlée distordue, textes tranchants écrits au cordeau) et Mitch Pirès (musique métallique hyper cradingue) s'adressent aux gens intelligents qui ont de l'humour — tout en les ridiculisant, bien sûr, comme ils se ridiculisent eux-mêmes. Ça limite forcément. C'est drôle, mais ça ne passera jamais sur Rire et Chansons. Par exemple, "Calme Ta Joie" rappelle une série que personne ne connaît, "Curb Your Enthusiasm" du caustique Larry David ("Seinfeld"). Une grande influence de Pascal Bouaziz — avec une centaine d'autres, de Imre Kertész à Jean-Claude Michéa, mais laissons ça de côté, on ne s'en sortirait pas... Bouaziz qui, déjà dans Mendelson,

ce groupe magnifique, maudit et logiquement sabordé, titrait une chanson "J'Aime Pas Les Gens (Les Gens, C'est Les Pires)", d'après une célèbre réplique de Seinfeld. Bon, à côté de Bruit Noir, Mendelson c'était Crosby, Stills, Nash & Young. Ce disque est d'une violence inouïe. A part Nino Ferrer dans "Deux Enfants", le très émouvant final, tout le monde s'en prend plein la gueule : "Chanteur Engagé" (c'est de la merde), "Artistes", "Communiste" (fabuleux)... Épuisant et génial.

✪✪✪✪

STAN CUESTA

Howlin' Jaws

"Half Asleep Half Awake"

BELLEVUE

Les Howlin' Jaws incarnent ce qui se fait de mieux dans le genre. Aussi performant en public qu'en studio, le trio parisien bénéficie d'armes d'une efficacité terrible, l'intelligence, le savoir-faire et, don rarissime, la grâce. Puisant dans l'histoire du rock (de la pop, de la soul, etc.) tout ce qui les inspire, Djivan Abkarian (chant, basse), Lucas Humbert (guitare) et Baptiste Léon (batterie) se forgent un style personnel en constante évolution, du jansénisme rockabilly de leurs débuts au néo-psychélisme flirtant avec le power pop qui caractérise "Half Asleep Half Awake". Les textes en anglais (personne n'est parfait) suggèrent la déception ("Lost Songs") ou évoquent la perte de contrôle, le rêve, thème qui, de manière floue,

justifie cette pochette conçue par une IA. Comme pour l'excellent "Strange Effect" (2021), les Jaws sont retournés à Hackney (grand Londres) où officie le producteur Liam Watson dans son fameux studio Toe Rag équipé en analogique, console EMI, magnéto Studer, etc. Au moins, là, on peut enregistrer en passant la bande à l'envers ! Car le trio est d'humeur à enrichir sa palette, à innover, chercher des sons appropriés pour chaque morceau : instruments étranges, effet sitar, flange, distorsion... Même si la basse ou la batterie n'échappent pas à cette quête ("See You There", "It's You", quasiment beatlesien), ce sont surtout les guitares (un vrai festival !) et les voix (brillantes) qui emportent d'emblée l'adhésion. Les compositions, mieux structurées qu'avant, peuvent devenir entêtantes ("Blue Day") tout en gardant ce dynamisme ("Through My Hands", très rock) et cette fraîcheur mélodique ("Mindreader", "The Sting", en finesse) qui valent aux Howlin' Jaws une réputation enviable et méritée.

✪✪✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Arno

"Les Duettes"

PIAS

Arno a souvent emprunté des chemins de traverse en s'adonnant au plaisir de la reprise et en multipliant les duos : jusqu'à présent disséminées sur différents albums (de lui ou d'autres), les dix-huit collaborations pour la première fois réunies ici se situent au confluent de ces deux exercices. Il est frappant de constater combien il n'hésitait pas à intervenir tous azimuts sans le moindre *a priori*, assumant ses multiples attractions avec un éclectisme revendiqué qui n'avait d'autre boussole que celle de ses coups de cœur, oscillant entre pop anglophile (Ray Davies), rock (Triggerfinger) ou chanson française (Jane Birkin), entre pourvoyeurs de hit-parade (Julien Doré, Stromae), figures reconnues (Eddy Mitchell, Hugues Aufray) et outsiders aventuriers (Brigitte Fontaine), entre jazzmen (Ibrahim Maalouf, ONJ), rappeurs (Zwangere Guy, Starflam) et groupe vocal afro-bruxellois (Karavan). Bien loin de s'égarer dans des univers aussi disparates, il s'y plonge avec un aplomb remarquable sans jamais abdiquer ses particularités, et il en profite même pour affirmer sa singularité à travers une voix de bluesman écorché et un ton toujours légèrement décalé. Sans jamais nuire à ses partenaires qu'il met au contraire particulièrement en valeur, son style inimitable constitue le fil

directeur entre tous ces morceaux, dont certains brillent d'un éclat particulier : le nostalgique "Ils Ont Changé Ma Chanson" (avec Stephan Eicher), le voluptueux "Les Paradis Perdus" (avec Christophe), le transgressif et bouleversant "La Paloma Adieu" (avec Mireille Mathieu), le ravageur "Jean Baltazaarrr", mix détonnant de "La Fille Du Père Noël" (Jacques Dutronc) et de "The Jean Genie" (Bowie) qui lui permet une confrontation vocale phénoménale avec l'éruptive Beverly Jo Scott.

✪✪✪✪

H.M.

Jil Caplan

"Sur Les Cendres Danser"

AT(H)OME

On ne va pas la jouer nostalgique. Juste rappeler que dans les années 1980, au temps honni du Top 50, du DX7, des pantalons à pinces, des tempes rasées et des costumes à épaulettes, Jil Caplan tirait dignement son épingle du jeu grâce à ses chansons addictives, concoctées avec son mentor, Jay Alanski — notre Phil Spector à nous... Prince ? — : "Oh ! Tous Les Soirs" (1987), "Tout C'Qui Nous Sépare" (1990), etc. Avec sa belle voix mutine, sa dégaine de garçonne sexy, elle était chouette, copine des Innocents et tout. Puis on a un peu perdu sa trace. Pas qu'elle ait arrêté ou démérité, loin de là. C'est nous. C'est de notre faute. On a raté son joli dernier album, le jazzy "Imparfaite", en 2017. On est nul. Et puis, l'année dernière, il y a eu ce très beau livre

autobiographique, "Le Feu Aux Joues". On s'est dit, bon sang, mais oui, Jil Caplan ! Et voici un nouveau disque, immensément séduisant. Parce que c'est elle, bien sûr, mais aussi parce qu'elle a confié les clés du studio à l'une des meilleures musiciennes de la jeune génération, la guitariste et chanteuse Emilie Marsh. On avait découvert cette dernière sur scène en duo avec Dani, impressionnante : elle faisait tout avec juste sa guitare, l'attitude en plus, une vraie fille rock'n'roll. Elles ont réalisé cet album toutes seules, à deux, dans une grande complicité. Ça s'entend. Les musiques sont agréables, bien jouées, bien produites. Et Jil chante toujours aussi bien. Les chansons ? Eh bien, il y en a de très bonnes, comme "Bleu Existentiel" ou "Courage", avec leurs superbes guitares, le délicat "Il N'y A Rien Entre Nous" ou l'obsédant "Animal Animal" — on n'est pas mal. C'est pop : toujours léger en apparence, souvent profond en réalité. On a hâte de voir ces deux artistes ensemble sur scène.

✪✪✪

STAN CUESTA

Stupéflip

"Parenthèse (BO)"

DRAGON ACCEL/ MODULOR

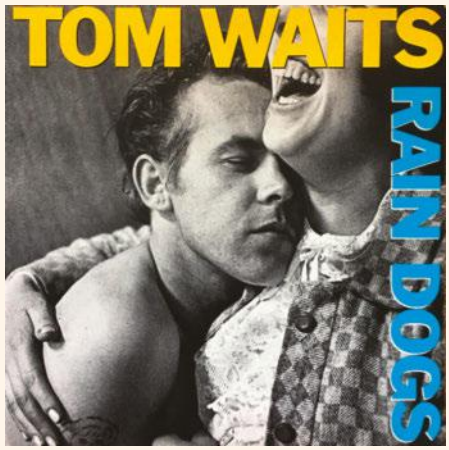
Stupéflip, c'est une démocrature vaguement collective dont l'unique membre permanent est Julien Barthélémy, alias King Ju, qui rappe et chante des textes vénères sur des musiques souvent brutales. Choc et surprise avec cet album instrumental qui regroupe les musiques écrites pour le film réalisé en 2013 (mais sorti en 2016) par Bernard Tanguy, "Parenthèse", disponible gratuitement sur YouTube pendant un mois : Ju sort de sa zone de confort. En plus des huit instrumentaux sortis en CD en 2017, trois inédits ("Don't Want To Cry Anymore", "Alain's Complaint", "Italian Serenade") viennent s'ajouter à cette BO dont le son tranche avec les précédentes productions de King Ju. Pas de hurlements sauvages ni de beats détraqués, mais une balade apaisée au pays des synthétiseurs, avec des paysages sonores conçus par un artiste qui ne fonctionne jamais aussi bien qu'en autarcie. Nappes élégiaques, mélodies en mineur et paysages en stéréophonie claviériste sont au menu. "Parencool", qui clôture la face A du vinyle, est un bon exemple du style alternatif de l'auteur du fameux single "Je Fume Pu D'Shit" (featuring Jacno) qui lança sa carrière voilà vingt ans : du son tranquille, une évidente nostalgie

et une finesse dans l'orchestration qui colle bien avec les images de ce long-métrage passé inaperçu auprès du grand public mais encensé par la critique, dont Jérôme Garçin qui dans "L'Obs" saluait *"un film d'auteur populaire"*. Aussi calme qu'une BO ritale de Riz Ortolani, l'univers instrumental de King Ju nous séduit, et prouve qu'après cinq albums tendance foutraque, Julien est aussi un beatmaker inspiré. Refume-t-il du shit ? Là est la question.

✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Rééditions du mois



Tom Waits

"SWORDFISHTROMBONES", "RAIN DOGS", "FRANKS WILD YEARS"

Island (Import Gibert Joseph)

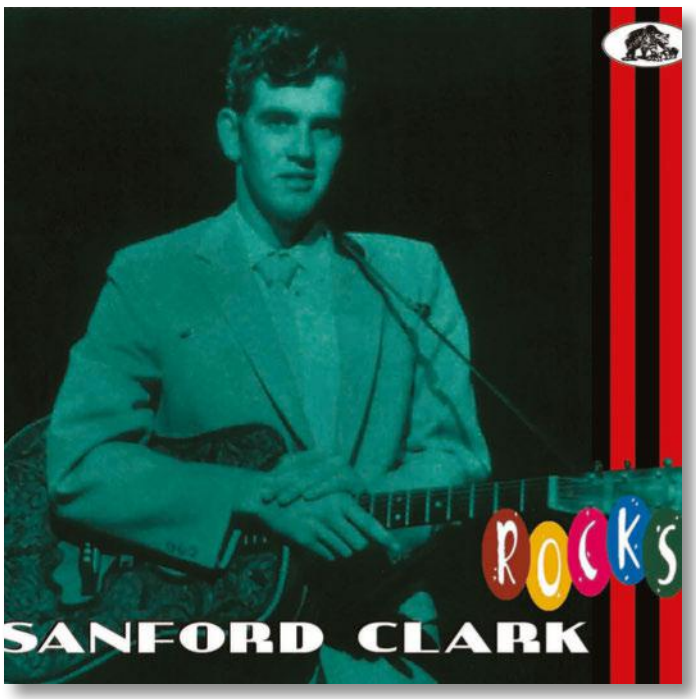
Comme du Springsteen ivre mort

QUI EST TOM WAITS ? Existe-t-il ? Le sait-il lui-même ? Il a commencé sa carrière à la fin des années soixante en faisant du folk avec une voix doucereuse. Manifestement, il aimait beaucoup Bob Dylan. A l'époque, il en existait dix comme lui. Début des années soixante-dix, il signe chez Asylum, label de David Geffen. Waits, qui a bien compris que la veine folkeuse n'allait pas le mener bien loin, s'invente son premier personnage. Il devient un beatnik. Rappelons aux Français ignares que les beatniks américains avaient émergé au début des années soixante-dix, jouaient des bongos, portaient des sandales et vénéraient Kerouac. Waits a été malin : à l'époque de Led Zeppelin et Eagles (qui ont été les premiers à reprendre l'une de ses chansons et à lui rapporter par conséquent des droits d'auteur consistants), c'était original. Le musicien s'est donc affublé d'un bouc, d'une gapette, et s'est mis à donner des concerts confidentiels dans les petits clubs de Los Angeles qui voulaient bien de lui. Son truc, c'était de jouer le pianiste pochtron avec une voix éraillée. Tout cela a donné quelques disques pas mal qui ont terriblement vieilli, et il s'est mis à toucher le fond dans le registre de la caricature avec des choses grotesques comme "The Piano Has Been Drinking (Not Me)". Il y a des fans de ces albums sortis durant ces années, entre 1973 et 1980 : "Small Change", "Foreign Affairs", "Blue Valentine", "Heartattack And Vine", etc. Un peu de blues, un peu de jazz, le folklore alcoolo, la liaison avec Rickie Lee Jones, la vie au motel (assez réputé tout de même, ce n'était pas Barbès non plus) de Los Angeles, le Tropicana. Bref : *kolossale* bohème avec vapeurs de bourbon et look caricatural. Puis, comme il est intelligent, Waits a décidé de se réinventer une nouvelle fois, ce cocktail piano bar étant difficile à reproduire éternellement. A priori, la dernière. Cette fois-ci, au programme, musique de cirque (Nino Rota en première ligne), de cabaret allemand (Kurt Weil juste derrière), un peu de folklore de la Nouvelle-Orléans, du blues dynamité, quelques ballades comme du Springsteen ivre mort, et une voix encore plus outrée, saturée, parfois passée au mégaphone. Désormais, c'était Captain Beefheart sodomisé par Howlin'Wolf. Tout cela était une fois de plus assez bidon (sur aucune des photos de l'époque, il ne semble naturel, l'homme pose systématiquement, jambes croisées, cigarette entre les doigts), mais sa grandeur a été de se réinventer musicalement. Le piano a quasiment disparu, les percussions sont à la fête, avec d'autres instruments. Gros tambours, marimba, accordéon de romanos, banjo, guitares acoustiques ou électriques sans la moindre reverb, orgue d'église, sax baryton, c'est neuf. Avec beaucoup de talent. Surtout que, d'une part les chansons sont souvent fabuleuses, et que d'autre part il y a des musiciens intéressants, parmi lesquels Michael Blair, Robert Quine, Keith Richards, et plus particulièrement Marc Ribot, authentique génie passé par les Lounge Lizards, qui dynamite le deuxième disque de cette trilogie, probablement ce que Tom Waits a fait de mieux : "Rain Dogs" (1985). Comme toujours, il faut remettre les choses dans leur contexte, lorsqu'il a entamé sa mue en 1983 ("Swordfishtrombones"), que se passait-il ? U2, Simple Minds et new romantics en Angleterre, déferlement de Michael Jackson et Madonna aux USA, règne de MTV. En loucedé survivaient Gun Club et Bad Seeds. A sa manière, factice mais intelligente, Waits a contribué à changer les choses et de façon assez courageuse, dans la mesure où sa musique était radicalement anti commerciale. On pardonne donc les lourdeurs de "Cemetery Polka" et autres excès qui se veulent délibérément trop bizarres pour être honnêtes, et on réécoute "Clap Hands", "Jockey Full Of Bourbon" (chef-d'œuvre), "Anywhere I Lay My Head", "Just Another Sucker On The Vine", "Soldier's Things" ou "Telephone Call From Istanbul". On oublie les gros clichés de "Way Down In The Hole", "Underground", "In The Neigbourhood", etc. On oublie aussi les interviews avec lui durant lesquelles, d'un air inspiré et pénétré, il semblait improviser avec génie *("Je compose avec ma femme Kathleen, elle cuisine au beurre, moi au lard, ça donne de la bonne cuisine")* avant de réaliser, une fois l'ensemble de la presse parue, qu'il avait répété la même chose à tout le monde, mot pour mot. Reste que Waits a indiscutablement innové et que ces trois albums, dont deux sont désormais des classiques, n'avaient jamais été réédités. Au regard des inventions sonores de ces disques très singuliers, cette remasterisation est plus que bienvenue.

NICOLAS UNGEMUTH

Photo Aaron Rapoport/ Corbis/ Getty Images

Un chanteur avec une grosse bouche et un guitariste brun émacié



Sanford Clark

"ROCKS"

Bear Family (Import Gibert Joseph)

Oh, la beauté. Trente et un des titres les plus rock de ce petit génie. Chez Bear Family : qualité allemande ! Sanford Clark est l'une des idoles de Richard Hawley. Il a inclus l'un de ses plus grands morceaux — le très sinistre "It's Nothing To Me"— sur sa compilation de chansons favorites chroniquée dans ces pages le mois dernier, et répète à qui veut l'entendre que c'est le chanteur qui l'a le plus influencé. Chanter, Clark savait le faire. C'était un cador, du niveau de Ricky Nelson, mais avec une voix plus grave. Et puis, il fait partie de ce que Hawley appelle le *"son de Phoenix"*. C'est là, en Arizona, que Lee Hazlewood a pris Clark sous son aile et l'a fait enregistrer avec quelques épées à la guitare, dont Al Casey et Duane Eddy. Naturellement, avec le moustachu dans le studio, ce n'est rien de dire que c'est bien produit. Sanford Clark n'a eu qu'un seul tube, le merveilleux "The Fool", qu'il reprendra dans les années soixante en version plus sauvage avec Waylon Jennings à la guitare. C'est une tuerie, les deux versions sont naturellement incluses dans cette compilation. Tout est bon là-dedans. Il y a du pur rockabilly, du rock'n'roll avec des chœurs, des trucs un peu plus pop, et toujours cette voix infernale. A découvrir de toute urgence, d'autant que les Teutons ont, comme d'habitude, fait un travail exceptionnel (notes de pochette, son extraordinaire, bref, c'est pas Spotify). Compilation phénoménale, indispensable pour tous les hommes de goût.

Aerosmith

"AEROSMITH'S GREATEST HITS"

Universal

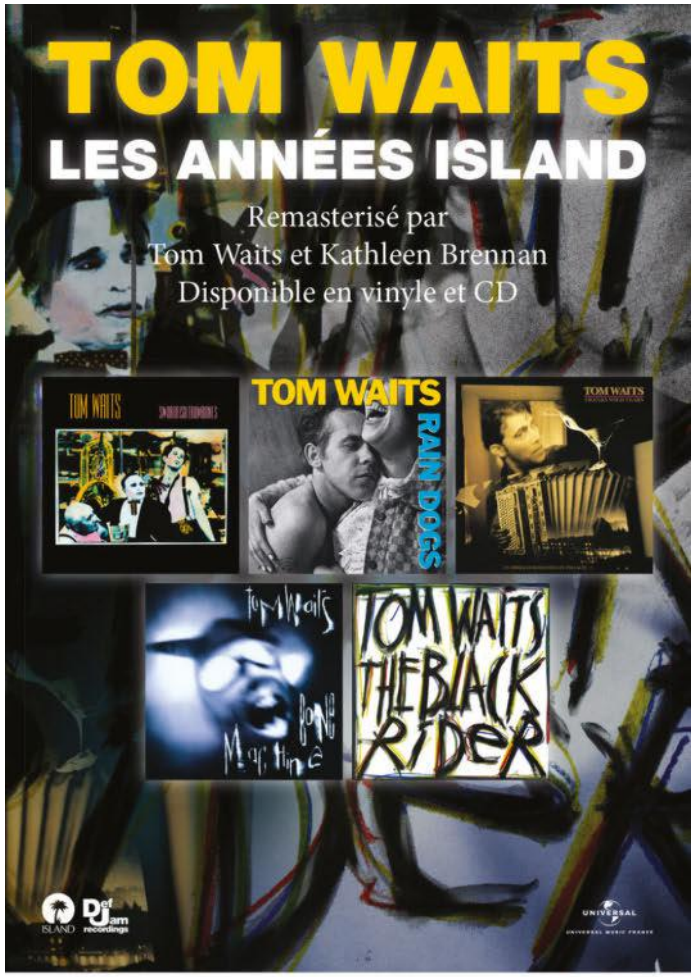
Un chanteur avec une grosse bouche et un guitariste brun émacié, ça rappelle quelque chose, non ? Aerosmith a débarqué en gros au moment où les Stones baissaient la garde (1973) et se sont taillé la part du lion aux Etats-Unis jusqu'à 1977 avant de revenir dans les années quatre-vingt-dix avec des tubes mainstream multidiffusés sur MTV. Evidemment, le groupe de Boston n'avait pas le génie de Messieurs Jagger et Richards, mais il avait tout de même un certain talent. Tyler avait une bonne voix et une indiscutable présence scénique, mais c'est surtout Joe Perry, étonnant guitariste capable d'éviter (pas toujours, mais souvent) tous les clichés du hard rock, qui donne son originalité au groupe, ayant produit, à son âge d'or, de très bonnes choses. "Walk This Way", par exemple. Riff génial, rythmique funky. Même revu avec Run DMC, ça reste grand. "Sweet Emotion" est phénoménal, funky lui aussi. Ou "No More No More" qui pourrait être ridicule, mais ne l'est pas. Après il y a les trucs basiques mais imparables : "Mama Kin", "Lord Of The Thighs". Alors pour le commun des mortels, ceux qui n'ont pas "Aerosmith", "Get Your Wings", "Toys In The Attic" et "Rocks", une compilation fera l'affaire. Celle-ci est disponible en version simple ou en Deluxe trois CD, plus détaillée.

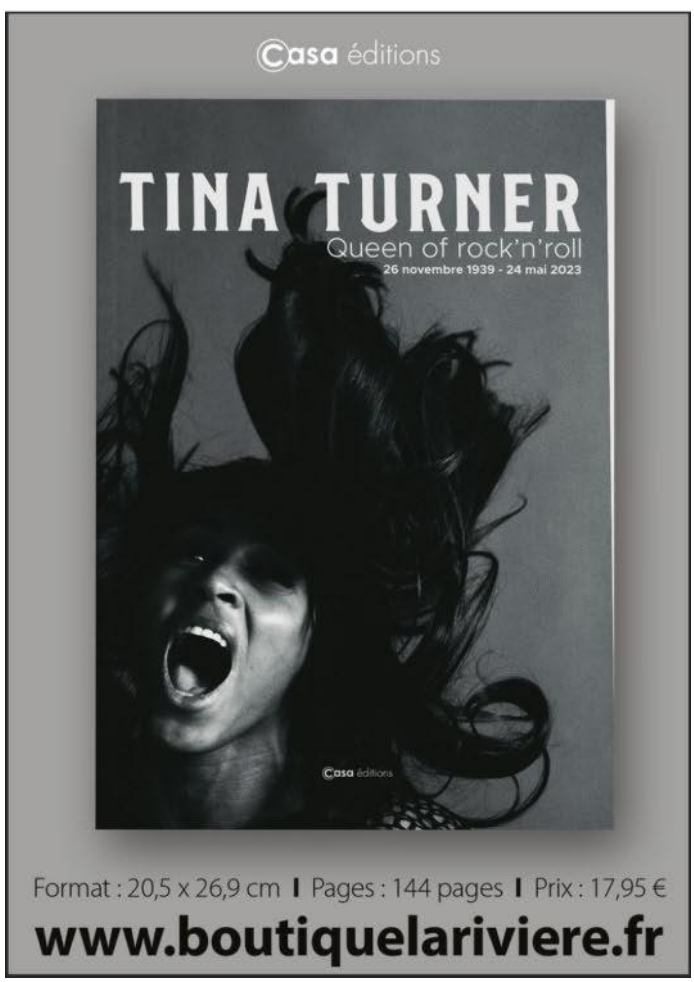
The Boo Radleys

"GIANT STEPS"

Two-Piers (Import Gibert Joseph)

Piquer le titre de l'un des plus grands albums de Coltrane, il fallait oser... Mais en 1993, il est vrai que les Boo Radleys avaient fait de sacrés progrès par rapport à leur disque précédent, "Everything's Alright Forever". Le groupe avait été découvert par Alan McGee, qui en ce temps avait décidément du nez (The Jesus And Mary Chain, My Bloody Valentine, Teenage Fanclub, House Of Love etc.) En réécoutant cela trente ans après sa sortie, il est évident que ces gaziers avaient beaucoup de talent. Pour la pop à guitare, ils brillaient comme Teenage Fanclub. Un sens énorme de la mélodie, des voix parfaites, un truc lumineux. Mais les Boo Radleys étaient très éclectiques. Un peu trop parfois : on trouve même ici quelques passages reggae. Il n'empêche, "Giant Steps" reste un grand album,qui précède ce qui est considéré comme leur chef-d'œuvre, "Wake Up!". Dont on attend la réédition avec impatience.




Casa éditions
TINA TURNER
Queen of rock'n'roll
26 novembre 1939 - 24 mai 2023
Casa éditions
Format : 20,5 x 26,9 cm I Pages : 144 pages I Prix : 17,95 €
www.boutiquelariviere.fr

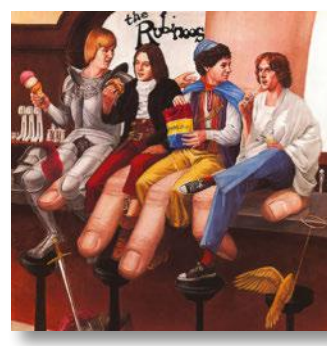
La power pop, c'est quoi au juste ?

The Rubinoos

"THE RUBINOOS"

Yep Roc (Import Gibert Joseph)

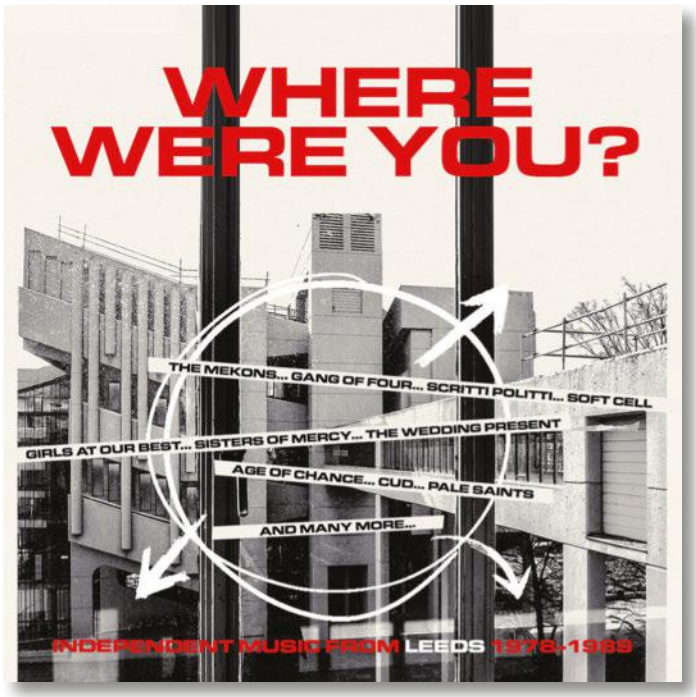
La power pop, c'est quoi au juste ? On sait que l'expression a été inventée par Pete Townshend avant qu'il ne vire sa cuti via "Tommy". Pour l'auteur de ces lignes, le machin commence effectivement avec "The Kids Are Alright" (sans parler de "I'm A Boy", "Substitute", "Happy Jack", "So Sad About Us", "Don't Look Away", "I Can't Reach You" ou "Someone's Coming"). Bien... Le genre a disparu lorsque le hard rock est arrivé. Puis est reparti aux USA dans les années soixante-dix, propulsé par des gens qui n'avaient que foutre de Led Zeppelin et Kiss. Big Star, power pop ? Pas sûr. Plus tard, les Plimsouls ? Encore moins : la clique de Peter Case donnait dans le rock'n'roll sauvage. Les Groovies de "Shake Some Action" ? Possible. Avant étaient apparus, toujours aux Etats-Unis, les Raspberries, et les Rubinoos. L'un des artificiers les plus notables de cette seconde bande a été interviewé dans ces pages il y a quelques années. Tommy Dunbar, génial guitariste, compositeur et choriste a avoué n'avoir jamais entendu parler à l'époque de ces soi-disant concurrents. Les Rubinoos étaient les amis et protégés de Jonathan Richman et ses Modern Lovers. Ce premier album à la pochette encore plus repoussante que les pires atrocités réalisées par Hipgnosis est-il "power pop" ? Nul ne le sait, tout le monde s'en fout. C'est néanmoins un disque de pop génial, avec harmonies vocales, couplets, refrains et ponts d'exception réalisés à merveille par une clique de musicologues artisans en pleine possession de leurs moyens. L'un des titres résume tout : "Rock And Roll Is Dead (And We Don't Care"). On parle de 1977.



"COME TOGETHER (ADVENTURES ON THE INDIE DANCEFLOOR 1989-1992)"

Cherry Red (Import Gibert Joseph)

C'est curieux, cet amour des Britanniques pour la gesticulation en musique. Il y eut d'abord les dancings, puis quelques teddy boys, et ensuite le raz-de-marée mod qui s'agitait sur les dernières productions de Tamla, Motown, Stax ou Blue Beat. R&B, soul et ska. Arrivèrent les skinheads, danseurs un peu plus patauds, plus lourds, qui s'emballaient sur le rock steady. Puis, au nord, les dingues de northern soul : au programme, tempos très rapides de soul américaine. Tout cela s'est ensuite un peu calmé. C'était compliqué de danser sur Genesis, Pink Floyd, Yes ou Soft Machine, sauf sous acide, mais dans ce cas, ce n'est plus vraiment de la danse.

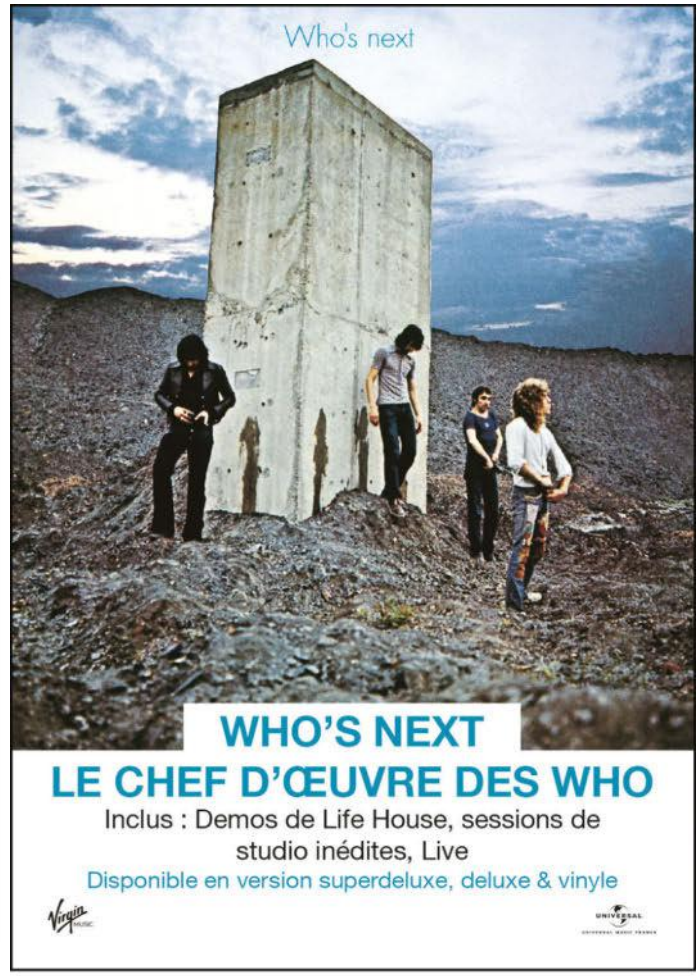

WHERE WERE YOU?
THE MEKONS... GANG OF FOUR... SCRITTI POLITTI... SOFT CELL
GIRLS AT OUR BEST... SISTERS OF MERCY... THE WEDDING PRESENT
AGE OF CHANCE... CUD... PALE SAINTS
AND MANY MORE...
INDEPENDENT MUSIC FROM LEEDS 1978-1989

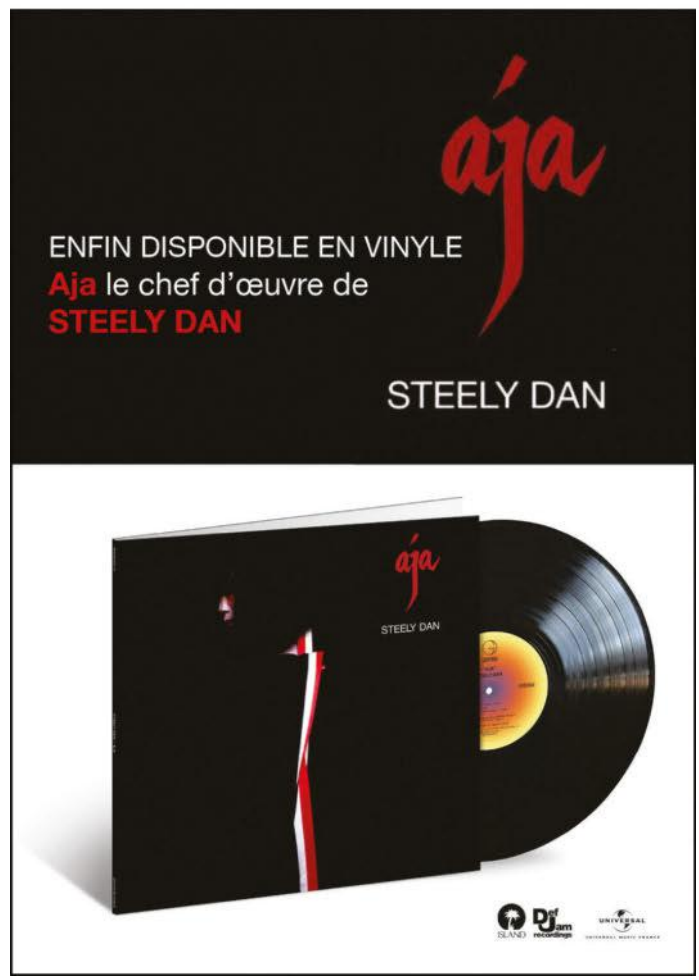
Les punks ont inventé l'antithèse absolue des trucs acrobatiques de la northern soul : des jeunes énervés qui sautaient en l'air avant de retomber sur leurs pieds. Le pogo, qui aurait été inventé, si l'on en croit les historiens, par le crétin en chef Sid Vicious (tellement vicieux qu'il s'est fait défoncer par un Paul Weller âgé de dix-huit ou dix-neuf ans). Ensuite, nouvelle pause : avec les deux premiers albums de PiL et les trois premiers Cure, l'agitation était réduite au minimum. Enfin est arrivée la bombe "Blue Monday" de New Order, puis la house et tout le saint-frusquin. Les insulaires sont sortis en masse dans les discos et, aidés par quelques nouvelles drogues, sont devenus dingues, du samedi soir au dimanche matin, comme aux bonnes vieilles heures du Casino Wigan. Ce coffret de quatre CD archive tout ça. Il y a à boire et à manger, mais la vérité est que les Anglais ont plus dansé que les habitants de Détroit, d'où était censée venir la house. Ils en ont donné leur version, plus pop, plus locale, naturellement plus mélodique. Happy Mondays, Stone Roses, Charlatans, Stereo Mc's, Inspiral Carpet, 808 State, Future Sound Of London, Shamen, etc. L'intelligence des compilateurs est d'avoir ajouté des musiciens qui n'ont que brièvement contribué à ce mouvement hédoniste et foncièrement défoncé. Les Spacemen 3 écrasent tout le monde, Julian Cope, les Times ou Saint Etienne ne se débrouillent pas mal non plus. Après, qui a vraiment envie de s'enfiler les Mock Turtles, Pop Will Eat Itself ou les abominables Carter The Unstoppable Sex Machine (ce nom, déjà...) ?

"WHERE WERE YOU? (INDEPENDENT MUSIC FROM LEEDS 1978-1989)"

Cherry Red (Import Gibert Joseph)

Il faut comparer avec la France. Le label Cherry Red multiplie depuis quelques années les coffrets consacrés aux scènes musicales de différentes villes anglaises. Imagine-t-on, chez nous, l'équivalent pour Aix-les-Bains, Grenoble, Montauban, Toulouse ou Pau ? Il y a bien eu Le Havre et Rouen, mais du côté de Cannes, pas grand-chose. Cherry Red s'occupe ici de Leeds, ville sinistre. Les pires villes anglaises ont souvent donné de grands groupes : Manchester, Liverpool, Sheffield, Birmingham, Glasgow, etc. A Leeds, ce n'était pas la fête à Neuneu. D'où un post-punk aux guitares barbelées — aujourd'hui il faut dire *angulaires* —, politiquement engagé (à gauche toute, cela va de soi), souvent vociférant, même si personne n'est aussi teigneux que The Fall (Manchester). Têtes de gondole : The Mekons, Gang Of Four, Scritti Politti, Soft Cell. Puis quelques goths idiots (Sisters Of Mercy, March Violets, The Mission), et enfin des bons petits gars de la scène C-86 : The Wedding Present (un groupe qui grattait les guitares aussi vite que les Feelies avec un chanteur qui chantait comme Ian Curtis en moins déprimant). Mais la bonne surprise de cette anthologie — c'est rarement le cas — réside dans les groupes inconnus qui ont enregistré une poignée de singles souvent très bons. Leeds... son charme, son parc d'attractions, son bowling. Son cimetière... ❑


Who's next
WHO'S NEXT
LE CHEF D'ŒUVRE DES WHO
Inclus : Demos de Life House, sessions de studio inédites, Live
Disponible en version superdeluxe, deluxe & vinyle



Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

L'agitateur roule avec l'autocollant "Dieu bénisse John Wayne" sur son pare-chocs

Kinky Friedman

"UNDER THE DOUBLE EGO"

Sunrise Records

LA COUNTRY, DANS LES ANNÉES SOIXANTE-DIX : paradoxes et clichés en veux-tu en voilà. Dolly, Tammy, Loretta, Emmylou, Connie, Sammi, des chanteuses-stars affranchies, flamboyantes, dans un milieu conservateur où la femme n'aurait d'autre fonction que mère et cuisinière, gironde et docile. L'homme ? La Bible dans une main, un tonneau de bourbon dans l'autre, bon chrétien et cocaïnomane, réac' et queutard, il se doit d'exhiber sa masculinité conquérante, couillue. Kinky Friedman a-t-il donné du grain à moudre à ces stéréotypes ? Sur son premier album, le superbe "Sold American" (1973), figure "Get Your Biscuits In The Oven And Your Buns In The Bed" : "*Vous, les femmes prétentieuses, je ne pige pas/ Pourquoi vous devriez agir comme les hommes/ Avant de faire votre visite hebdomadaire chez le psy/ Vous feriez mieux de vous occuper de la cuisine, récurer l'évier/ Fourre tes gâteaux dans le four et tes miches dans le lit/ C'est ce que j'ai dit à ma gonzesse/ La libération des femmes vous monte à la tête/ Mets tes biscuits dans le four et ton cul dans le plumard*". Il se produit à Buffalo, et quand il attaque "Get Your Biscuits…", un gang de femmes envahit la scène pour passer à tabac les musiciens, forcés de détaler, exfiltrés par la police. La seule chose dont peut alors se vanter Friedman : "*Nos testicules en sont sortis intacts*". La National Organization For Women lui décerne le "Male Chauvinist Pig Award", il répond présent pour venir brandir son trophée de porc misogyne de l'année. Selon lui, il y a maldonne : les deux lignes les plus importantes de "Get Your Biscuits…", ce sont les ironiques "*Si tu ne peux pas aimer un bon macho / Tu ferais mieux de me rayer de ta liste de courses*" : en fait, cette "*chansonnette féministe inoffensive*" prend pour cible les phallocrates. Friedman s'imagine en Lenny Bruce du rock, utilisant la country pour critiquer les rednecks et provoquer à tout va. "*Je soutiens le mariage gay : eux aussi ont le droit d'être malheureux*". Dans sa chanson la plus célèbre, "They Ain't Makin' Jews Like Jesus Anymore" (avec Waylon Jennings et Willie Nelson aux chœurs), le narrateur, Kinky, tabasse un raciste. "Ride 'Em Jewboy" rend hommage aux victimes de l'Holocauste. Bob Dylan la chante quand Friedman le rencontre la première fois. "*J'étais chez Roger McGuinn à LA, c'était très mystérieux, nous devions aller au bout de la jetée de Santa Monica, une Cadillac bleue décapotable nous a récupérés et emmenés quelque part où nous attendait Kris Kristofferson. C'était chez Bob. Il chantait 'Ride 'Em Jewboy' dans sa cuisine, ivre*". Dylan l'embarque sur la Rolling Thunder Revue, Kinky participe à la collecte de fonds pour Hurricane Carter, Bob et Friedman filant ensuite avec Dennis Hopper à Yelapa, une île au large du Mexique. Kinky mérite ce congé : entre 1973 et 1976, il a enchaîné trois albums, des petits classiques remplis de grandes chansons, auxquelles participent à l'occasion Dr. John, Ron Wood, The Band, Mick Ronson, Ringo Starr… Après Yelapa, le Texan décide de s'installer à New York, en 1977. Il se produit régulièrement au Lone Star Café, où débarquent Hunter S Thompson, John Belushi, Keith Richards, Robin Williams, pour assister à ses shows à cheval entre country et comédie. Friedman, à l'approche de la quarantaine, pense à se reconvertir. Se lancer dans le stand-up, le cinéma, la politique, l'écriture de romans ? Avant que ces projets ne se concrétisent, le songwriter retourne au Texas enregistrer un album. Nous sommes au début des années quatre-vingt, fini l'âge d'or country, comment rester dans la course face à la nouvelle vague des Talking Heads et consorts ? Kinky va-t-il, comme Neil Young, s'acoquiner avec Devo ? Comme Kenny Rogers, se faire produire par un Bee Gees ? Comme Joe Ely, laisser tomber dobros et banjos pour un disque exclusivement synthétique ? Que nenni. Si "Under The Double Ego" était sorti au milieu de sa trilogie seventies, on n'y aurait vu que du feu. Toujours, cette écriture bidonnante, subtile. Dans le splendide "People Who Read Magazine", le narrateur se fait jeter du Studio 54, le voilà de retour dans son truck "*avec un autocollant 'Dieu bénisse John Wayne' sur le pare-chocs*". Fleur bleue dans "Marilyn And Joe" : "*Il y a un endroit où vous pouvez aller/ Où Marilyn danse encore avec DiMaggio/ Et Juliette avec Roméo/ Et le nom de cet endroit est Amour*". Dans "Nashville Casualty And Life", un troubadour meurt d'être ignoré par une époque insensible. "Skatin' On Thin Ice" : "*On dit que même Jésus déteste les losers*". Sur la pochette, Kinky arbore un gros cigare, citant Mark Twain : "*Si fumer n'est pas autorisé au paradis, je refuse d'y aller*". A propos de citation, "*Trouvez ce que vous aimez et laissez cet amour vous tuer*", attribuée à Charles Bukowski : Kinky en est le véritable auteur. Il a trouvé ses amours, la country et la provocation, mais n'en est toujours pas mort. ★

Première parution : 1983

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

Assassiné par David Bowie

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleurs microsillons du moment.

Rééditions

David Bowie
"Ziggy Stardust And The Spiders From Mars: (The Motion Picture Soundtrack)"
Parlophone

Il y a cinquante ans, Ziggy Stardust tirait sa révérence sur scène, assassiné par un David Bowie qui n'avait pas prévenu ses musiciens de sa funeste intention. C'était le 3 juillet 1973 au Hammersmith Odeon de Londres. Après une heure et demie de concert qui puisait dans ses trois derniers albums, et avant d'entamer "Rock'n'Roll Suicide", il annonça au public : "*Not only is it the last show of the tour, but it's the last show that we'll ever do*". Filmée et enregistrée pour le bien d'un documentaire, cette performance légendaire bénéficie pour ses cinquante ans d'un traitement royal : remix par Tony Visconti (ce qui n'était pas un luxe), pochette dorée pimpante et vinyles à l'avenant, inclusion des titres joués avec Jeff Beck ce soir-là, mais absents des versions précédentes pour des raisons de droit (le medley "The Jean Genie/ Love Me Do" et "Round And Round"). La version définitive d'un concert culte.

The Strokes
"Room On Fire" "First Impressions Of Earth" "Angles" "Comedown Machine"
RCA

Quelques mois après avoir réédité leurs 45 tours dans un magnifique mais onéreux coffret, The Strokes poursuivent la remise en rayon de leurs disques. Au-delà de leur influence sur des milliers de kids au début des années 2000 (ils ont remis à eux seuls les jeans serrés, les Converse et les guitares à la mode), notons que The Strokes ont livré avec "Is This It" un manifeste indé-garage au croisement de Television, The Velvet Underground et Guided By Voices à l'influence durable. La suite — soit les quatre albums réédités ce mois — a malheureusement été moins convaincante, le groupe new-yorkais réussissant la performance rare de sortir à chaque fois un nouvel album moins bon que le précédent (jusqu'à ce que "The New Abnormal", en 2020, ne brise la tendance). Réédités sur vinyle coloré, "Room On Fire" et "First Impressions Of Earth" sont deux excellents disques, le premier étant une copie sans énergie de leur premier album (avec toutefois le magistral "Reptilia") et le second une évolution bienvenue mais un peu pataude vers un son plus ample (on garde toutefois "Juicebox" et "Heart In A Cage" pour nos soirées karaoké). Les deux suivants sont anecdotiques et pourvus de pochettes hideuses qu'on ne conseille qu'aux complétistes.

Supergrass
"Life On Other Planets"
BMG/ Echo

Chez les fans de Supergrass, il y a ceux qui aiment la folle énergie du premier album ("I Should Coco"), ceux qui favorisent la sophistication seventies du deuxième ("In It For The Money") et ceux qui préfèrent le retour en forme de 2002 avec le quatrième album, "Life On Other Planets". Qu'on ne se méprenne pas, le troisième album éponyme était excellent, mais "Life On Other Planets" remettait le rock'n'roll au centre des préoccupations du groupe, avec des saillies glam comme "Seen The Light", "Grace" ou "Za" emplies de *shalala* et de synthétiseurs rétrofuturistes, ainsi que des bombes punk jubilatoires comme "Never Done Nothing Like That Before". Un disque chéri des fans, qui se monnayait très cher sur Discogs, et qu'on est heureux de retrouver. Seul regret : on aurait aimé qu'un traitement soit réservé aux faces B de l'époque, certaines, comme "Velvetine", figurent parmi les meilleures du groupe.

Claude Bolling
"Le Magnifique"
Le Pop Club

On pose l'aiguille sur le sillon et une douce musique mariachi sort des enceintes ("La Plaza").

Photo Bruno Berbessou

Certaines chansons renvoient directement à l'enfance, et c'est ce que provoque l'écoute de la bande originale du film de Philippe de Broca que réédite aujourd'hui Le Pop Club. Composée par Claude Bolling, la musique de ce film sorti en 1973 qui se voulait une parodie des films d'espionnage façon James Bond (avec, bien évidemment, Jean-Paul Belmondo en tête d'affiche dans le rôle de Bob Saint-Clar) brille par la diversité des variations du thème principal, tantôt en version orchestrale ("Tatiana"), au piano ("Christine") et même en musette ("Paris Musette"). Le haut point de l'album est "Pop Mod", irrésistible instrumental jazzy apprécié des diggers.

Nouveautés

Crocodiles
"Upside Down In Heaven"
Mono-Tone

C'est sur l'excellent label niçois Mono-Tone que le duo californien Crocodiles a décidé de publier son nouvel album "Upside Down In Heaven". On se souvient que le label avait déjà publié la compilation "The Best Of Shitty Times" en 2021, certainement aidé par le fait que Charles Rowell vit en France depuis quelques années et a tissé des liens avec la scène underground hexagonale. Enregistré à Saint-Jean-de-Luz, l'album montre que les Sauriens de San Diego n'ont rien perdu de leur verve. Plus directs que jadis, moins noyés dans des rivières de fuzz, Crocodiles proposent leur album le plus minimaliste à ce jour. C'est clairement du garage par instants ("Degeneration", "Surfing With Death"), presque pop parfois ("Forever Walk Alone") et plus proche des Replacements que de The Jesus And Mary Chain ("I've Become What I Fear Most"). Pour le meilleur.

Long Hours
"Never Enough"
Beast

Il a enthousiasmé les foules des festivals cet été avec son numéro de one-man band allumé. Julian Medor, membre unique de Long Hours, est un showman imprévisible, sorte de Jango Edwards du rock qui se contorsionne sur scène simplement accompagné d'une boîte à rythmes et de sa guitare quand elle est branchée, et qui se prévaut d'avoir sorti vingt-sept albums en trois ans (mettant ainsi à l'amende ses compatriotes de King Gizzard). Beast a eu la bonne idée de compiler les morceaux les plus marquants des albums "Truth And Hate", "Smile", "Love Is Overrated" et "Greater Nobody" pour un excellent disque de rock'n'roll radical, quelque part entre Suicide, Throbbing Gristle et Hasil Adkins.

Blanco Teta
"Rompe Paga"
Bongo Joe

Huit titres, vingt-deux minutes et des tonnes de décibels. Le premier album des Argentins de Blanco Teta est le disque le plus étonnant reçu ces derniers temps. Un mélange de post-punk d'indus et de metal où la chanteuse distord l'auto-tune pour sonner plus menaçante et où un violoncelle strident remplace la guitare électrique. Grand fourre-tout guidé par une énergie frénétique, "Rompe Paga" promet un groupe dément à voir sur scène.

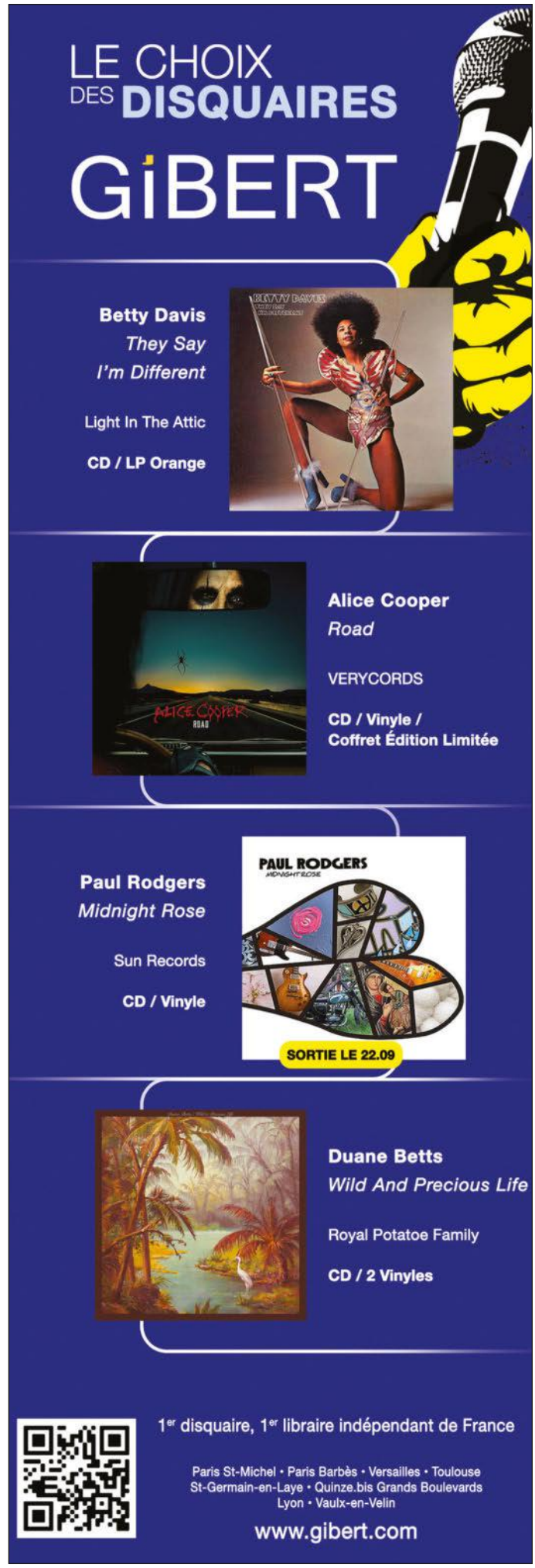
45 tours

Split System
"Bullet"
Beast/ La Nef D Fous

L'album le plus rock'n'roll de 2022 était sans aucun doute "Vol. 1" des Australiens Split System. Quand en juin 2023, le groupe a décidé de publier un nouveau single chez Legless, le tirage s'est tellement vendu que le label rennais Beast a proposé au groupe de le rééditer. Les morceaux "Bullet" et "On The Street" sont deux baffes punk qui donnent envie de tendre l'autre joue.

Cumgirl8
"Phantasea Pharm"
4AD

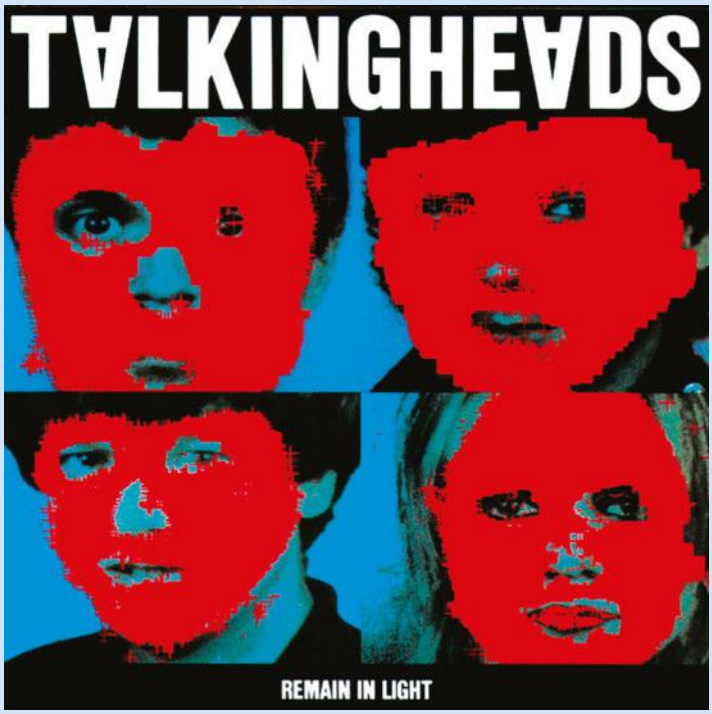
Quatuor post-punk féminin originaire de Manhattan, Cumgirl8 a beaucoup fait parler de lui en raison de son nom provocateur qui choque les conservateurs en tous genres. Effrontées, provocatrices, les quatre musiciennes chantent sur leur premier EP des hymnes dansants dédiés aux actrices porno ("Cicciolina") dans un télescopage musical qui convoque tour à tour ESG, The Rapture, Devo et Blondie. A suivre. ❑



Discographisme_72

PAR PATRICK BOUDET

On ne juge pas un livre à sa couverture. Et un album ? Chaque mois, notre spécialiste retrace l'histoire visuelle d'un disque, célèbre ou non.



"Remain In Light"

Talking Heads

Première parution : 1980

Apparu courant 1976 au sein du mouvement punk américain, les Talking Heads proposent une image à rebrousse-poil du courant rock. Ne portant ni tunique, ni cuir, ni veste en satin et encore moins d'épingles à nourrice ou de swastika, ils ont opté pour le look casual les faisant ressembler plus à des employés de bureau cool qu'à des rock stars. Pour autant, ils n'ont jamais négligé leurs pochettes, extension de leur proposition musicale pointue, auxquelles ils ont régulièrement participé, ou même créées. Ainsi, le concept du monochrome rouge du premier LP est une idée de David Byrne. Il récidive avec "More Songs About Buildings And Food" pour lequel il demande à Jimmy DeSana de photographier des gros plans de chaque membre au polaroïd (il y en a 529 en tout). Pour "Fear Of Music", c'est Jerry Harrison qui imagine la pochette noire bosselée et donne le titre à l'album. Pour le quatrième album, "Once In A Lifetime", c'est au tour de Tina de s'y coller.
Fatiguée de se sentir uniquement la musicienne de David Byrne, Tina souhaite quitter le groupe en entraînant son batteur de mari, Chris Frantz. En vacances en couple au Bahamas, où Byrne puis Harrison les rejoignent, Tina ravale ses désirs de sédition lorsqu'ils entrent au Compass Point Studios et se mettent à jammer tous ensemble. Le point de départ est "I Zimbra" morceau africanisant de "Fear Of Music" qui alimente leur inspiration. L'album a un nom : "Melody Attack".
A partir de ce titre, Tina imagine une escadrille d'avions de chasse en plein vol. Fouillant dans les Archives nationales, elle n'a pas trop de mal à mettre la main sur un cliché datant de 1942 de cinq Grumman TBF-1 Avenger volant en formation pas très loin de la base navale de Norfolk, en Virginie. C'est un clin d'œil à son père amiral dans l'US Navy qui en pilota un.
Et pour le dos de la pochette, ce sera un portrait classique de chacun des membres. Mais Tina ne peut se contenter de cette banalité. Jusqu'à présent, chaque pochette a été originale, surprenante et différente de ce que produisaient les groupes de rock. Pour traficoter un peu les images, Tina fait appel à son frère qui bosse au MIT, à l'Architecture Machine Group (précurseur du MIT Media Lab) spécialisé dans la conception de logiciels et la création de nouvelles images graphiques. Sur place, un jeune ingénieur, Scott Fisher, veut bien écouter les idées farfelues de Tina et Chris. Elle souhaite un rendu inédit et novateur.
Les clichés sont scannés. Les avions sont colorés en rouge perdant leur identité, et un fond himalayen remplace les nuages gris de Virginie. A une époque où les outils de photocomposition sur ordinateur relevaient de la science-fiction, Weymouth et Frantz sont bluffés. Ce collage entre deux réalités différentes et opposées — des armes de guerre et une montagne tibétaine symbole de contact avec le divin — produit une troisième image ironique et énigmatique. Désormais, place à la back-cover.
Fascinée par les masques, Tina souhaite en faire porter aux quatre visages. L'ordinateur central, aussi grand qu'une maison d'après Chris, se charge de transformer les portraits. Après des heures de calcul, les visages sont pixélisés de carrés rouges laissant percer un œil, une bouche, un nez pour permettre d'identifier à peu près chacun. Ce qui paraît aujourd'hui comme une image prise avec un appareil photographique bas de gamme (et encore) est une révolution esthétique en 1980. L'identité de chacun est brouillée, comme attaquée par le virus informatique. De cette déshumanisation naît aussi une nouvelle apparence, un nouveau moi.
La suite de l'histoire se conjugue avec le graphiste Tibor Kalman qui tente de proposer d'autres idées de pochette, mais devant la farouche opposition de Tina, il s'en tient finalement à la mise en page et à la police de caractères. Tibor Kalman renverse les "A" de Talking Head et accole les deux mots pour en faire un nom étrange écrit en gros dans un bandeau noir. Dès lors, les quatre portraits saturés de rouge s'imposent pour être la pochette de l'album, ce qui relègue les avions en back-cover. Autre dommage collatéral, le titre se retrouve sur la sellette. Tina n'y croit plus. Brian Eno propose un vers d'un poète africain dont il a oublié le nom, "Remain In Light". Cette station dans la lumière créatrice est porteuse de sens autant pour la musique proposée que pour la pochette, car ce qui s'affiche comme un masque peut aussi se lire comme une mutation.
Les ingénieurs du MIT ne souhaitent pas être cités explicitement car, aussi prestigieux que peut sembler aujourd'hui la participation d'un laboratoire de recherche à un groupe arty, à ce moment-là, cela pouvait être assimilé à un détournement d'activité. Aussi, ce sera des initiales pour tous, y compris pour les deux *"têtes parlantes"* instigatrices du projet (C/T).
Il serait déloyal d'avancer que Chris et Tina ont créé l'art digital car d'illustres artistes ont tenté dès la fin des années soixante de réaliser des œuvres par ordinateur (exposition "Cybernetic Serendipity" en octobre 1968 à Londres et "Ordinateur et Création Artistique" en 1973 à l'Espace Cardin, à Paris). Mais un an avant l'arrivée des ordinateurs personnels (Apple II et IBM PC), et quelques années avant leur commercialisation massive (Macintosh, 1984), Tina et Frantz ont offert à l'art numérique une visibilité mondiale en lui permettant de redéfinir les visages des Talking Heads. ❑

rock&folk

JUIN 23 673 6,90 €

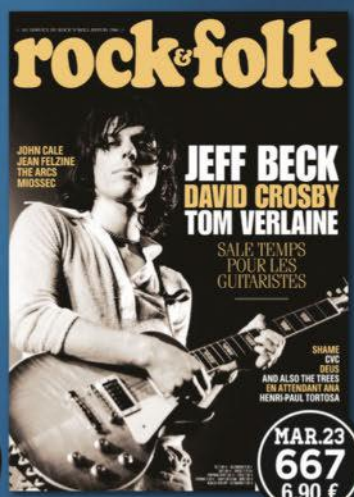
MAI.23 672 6,90 €

AVR.23 671 6,90 €

MARS.23 670 6,90 €

MAI 23 669 6,90 €

AVR.23 668 6,90 €



MAR.23 667 6,90 €

FEV.23 666 6,90 €

Tous les anciens numéros sont sur **boutiquelariviere.fr**

BON DE COMMANDE

à retourner avec votre règlement à : Rock&Folk - VPC - 45 ave. du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex

Pour une meilleure gestion de ma commande, j'indique mon adresse E-mail :

Email :

Nom : Prénom :

Adresse : CP :

Ville :

Tél. :

☐ Je règle par chèque à l'ordre de Rock&Folk

Pour un paiement par Carte Bancaire, rendez-vous sur votre espace client sur boutiquelariviere.fr

Pour les premières connexions, merci de créer votre compte client.

N° ou Ecrin	Prix
N°666 - 66798 ☐	
N°667 - 67157 ☐	
N°668 - 67800 ☐	
N°669 - 68143 ☐	
N°670 - 68576 ☐	
N°671 - 68784 ☐	
N°672 - 68955 ☐	
N°673 - 69263 ☐	
Frais de port*	
Total	

Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

OE : VROFP21

*Frais de port : 2,50 € par revue / DOM-TOM, Etranger nous contacter au + 33 43 44 62 43 79

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

Psychotropes et bourbon

JUKIN' BONE

VISIBLEMENT BIENTÔT DE RETOUR, LES ROLLING STONES ONT TOUJOURS ÉTÉ SI UNIQUES QUE PEU DE FORMATIONS SE SONT RISQUÉES À EXPLORER LEUR STYLE, *OPEN TUNING* ET MORGUE NARQUOISE. Les Jukin' Bone, eux, ont osé convoquer ce patronage ainsi que celui de Led Zeppelin pour un rendu absolument ravageur, le temps de deux galettes crépitantes.

Direction cette fois l'Etat de New York, non loin du lac Ontario. Aîné de treize enfants, Mark Doyle grandit à Auburn et a de qui tenir : le paternel est un pianiste de jazz reconnu, employé par la télévision ou la radio le jour, et qui écume les clubs la nuit. Sa mère manie le saxophone alto. A seulement quinze minutes de route de là, Joe Whiting engloutit méthodiquement la collection de 78 tours familiale. Très vite, Mark devient un petit virtuose des claviers. Puis c'est le proverbial big bang : les Beatles apparaissent au Ed Sullivan Show. Mark saisit immédiatement une six-cordes, étudie longuement l'art de Jeff Beck et Eric Clapton, puis monte un combo avec sa sœur à la batterie. Les dieux du rock'n'roll placent un quasi-sosie de Robert Plant sur son chemin : Joe et lui s'entichent l'un de l'autre en fouinant les bacs d'un disquaire d'Auburn. Sans tarder, ils fondent Free Will avec Tom Glaister, marteleur dans un orchestre symphonique. Le bassiste élu est John DeMaso, Vénézuélien ayant émigré très jeune aux Etats-Unis, que Mark connaît depuis l'adolescence. La dernière pièce du puzzle est un guitariste rythmique, George Egosarian, pur New-Yorkais aux goûts éclectiques. En 1969, Free Will capte une série de démos dans un style très lysergique ("Are You Gone"), hésitant entre boogie à l'os anticipant ZZ Top ("State Police Boogie"), blues orthodoxe (magnifique "I Believe To My Soul"), et reprises cramées (comme cette étrange version ralentie de "Heart Full Of Soul"). Mue par toutes sortes de stimulants — mescaline, LSD et champignons pour Mark, haschisch pour Joe —, la bande rétame un à un les clubs de la Grosse Pomme. Après un contact infructueux avec Apple (la chanson "Cold Cold Morning" a titillé l'oreille de George Harrison), c'est lors d'une résidence de deux semaines au Wheels — cinq concerts par nuit, tout de même… — que des émissaires de grands labels se pointent. RCA pose la meilleure proposition financière. Au stade du premier album, Free Will doit cependant changer de nom pour avoir osé enregistrer dans les studios Electric Lady plutôt que ceux du label… Devenu Jukin' Bone, le quintette crèche dans des taudis new-yorkais infestés de cafards — des junkies déclenchent des incendies pour piller les chambres — et grave un premier opus au milieu d'un foutoir général : des hippies défoncés ont été invités, piochés au hasard à Greenwich Village, pour assister à une captation qui se veut donc *live*. Un buffet constitué de psychotropes et de bourbon apporte le carburant nécessaire, Stevie Wonder venant même improviser en fin de soirée. Il en résulte "Whiskey Woman". Ce témoignage brutal s'élance sur la transe "Jungle Fever", qui évoque Bo Diddley. On y découvre la voix éraillée de Whiting, entre Steve Mariott et Rod Stewart. Il est épaulé par le frétillant Mark Doyle à la guitare. "Candy Man" est un blues rock rêche à souhait tout comme "Spirit In The Dark", emmenée par un riff bien sinueux. La face A s'achève avec "Can't Judge What You Miss", ballade country très stonienne, avec Egosarian à la slide. Jukin' Bone dévale aussi le standard "Going Down" (Freddie King), avant le brasero soul "Got The Need", puis l'épique "Let Loose", largement inspirée par "Sympathy For The Devil". Nos gandins se voient propulsés en première partie de ZZ Top, James Gang ou encore les Kinks. Glaister, désormais la bague au doigt, s'exile à Boston. Ne dénichant pas le candidat idéal, enthousiasmé par l'exemple des Allman Brothers (avec lesquels il a tourné), le groupe engage non pas un mais deux batteurs : Danny Coward et Kevin Shwaryk. Le sextette, mieux préparé (et sobre), usine un deuxième effort, "Way Down East". Celui-ci creuse encore et toujours la veine stonienne, comme en témoigne la chanson-titre, qu'on croirait tirée de "Sticky Fingers" ou "Come On Home". Aussi crépusculaire que les Doors de "L.A. Woman", "Mojo Conqueroo" étonne. En face B, la rageuse "Can You Feel It" fait songer à Humble Pie, et l'on goûte aussi la parenthèse folk "Yes Is Yes", le rouleau-compresseur boogie "Sayin' It Is Easy" et le blues zeppelinien "Johnny Lee's Mood". Dès sa sortie, Egosarian a décampé, rapidement suivi par Danny. Les raisons sont classiques : un manager véreux a escroqué nos hommes. Jukin' Bone se sépare dans la rancœur, après l'enregistrement de maquettes prometteuses et toujours inspirées par les Glimmer Twins ("Let It Out", "Get To It", "Highway Ride") pour un hypothétique troisième opus. Seuls Joe et Mark poursuivent dans le milieu. Le premier intégrera Elf et Savoy Brown, tandis que le second fera partie de Meat Loaf et accompagnera Bryan Adams ou Judy Collins. Il deviendra un producteur et arrangeur de renom. ❑

PAR H.M.

Tous les instruments tiennent dans des valises

Parvenir à sortir de sa zone de confort et rayonner au-delà d'un public local, c'est le challenge de tout musicien, et particulièrement celui des indépendants. Parmi les huit sélectionnés du mois (sur quarante-deux envois à la rédaction), certains ont décidé de créer leur label et d'autres vont à l'étranger pour y trouver des soutiens… ou l'inspiration.

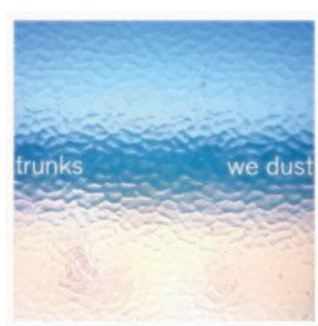
Pour son premier album en 2015, la guitariste et chanteuse **Lena Deluxe** (de Lille) avait eu la chance d'être remarquée par un producteur américain qui lui avait permis de l'enregistrer à New York. Décidément très portée sur le dépaysement, elle a composé et réalisé son second essai en s'immergeant dans une communauté d'artistes indonésiens, d'où un mélange étonnant de pop-rock à tendances psyché et de transes tribales où les instruments traditionnels se marient à des guitares entêtantes, le tout pimenté par un mix d'anglais, de français et de bahasa *("Santai", Harmonie Records, lenadeluxe.fr, distribution Daydream Music).*

Artiste et musicien polyvalent (du punk au folk), le Suisse **Louis Jucker** a accepté en 2019 un projet commun avec **Le Nouvel Ensemble Contemporain** à condition que tous les instruments tiennent dans des valises. Cet album, sorti sur le label qu'il a cofondé, invite à s'immerger en sept morceaux consistants dans cette expérience hors normes, aux confins de la pop orchestrale, du folk expérimental et de la musique contemporaine, au gré de mélopées aériennes, tantôt plaintives, tantôt apaisées, mais toujours portées par un esthétisme raffiné, une voix qui interpelle et un charme insidieux *("Suitcase Suite", Hummus Records, louisjucker.ch).*

Depuis ses débuts en 2015, le quatuor parisien **Paerish** a tenté l'ouverture internationale grâce à des premières parties européennes et des collaborations avec des activistes étrangers du rock alternatif. Son troisième album anglophone (produit par l'Américain Will Yip) prouve que sa musique s'y prête bien, tant elle fait référence à un rock venu en droite ligne des années quatre-vingt-dix. Après une ouverture plutôt contemplative, les riffs et les atmosphères touffues prennent le pouvoir, avec des déferlements soniques qui préservent toujours une élégance mélodique et une langueur vocale *("Your're In Both Dreams (And You're Scared)", Side One Dummy Records, facebook.com/paerish).*

Originaire de Marseille, le quatuor **Matw** évolue du côté d'un rock musclé et intense. Dix ans après son premier EP (suivi de peu par un album), son nouveau disque huit titres (anglophone) entérine un changement du line up rythmique, mais le noyau de base reste le même, garant du maintien d'une ligne dure qui délaisse quelque peu le punk au profit du hardcore et du heavy rock. La fureur et une énergie sous tension sont donc toujours au rendez-vous, mais tempérées par des touches mélodiques qui créent des contrepoints judicieux, comme en témoigne le lancinant "Bad Gril" *("Through The Looking Glass", Matw, facebook.com/MeAgainstTW).*

Avec son troisième album en dix ans, **The Red Goes Black** affirme sa totale maîtrise d'un soul rock sous influence anglophile. Après avoir célébré l'énergie afro-américaine sur ses deux précédents essais (mixés aux Etats-Unis), le quintette de Douarnenez confirme en dix titres cinglants ou charmeurs sa puissance de feu, son penchant groovy et ses soubassements blues rock, mais affirme également son habileté à tisser des mélodies pop sous influence Kinks/ Beatles, portées par des chœurs soignés, une voix impeccable, des rythmiques et des guitares assurées *("Keep It In Mind", French Wine Records/ Daydream Music, facebook.com/TheRedGoesBlack).*



Formé en 2003, **Trunks** était un groupe événementiel réunissant divers musiciens rattachés à la scène rennaise qui ont poursuivi l'aventure avec un premier album enregistré quelques années plus tard. Après une pause, le quintette s'est réactivé, et l'on y retrouve entre autres Laetitia Shériff (au chant et à la basse) ou le saxophoniste Daniel Paboeuf. Ce second essai collectif défend une sorte de free rock expérimental, avec l'alternance de plages soniques et aériennes, d'instrumentaux et de litanies vocales obsédantes, une incursion dans la polyrythmie et un hommage à Laurie Anderson *("We Dust", La Station Service/ Il Monstro, ilmonstro.fr, distribution L'Autre Distribution).*

Depuis une quinzaine d'années, la Bretonne **Raphaëlle Lannadère**, alias **L**, poursuit un cheminement atypique entre Björk et Barbara, revisitant des classiques de la chanson française, célébrant Billie Holiday ou défendant ses propres compositions. Pour son cinquième album, elle privilégie une pop délicate qui unit synthés, piano et cordes. Sa douceur mélodique est en adéquation avec sa voix envoûtante et ses textes poétiques qui évoquent l'amour, l'écologie ou la chanteuse Miriam Makeba, samplée pour l'occasion *("Cheminement", Adami/ Horizon Musiques, facebook.com/L.raphaele.lannadere).*

Venue du Val-de-Marne, **Chiara Foschiani** a de la détermination à revendre : elle a quitté l'école à seize ans pour se consacrer à la musique, et fondé en 2021 son propre label pour publier ses disques, dont ce second EP sept titres dont elle assure elle-même la production. Chanteuse, auteure-compositrice et multi-instrumentiste, elle se délecte d'une pop electro mélancolique ou chatoyante et soigne des arrangements tout en finesse qui mettent en valeur une voix fascinante et apte à passer avec agilité de la confidence intimiste à l'ampleur lyrique *("The Forgotten Color", 17C-Records/ AbsiloneTechnologies, chiarafoschiani.com, distribution Believe).* ❑

PAR PHILIPPE THIEYRE

Un triple album et un film réalisé par Martin Scorsese

Décédé le 9 août dernier à Los Angeles, ROBBIE ROBERTSON était un artiste important, mais discret. Compositeur et guitariste émérite, avec The Band, il avait grandement contribué à la naissance de l'americana, un style remettant à l'honneur les musiques américaines, blues, folk, rock'n'roll, country. The Band fut d'abord connu comme le backing band de Bob Dylan à un tournant de sa carrière.

Jaime Royal "Robbie" Robertson est né le 5 juillet 1943 à Toronto, Canada. D'origines amérindienne, cayuga et mohawk par sa mère et écossaise par son père, bien qu'il ait appris plus tard qu'en réalité son père biologique s'appelait David Klegerman, un joueur professionnel qu'il n'a jamais connu. Avec sa mère, il passe régulièrement des vacances familiales dans la réserve des Six Nations, des séjours qui le marqueront aussi bien intellectuellement que musicalement. A quatorze ans, un job d'été au freak show d'une fête foraine lui inspirera la chanson "Life Is A Carnival". A l'époque, il joue déjà de la guitare, inspiré par les morceaux rock'n'roll, blues et rhythm'n'blues qu'il écoute sur les radios locales. Après un passage dans un Little Caesar And The Consuls, il forme Robbie And The Rhythm Chords, puis Robbie And The Robots, et enfin les Suedes. C'est avec ce groupe en 1959, alors qu'il n'a que seize ans, qu'il est repéré par le chanteur rockabilly Ronnie Hawkins. Originaire de l'Arkansas, Ronnie Hawkins a déjà recruté en 1958 un autre musicien natif de ce même Etat, le batteur Levon Helm. Toutefois, Robertson est trop jeune pour jouer aux USA et s'il débarque en Arkansas, c'est pour parfaire son éducation musicale. Devenu très populaire au Canada, Hawkins décide, fin 1959, de se produire plus souvent à Toronto avant de s'y installer en 1961. Ses musiciens, les Hawks, ayant le mal du pays, quittent peu à peu le groupe, remplacés par des Canadiens, en premier Jaime Robertson.

Celui-ci occupe d'abord la place de bassiste, puis en 1960 celle de guitariste soliste. Il coécrit également deux titres de l'album "Mr Dynamo" (1960), "Hey Boba Lou" et "Someone Like You" et délivre des solos concis et tranchants, "Bo Diddley", "Susie Q" de Dale Hawkins, le cousin de Ronnie, "Who Do You Love". Vont suivre en 1961 le bassiste Rick Danko en mai, Richard Manuel, piano, en septembre, et Garth Hudson, orgue, saxophone en décembre, ainsi que le saxophoniste Jerry Penfound. Une des influences de Robertson a été Roy Buchanan qui avait fait un bref passage dans l'orchestre de Ronnie Hawkins. En décembre 1963, désireux de jouer leur propre musique et las des tournées ininterrompues, les six Hawks quittent Hawkins et prennent le nom de Levon Helm Sextet, puis, après le départ de Penfound, celui de Levon Helm And The Hawks, mais le premier single sort sous le pseudo de Canadian Squires, "Leave Me Alone"/ "Uh-Uh-Uh". Le second est bien attribué à Levon Helm And The Hawks, "The Stones I Throw"/ "He Don't Love You (And He'll Break Your Heart)". Les deux 45 tours datent de 1965 et les quatre titres sont signés Jaime Robertson, comme un cinquième enregistré au même moment, qui ne paraîtra qu'en 1968, "Go Go Liza Jane". Parallèlement, ce dernier, Garth Hudson et Levon Helm accompagnent John P Hammond sur l'album "So Many Roads" (1965). Par l'intermédiaire, entre autres, de Hammond, ils sont contactés par Bob Dylan qui, après sa révolution électrique du 25 juillet 1965 à Newport, cherche une formation rock pour sa tournée US. Deux premiers concerts ont d'abord lieu avec Robertson, Helm, Al Kooper et Harvey Brooks avant que Dylan ne recrute les Hawks au complet en septembre. Fin novembre, après l'enregistrement de "Can You Please Crawl Out Your Window?", Helm quitte la formation, lassé du mode de vie et de l'alternance de huées et de vivats. Plusieurs batteurs lui succéderont pour la suite du périple en 1966. A Paris, pour le concert du 24 mai 1966 à l'Olympia, Mickey Jones tient les baguettes. Entre deux dates,

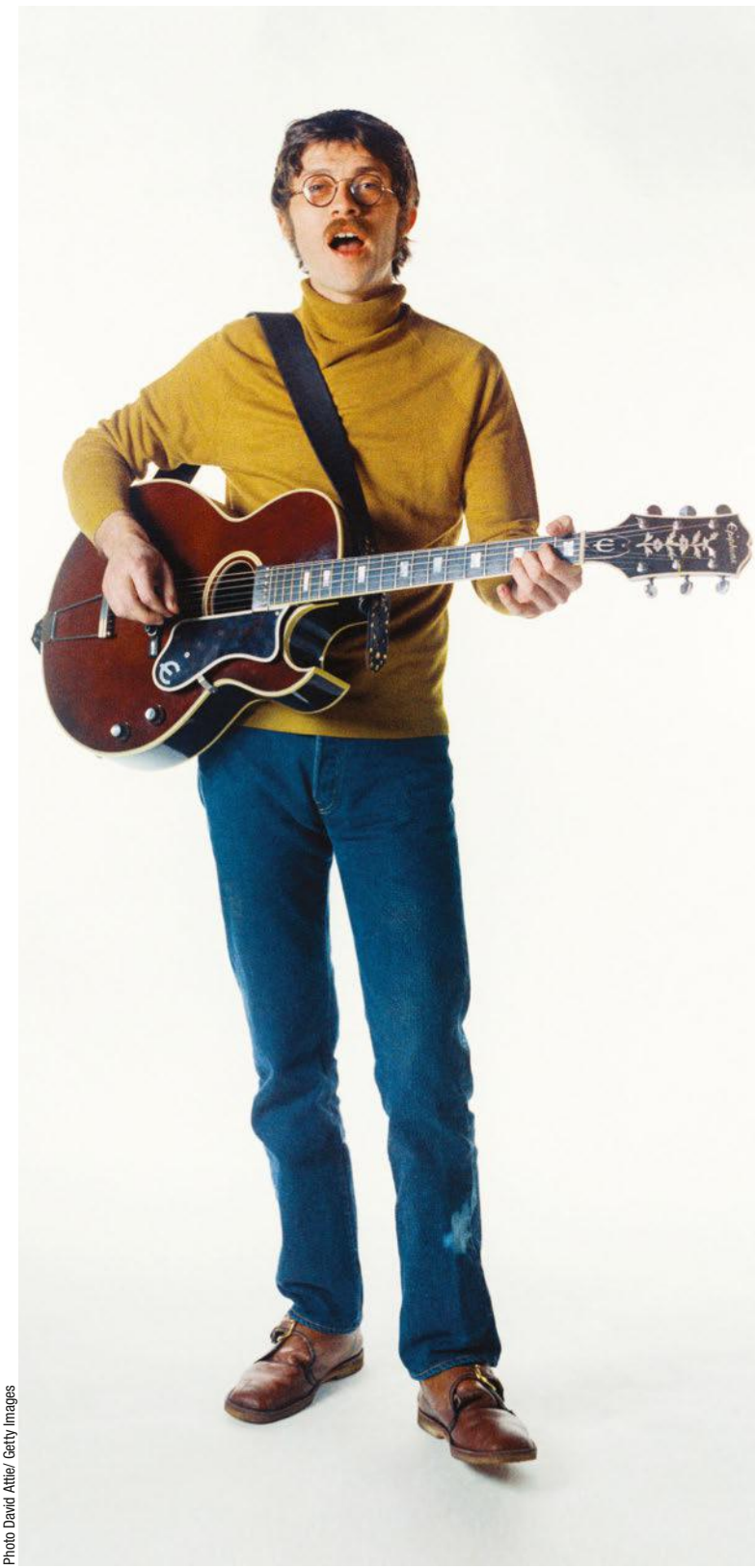


Photo David Attie/ Getty Images

Dylan a le temps d'enregistrer "Blonde On Blonde" avec Jaime Robertson présent à toutes les séances et Danko à celles de New York. Après l'accident de moto de Dylan le 29 juillet 1966 et sa retraite à Woodstock, les Hawks retrouvent le circuit des bars avant que le chanteur ne les invite à le rejoindre en février 1967, Danko, Hudson et Manuel louant une maison baptisée Big Pink dans les environs. Là sont enregistrés, entre juin et septembre, une centaine de morceaux dont vingt-quatre constitueront "The Basement Tapes" paru en 1975, Helm étant revenu pour les dernières sessions.

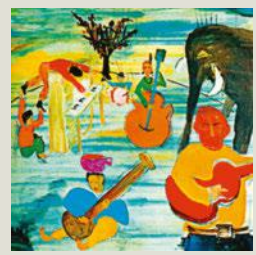
En février, Les Hawks signent un contrat avec Capitol sous le nom de Crackers avant de prendre celui de The Band. Leur premier album, "Music From Big Pink" sort en juillet 1968. Même s'il se présente de façon autonome au festival de Woodstock le 17 août 1969, où sa prestation est absente du film, The Band continue à accompagner Dylan sur scène au festival de Wight fin août, quatre extraits dans "Self Portrait" (1970), puis pour la tournée 1974, "Before The Flood" (1974), ainsi qu'en studio, "Planet Waves" (1974). De 1970 à 1975, les cinq musiciens connaissent le succès avec "The Band" (1970), "Stage Fright" (1970), "Cahoots" (1971), "Rock Of Ages" (1972), "Moondog Matinee" (1973), un disque de reprises rock'n'roll et rhythm'n'blues. "Northern Lights-Southern Cross" (1975), dont les huit plages sont l'œuvre de Robertson, se vend déjà moins bien malgré de bonnes critiques alors que "Island" (1977) semble avoir été réalisé pour liquider le contrat avec Capitol. Robertson propose alors d'arrêter la scène et de finir en apothéose avec "The Last Waltz", formidable concert du 25 novembre 1976 avec des invités prestigieux dont sont tirés un triple album et un film réalisé par Martin Scorsese. En mars 1977, miné par des problèmes d'ego, surtout entre Robertson et Helm, et d'addictions, en particulier à l'héroïne, The Band se sépare.

La reformation de 1983 se fait sans Robertson, mais les projets discographiques sont abandonnés après le suicide de Richard Manuel le 4 mars 1986. Finalement, un nouvel album paraît en 1993, "Jericho", le trio, Danko, Helm, Hudson ayant, entre autres, recruté Stan Szelest, puis Rick Bell aux claviers, deux anciens musiciens de Ronnie Hawkins. Il est suivi par "High On The Hog" (1996), incluant également de nombreuses reprises, et par "Jubilation" (1998). Après la mort de Rick Danko le 10 décembre 1999, l'histoire de The Band s'arrête là.

Chacun des membres a également une carrière parallèle et de nombreuses collaborations. Après les décès de Levon Helm le 19 avril 2012 et de Robbie Robertson, Garth Hudson est le dernier survivant du "Groupe". La rencontre avec Martin Scorsese lors de "The Last Walz", un projet imposé, au départ, aux autres membres de The Band, a été déterminante pour Robertson. Depuis, les collaborations entre le cinéaste et le musicien n'ont jamais cessé, de "Raging Bull" (1980) à "The Irishman" (2019) et "Killers Of The Flower Moon" (2023). Il a également été producteur et responsable de la musique, "Carny" (1980), "Music For The Native Americans" (1994), et acteur. En solo, Robertson a réalisé cinq albums. Produit en collaboration avec Daniel Lanois, "Robbie Robertson" (1987) avec les participations de Tony Levin, Manu Katché, Garth Hudson, Peter Gabriel, de U2, dans un registre proche de The Band. "Storyville" (1991). Plus surprenant, "Contact From The Underworld Of Redboy" (1998) mêle chants amérindiens, trip hop et musique électronique. "How To Become Clairvoyant" (2011) est un retour au blues rock avec Eric Clapton, Steve Winwood, Tom Morello et Robert Randolph, de même que "Sinematic" (2019) avec l'harmoniciste français Frédéric Yonnet et Derek Trucks à la slide. ❑

DISCOGRAPHIE : The Band : "The Band" *(1970)*, "Stage Fright" *(1970)*, "Cahoots" *(1971)*, "Rock Of Ages" *(1972)*, *double live*, "Moondog Matinee" *(1973)*, "Northern Lights-Southern Cross" *(1975)*, "Island" *(1977)*, "The Last Waltz" *(1978)* Solo (hors BO) : "Robbie Robertson" *(1987)*, "Storyville" *(1991)*, "Contact From The Underworld Of Redboy" *(1998)*, "How To Become Clairvoyant" *(2011)*, "Sinematic" *(2019)*

Top 5



"Music From Big Pink" *(1968)*

"Music From Big Pink" est enregistré à New York, puis Los Angeles. La peinture de la pochette est l'œuvre de Bob Dylan. The Band réinterprète trois titres enregistrés avec ce dernier lors des "Basement Tapes", "Tears Of Rage" coécrit avec Richard Manuel, "This Wheel's On Fire" avec Richard Danko et "I Shall Be Released" du seul Dylan. Les autres compositions se répartissent entre Manuel et Robertson, "Chest Fever", "The Weight", deux constantes de leurs prestations scéniques. "Long Black Veil" est une reprise du chanteur country Lefty Frizzel. A l'exception de Hudson, les vocaux sont partagés entre les musiciens avec une prédominance pour Manuel et Danko, tous démontrant d'exceptionnelles qualités d'instrumentistes.

"The Band" *(1969)*

"The Band" est leur plus gros succès grâce à une succession de chansons mémorables, toujours dans un panachage de folk rock, de blues, de country et de rock'n'roll, "Across The Great Divide", "Rag Mama Rag", "The Night They Drove Old Dixie Down", l'histoire d'un habitant pauvre du Sud à la fin de la guerre de Sécession, "King Harvest (Has Surely Come)", "Up On Cripple Creek", "Look Out Cleveland", toutes signées Robertson. Hudson a multiplié le nombre d'instruments à sa disposition, dont l'accordéon.

"Stage Fright" *(1970)*

Malgré des critiques mitigées à l'époque, "Stage Fright" contient plusieurs morceaux incontournables de la discographie de The Band, "Sleeping" de Robertson et Danko, "Time To Kill", "The WS Walcott Medecine Show" et surtout "The Shape I'm In" et "Stage Fright", toutes d'un Robertson encore plus incisif à la guitare. L'ambiance générale est plus rock et plus sombre, "Daniel And The Sacred Harp". L'ingénieur du son est Todd Rundgren.

"Rock Of Ages" *(1972)*

Enregistré lors de quatre soirées, du 28 et au 31 décembre 1971 à l'Academy Of Music de New York, "Rock Of Ages" ne présente pas seulement des versions en public, mais une réinterprétation de chansons extraites des quatre albums studio avec l'apport d'une section de cuivres dirigée par Allen Toussaint. S'y rajoutent un inédit, "Get Up Jake", et deux reprises soul de Marvin Gaye et Chuck Willis. Une réédition augmentée de 2013, "Live At The Academy Of Music 1971", inclut quatre morceaux du 31 avec Bob Dylan.

"Storyville" *(1991)*

"Storyville" est une évocation des quartiers chauds de La Nouvelle-Orléans où jeu et prostitution se développent aux sons des premiers orchestres de jazz. Rock, blues et soul s'entremêlent au fil des dix chansons avec les collaborations de Garth Hudson, Rick Danko, "Hold Back The Dawn", de Bruce Hornsby et d'un chœur amérindien, le très bon "Go Back To Your Woods", de Neil Young, "Soap Box Preacher", et des Neville Brothers sur plusieurs titres dont les très beaux "Sign Of The Rainbow", "What About Now" à l'instar de "Night Parade" et "Day Of Reckoning (Burnin For You)".

Et justice pour tous

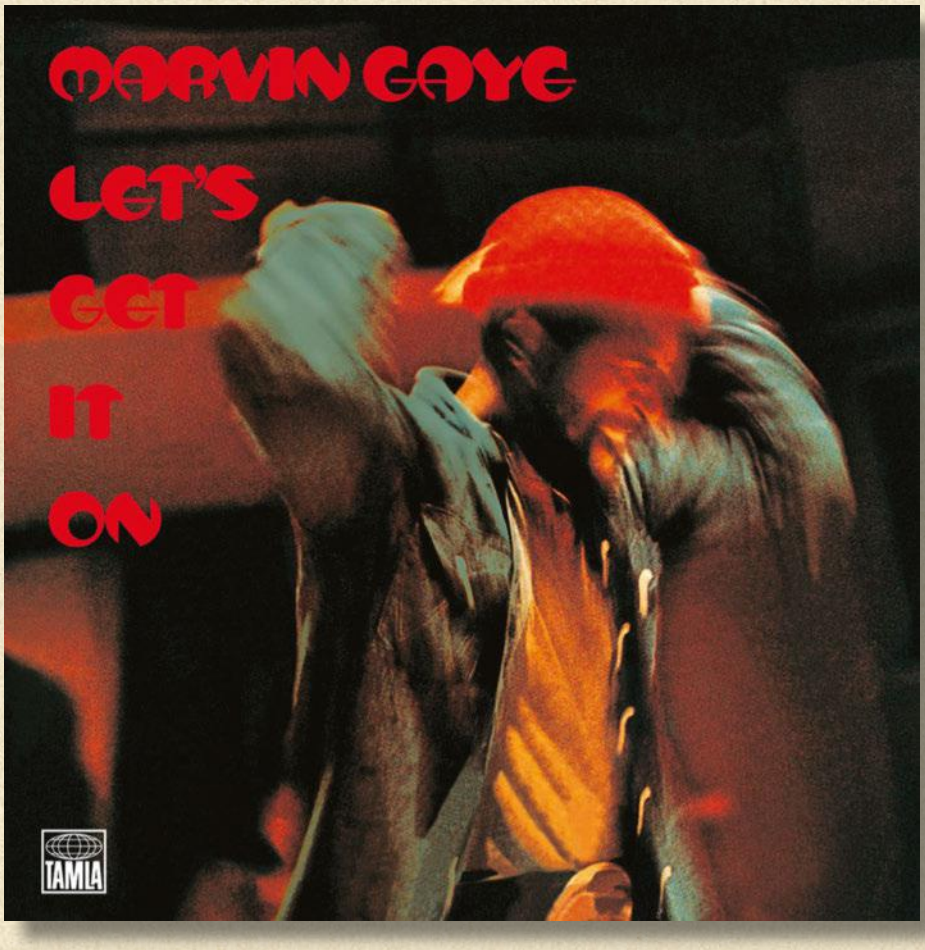
PAR FABRICE EPSTEIN

Crimes, affaires de mœurs, de plagiat ou de gros sous… Les rockers aussi ont droit à leur chronique judiciaire.

Affaire numéro 44
Ed Townsend contre Ed Sheeran

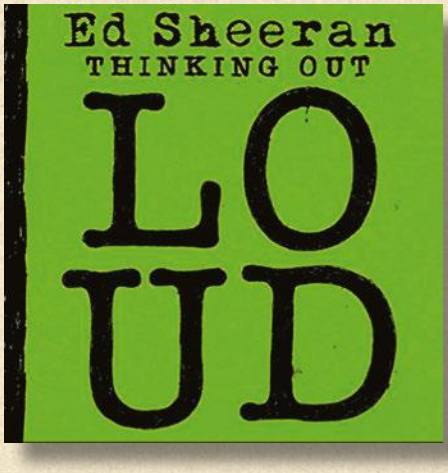
Talking Ed

L'ÉQUIVOQUE N'A PAS SA PLACE DEVANT LES TRIBUNAUX. Dans cette affaire, ce n'est pas lui mais une chanson qu'il a coécrite, ce n'est pas la même chose. La succession de Marvin Gaye a-t-elle voulu couper l'herbe sous le pied des critiques, les faisant mentir en ne se joignant pas à la cause de l'héritière d'Ed Townsend ? Ed Townsend est un chanteur-compositeur qui officie depuis la fin des années cinquante. L'ancien Marines, qui s'est battu en Corée, a obtenu un important succès courant 1958, "For Your Love", dévoilé au public d'American Bandstand. En 1973, il a quarante-trois ans, sort d'une cure de désintoxication ; il a de nouvelles idées qu'il veut essayer sur un ami qui depuis au moins deux ans souffre de leucosélophobie : Marvin Gaye. Townsend s'assied au piano et joue une progression de quatre accords en Mi bémol majeur ; il fredonne une mélodie aux accents de doo-wop. Ensemble, ils créent "Let's Get It On", enregistrée à Los Angeles avec les Funk Brothers ; premier numéro 1 pour Gaye, peut-être le plus grand succès musical de l'année 1973 et début d'un renouveau dans sa carrière. Jobete Music, la société d'édition musicale de Motown, acquiert cinquante pour cent des droits d'auteur de la chanson ; le solde est réparti entre Townsend et Marvin Gaye. Townsend meurt en 2003. Après des hauts et des bas, addictions et rémissions, la fin de sa vie est dévolue à l'aide des nécessiteux. Juste retour du balancier. Côté héritiers, Ed a deux fils nés de sa femme (Clef Michael et David), ainsi qu'une fille (d'abord Cherrigale, puis rebaptisée Kathryn) née en 1960, d'une autre femme, qui a été adoptée à sa naissance par les consorts Griffin. Kathryn est le personnage principal de cette histoire. Sa nouvelle famille déménage dans le Mississippi, ses parents adoptifs refusent qu'elle évolue (comme son père) dans l'univers du show-business. Mais Kathryn est trahie par ses gènes : dépendante au crack, elle se prostitue, se cherche vainement. Ce n'est qu'en 1986 que son grand-père lui apprend qu'elle a été adoptée. Son père biologique se nomme Ed Townsend. Elle ignore tout de la carrière du paternel mais ne tarde pas à découvrir le pot aux roses. La fille trouve le père. Townsend lui laisse un tiers de ses droits d'auteur sur "Let's Get It On" (dans les années quatre-vingt, il avait vendu une partie de ses droits à Jobete). En échange, elle s'engage à protéger l'héritage artistique de Townsend. Depuis la mort de son père, Griffin est sobre, elle aide des victimes de traite des êtres humains. Début 2015, ses amis l'alertent sur les similitudes entre "Let's Get It On" et une nouvelle chanson intitulée " Thinking Out Loud". "Thinking Out Loud" est un morceau issu d'une collaboration fructueuse entre Ed Sheeran et Amy Wadge. Lorsque le titre sort en septembre 2014, il explose tous les records, est streamé plus de deux milliards de fois, obtient le Grammy 2015 de la chanson de l'année. Sheeran est un auteur-compositeur sérieux, admiré pour sa facilité à composer des chansons qui sonnent dans le cerveau comme si celui-ci les avait déjà entendues. Un orfèvre, qui a été attaqué à plusieurs reprises en justice pour plagiat, et a préféré… transiger. Il existe des similitudes entre "Thinking Out Loud" et "Let's Get It On". D'ailleurs, Sheeran n'hésite pas à passer



de l'une à l'autre en concert. Comme à Munich en novembre 2014 ! Le guitariste est coutumier du fait, mais il n'y voit aucun mal, plutôt un hommage, une continuité.

Griffin cherche un appui. Elle avertit Sony/ ATV Music Publishing, le géant qui a récemment acquis le catalogue de Jobete. Mais personne ne répond à ses appels. Sony ne doit-elle pas protéger sa propriété intellectuelle ? La réponse est dans la question et Griffin comprend que Sony a probablement un conflit d'intérêts, que Townsend comme Sheeran sont inclus dans son prestigieux catalogue ; une action en justice n'aurait aucun sens. Sony décide malgré tout d'investiguer. Elle emploie deux musicologues afin qu'ils enquêtent. Pour eux, il n'y a pas d'infraction. Sheeran fait de même. La conclusion est identique. Mais Griffin est butée. Elle n'a d'autre choix que de défendre pleinement l'œuvre de son père. Ses avocats (Pat Frank et Keisha Rice) engagent un professeur d'université qui relève suffisamment de similitudes pour rédiger un rapport crédible affirmant, en substance, que Sheeran et Wadge ont plagié Gaye et Townsend : "*Les compositions mélodiques, harmoniques et rythmiques de 'Thinking Out Loud' sont substantiellement et/ ou étonnamment similaires à 'Let's Get It On'.*" La plainte est déposée à New York en 2017 ; le groove est explicitement visé (les éléments de composition associés à l'harmonie rythmique). Sheeran ne veut pas d'un arrangement — quelle que soit l'issue, il insiste, se fait moralisateur : "*Ce n'est pas une question d'argent*", puis "*C'est une question de cœur, d'honnêteté et d'intégrité. Que l'on gagne ou que l'on perde, nous devons aller au tribunal — nous devons défendre ce que nous pensions être juste.*"
Le procès s'ouvre fin avril 2023. Le juge Louis L Stanton a la lourde tâche d'interpréter la petite musique judiciaire. Il est âgé de quatre-vingt-quinze ans et s'est notamment distingué dans une affaire qui a opposé Bernie Madoff à la SEC, l'organisme fédéral américain de réglementation et de contrôle des marchés financiers. Griffin a musclé sa défense. Ben Crump a rejoint les rangs de celle-ci et il a l'intention d'envoyer du lourd. A l'extérieur du palais de Justice, l'avocat de la famille de George Floyd, qui s'essaye pour la première fois à un procès de droits d'auteur, déclare, emphatique : "*Il est important que nous comprenions que cela fait partie d'un problème plus large. Bien trop souvent dans l'histoire, des artistes noirs ont créé certaines des musiques parmi les plus miraculeuses au monde pour ensuite voir des artistes blancs venir usurper cette musique et récolter des fortunes incalculables alors que ces artistes noirs et leurs familles ne tirent rien de leur génie*". J+1, quatorze auditeurs profanes



potentiels sont appelés dans le box du jury, et le juge Stanton leur demande si quelque chose les empêche de rendre un jugement impartial. Deux confessent s'être mariés sur la chanson de… Sheeran. *Damn* ! Les avocats de la défense les récusent. J+2, Kathryn Griffin est interrogée. Tandis qu'elle quitte le palais de justice, l'accusatrice de Sheeran fait un malaise.
Pour les jurés, une des difficultés réside en ce que les deux titres ne peuvent recevoir un traitement identique. "Let's Get It On", enregistrée avant 1978, ne peut être jouée autrement qu'en retranscrivant ce qui figure sur la partition — ce n'est pas le cas du morceau de Sheeran. Les jurés doivent se fier aux cinq pages de partition de "Let's Get It On", une transcription qui contient les paroles, la mélodie, les accords et une notation de l'emplacement des rythmes syncopés ; le piano de Gaye, comme la ligne de basse, ne figure pas sur la copie de dépôt. A la barre, Crump se veut offensif. Il a deux atouts dans sa manche. Le premier c'est cette vidéo de Zurich où Sheeran passe d'un morceau à l'autre ; pour l'avocat, il s'agit d'une preuve irréfutable. Le deuxième, c'est une chanson de Sheeran qui fait explicitement référence à un plagiat. Sheeran se défend comme un beau diable. La séquence de Munich ; eh bien, il faudrait être vraiment stupide pour jouer à la suite sa chanson et celle que l'on a prétendument plagiée. Pourquoi reconnaître en public une infraction ? Belle rhétorique. Sheeran possède l'arme de la chanson. Il prend sa guitare acoustique, commence à chanter "Thinking Out Loud", enchaîne avec "You're Still The One" de Shania Twain, puis passe à "Just Like A Woman" de Bob Dylan pour terminer avec "Crazy Love" de Van Morrison. C'est ce qu'on appelle des *mashups* ! Sheeran annonce que s'il perd ce procès, il n'exercera plus le métier de musicien. Puis, comme il est coutume dans ce type d'affaire, les experts s'écharpent. Celui de la défense souligne que la progression d'accords qu'Ed Townsend avait jouée pour Gaye est si courante qu'elle figure dans des livres de méthodes musicales élémentaires. Puis, il affirme qu'au moins six chansons de stature internationale ont la même progression et le même rythme que "Let's Get It On", notamment "You Lost The Sweetest Boy" (1963) de Holland-Dozier-Holland. S'il s'avérait que Sheeran avait copié illégalement "Let's Get It On", les détenteurs des droits de ces chansons antérieures pourraient prétendre que "Let's Get It On" les a enfreints. Les poursuites ne s'arrêteraient jamais. A l'inverse, l'expert de Townsend n'est pas sérieux. Il se borne à affirmer que 70 % de la matière de la chanson de Sheeran provient de "Let's Get It On". Le jury délibère en trois heures et conclut que les deux chansons ont été écrites de manière indépendante.

Ça y est, c'est fini, Sheeran sera toujours Sheeran. Il s'exprime comme un enfant au sortir du Tribunal : "*Je ne suis qu'un homme avec une guitare qui aime écrire de la musique pour que les gens l'apprécient. Je ne suis pas et ne me laisserai pas devenir une tirelire.*" ❑

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Claustrophobie

A L'Intérieur

De Vasilis Katsoupis

Quoi de plus stressant, de plus étouffant, de plus angoissant que de se retrouver enfermé entre quatre murs sans pouvoir joindre qui que ce soit ? Comme il se doit, de nombreux films ont joué la carte de la claustrophobie subie, que les personnages soient enfermés à trois dans un ascenseur sur fond de tension et de rivalité ambiante ("Out Of Order" de Carl Schenkel) ou immobilisés dans une grotte maudite où errent des créatures cannibales sorties droit d'un roman de Lovecraft ("The Descent" de Neil Marshall) ; ou pire encore, se retrouver coincé dans un long tuyau métallique qui mène Dieu sait où ("Méandre" de Mathieu Turi). Le summum de l'horreur étant d'être emprisonné dans un cercueil (comme dans "L'Enterré Vivant" de Roger Corman d'après la nouvelle d'Edgar Poe). Angoisse indéniable donc. Quelque part, on pourrait dire que le personnage principal (le seul d'ailleurs) de "A L'Intérieur" a plus de chance. Un certain Nemo, voleur haut de gamme spécialisé dans le vol de tableaux de maîtres. Alors qu'il cambriole un luxueux penthouse, il se retrouve subitement enfermé alors que l'alarme déclenche l'activation de grilles et portes blindées. Totalement enfermé, Nemo ne peut se faire entendre de personne ni appeler qui que ce soit, et ne sait pas s'il va rester coincé là quelques heures ou toute une vie. Une prison a priori dorée qui va vite devenir pour lui un véritable cauchemar. D'autant que les problèmes s'accumulent : il n'a presque plus rien à manger et le système de ventilation se détraque, le laissant dans une chaleur étouffante. Errant entre les murs, essayant de trouver une solution pour s'échapper, jetant régulièrement un œil à la télévision où il peut observer les images, captées par les caméras de sécurité, d'une jeune femme de ménage, il bascule peu à peu dans une folie peu douce, faite de questions existentielles, de bilans de vie et d'introspections vaguement salvatrices. Malgré quelques petites longueurs ici et là, "A L'Intérieur" (à ne pas confondre avec le film d'horreur ultra-gore d'Alexandre Bustillo et Julien Maury au titre homonyme) maintient son ambiance anxiogène grâce à un acteur de génie : Willem Dafoe. Avec 114 films à son actif, ce comédien a incarné de nombreux rôles remarquables, du trafiquant de faux billets de banque dans "Police Fédérale Los Angeles" de William Friedkin au redoutable Sergent Elias dans "Platoon" d'Oliver Stone, en passant par ce cabot de Bouffon Vert dans le "Spiderman" de Sam Raimi. Et même Pier Paolo Pasolini dans un biopic signé Abel Ferrara, son réalisateur fétiche. Passant aisément des blockbusters soignés à des films indépendants plus obscurs, Willem Dafoe, aujourd'hui âgé de 68 ans, s'est totalement immergé dans la peau de ce cambrioleur piégé dans cet appartement high-tech. Et a beaucoup discuté de son rôle avec le réalisateur grec Vasilis Katsoupis, dont c'est le premier long-métrage. Ce dernier s'exprime ainsi sur les intentions de son film : *C'est un film très multicouche qui a été conçu de cette façon. Car j'aime vraiment engager un dialogue avec le spectateur sans lui dicter ce qu'il doit voir ou ne pas voir à travers les images. Qu'il fasse sa propre expérience personnelle pour que le film aille au-delà de son simple visionnage.* "A L'Intérieur" oscille donc entre un suspense étouffant et une expérience sensorielle et métaphysique (voire métapsychique) sur l'art et la création (le cambrioleur est aussi dessinateur). Certaines subtilités du scénario étant dues au coscénariste Ben Hopkins, auteur d'un étonnant petit film d'épouvante où une thérapeute perd le sens de la réalité ("Marionnette") et réalisateur il y a vingt-deux ans du fascinant "Les Neuf Vies de Thomas Katz", mélange intrigant entre l'univers des Monty Python et l'expressionnisme allemand *(en salles le 18 octobre).* ❑

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

C'est pas du Max Pécas

Une Année Difficile

Une Année Difficile

Eric Toledano et Olivier Nakache sont aujourd'hui les seuls metteurs en scène français à avoir su retrouver l'esprit des bonnes comédies populaires des années 1970/ 80 dont Gérard Oury, Francis Veber et surtout Yves Robert (leur idole) étaient les maîtres. De film en film, les deux cinéastes ont construit leur humour drôle et humaniste reposant sur des situations en accord avec les aléas de la société, comme le handicap dans "Intouchables", l'autisme dans "Hors Normes" ou le racisme et l'intégration sociale dans "Samba". Leur cinéma mêle la nostalgie d'un bien vivre utopique, l'entraide à tout prix et les constats d'une époque partant à vau-l'eau, mais toujours avec quelques semblants d'espoir. Cette marque de fabrique, ils la mettent une fois encore au service d' "Une Année Difficile", où l'on suit les parcours chaotiques de deux hommes surendettés qui se retrouvent propulsés au sein d'un mouvement d'écologistes radicaux. A travers les péripéties de ces Charlots, les réalisateurs dénoncent ce qu'il y a à dénoncer : le consumérisme grandissant, le capitalisme outrageant et les laissés pour compte. Les deux acteurs, le speedé Pio Marmaï et l'hilarant Jonathan Cohen, à fond dans leurs rôles, assurent tous les traits de leur personnage, de l'humour à la gaucherie en passant par la filouterie improvisée et les bons sentiments. Bref, c'est pas du Max Pécas *(en salles le 18 octobre)* !

Club Zéro

Réalisatrice autrichienne, Jessica Hausner navigue entre les genres depuis un quart de siècle. Du drame adolescent ("Lovely Rita") au thriller psychologique ("Hôtel") en passant par le romantisme lunaire ("Amour Fou"). Ses films étant toujours un peu décalés, comme si le réel était constamment parasité par une forme d'étrangeté vaporeuse. Voir son dernier essai, "Club Zéro", où elle traite d'un thème hors norme : la malnutrition consentie. Une professeure débarque ainsi dans une école ultra-bourgeoise où elle incite les très chics élèves adolescentes à pratiquer le *"manger de manière impliquée"*, à savoir qu'il serait beaucoup plus sain de déguster longuement une assiette de quatre haricots plutôt que de dévorer goulûment un demi-poulet. Cela finit par provoquer beaucoup d'inquiétude chez certains parents, flippés de voir leurs filles dépérir. Sur fond de dérive sectaire, "Club Zéro" dresse aussi un constat sur notre époque où le bien-être à tout prix finit par basculer vers une forme de nihilisme existentiel. Filmé froidement à la manière des films de Michael Haneke (dont Jessica Hausner fut l'assistante), "Club Zéro" plonge le spectateur dans une sorte de transe hypnotique due en grande partie au jeu à la fois charmant et glaçant de l'actrice Mia Wasikowska (dans le rôle de la professeure douteuse), comédienne australienne culte *(en salles le 27 septembre).*

Club Zéro

COLLECTION
rock&folk
PLONGER DANS L'UNIVERS DE 10 GENRES MUSICAUX
AVEC LEURS SÉLECTIONS CULTES
DANS UNE COLLECTION VINYLE COLLECTOR !
DÉCOUVREZ L'HISTOIRE DE CES MOUVEMENTS MAJEURS
ET LEURS ANECDOTES LES PLUS FOLLES RACONTÉES
PAR LES JOURNALISTES DE ROCK&FOLK !
DISPONIBLE PARTOUT
DANS LES BACS ET EN DIGITAL !
WAGRAM music

Blaze

Blaze

Les meilleurs films fantastiques d'aujourd'hui sont ceux qui abordent le genre de façon métaphorique. Du moins si les intentions restent fines et subtiles tout au long du film. Ce qui est le cas du fascinant "Blaze" de l'Australienne Del Kathryn Barton. Ou le parcours mental d'une adolescente qui, témoin d'une agression sexuelle en pleine rue, tente d'éviter le trauma en s'inventant un monde imaginaire où erre une sorte de dragon angélique. Un monstre allégorique que la réalisatrice a créé de façon minimaliste à partir de bouts d'étoffe, de draps colorés et d'objets usuels. Une créature enfantine inspirée par ses propres peintures, dont certaines semblent sortir d'un film de Tim Burton. Loin d'être engoncé dans un esthétisme poseur, "Blaze" fait ressentir les doutes et les tourments de l'adolescente qui s'immerge peu à peu dans ses premiers relents féministes. Pour le coup, on pense beaucoup aux premiers films (surtout "Sweetie") de Jane Campion *(en VOD sur FilmoTV).*

Pearl

Ti West tourne depuis près d'une vingtaine d'années des longs-métrages et des segments de films à sketches qui, en biais ou frontalement, rendent des hommages enamourés aux films d'horreur US des années 1970/ 80, "X," son délire psychopathique à l'ambiance post-"Massacre A La Tronçonneuse" étant le seul de ses films à avoir connu une distribution dans les salles françaises. Les autres sortent directement en VOD. Comme "Pearl", son meilleur long-métrage, où il reprend l'actrice principale de "X", la fascinante Mia Goth, ici dans la peau d'une jeune femme esseulée rêvant de devenir star de cinéma muet (vu que l'action se déroule en 1918). Contrainte de tenir une ferme familiale paumée au milieu de nulle part, obligée de gérer un père malade et une mère autoritaire, elle fantasme de devenir star. Oui, mais comment ? Entre espoir d'une vie rêvée mêlée d'une redoutable psychopathie ambiante, "Pearl" flirte avec les sous-genres du genre, vu que le slasher vient se mêler au drame campagnard. Ti West offre aussi d'autres références emblématiques et stylistiques à des classiques du cinéma. Notamment à travers un hommage (forcément) déviant au "Magicien D'Oz" de Victor Fleming, à travers les couleurs et les décors et surtout avec le personnage de Mia Goth, sorte d' "Alice Au Pays Des Merveilles" qui se met à flirter avec les abîmes de l'enfer *(en VOD sur FilmoTV).* ❑

Pearl

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Justified City: Primeval

Face-à-face tendus entre le sociopathe et le flic

Beaucoup de séries télés mythiques refont des apparitions quelques années après leur disparition. Citons "Les Mystères De L'Ouest", qui après cinq saisons entre 1965 et 1970, sont revenus faire un petit tour sous la forme de deux téléfilms en 1979 et 1980. Neuf ans d'attente ! "X-Files : Aux Frontières Du Réel", neuf saisons entre 1993 et 2011 avec un come-back de deux saisons en 1995. Sans oublier "Les Envahisseurs" : deux *petites* saisons en 1967/ 1968 pour un *petit* retour sous forme d'un téléfilm en 1995. Bilan : vingt-sept ans à faire languir les fans de David Vincent. Un record pour le coup ! Heureusement, il n'aura pas fallu attendre si longtemps pour "Justified". Après six saisons intenses (2010-2015), on ne pensait pas revoir Raylan Givens, US Marshal originaire de l'Oklahoma qui pratique la loi (normale ou celle du talion, ça dépend des épisodes). Toujours cool, sûr de lui et le crâne vissé sous son chapeau de cow-boy, il agit et se comporte comme un shérif du vieil Ouest. Comme si l'âme de John Wayne était définitivement ancrée dans son occiput. Basée sur des romans d'Elmore Leonard, célèbre romancier et scénariste américain (1925-2013) dont les écrits ont inspiré quelques classiques du western des années cinquante ("3 h 10 Pour Yuma", "L'Homme De La Rivière D'Argent"), ainsi que l'un des meilleurs films de Quentin Tarantino, "Jackie Brown", cette nouvelle salve de "Justified" a la tenue filmique et scénaristique des précédentes saisons. Et cela grâce au talent du showrunner Michael Dinner. Réalisateur de deux petits films culte du milieu des années quatre-vingt (la *teen comedy* "Tutti Frutti" et la comédie policière "Le Flic Etait Presque Parfait"), Dinner a ensuite bifurqué vers la télévision où il a produit quelques séries populaires comme "Les Années Coup De Cœur" et "Chicago Hope". Tout en réalisant au passage quelques épisodes des premières saisons de "Justified". Et il réussit, en l'espace de quelques plans, à nous attacher à nouveau au personnage de Raylan Givens (toujours incarné par Timothy Olyphant), obligé de traîner sa fille, ado rebelle, à ses côtés lors d'une mission à Détroit où il est chargé d'arrêter les agissements pervers d'un violent sociopathe. Bardé de personnages secondaires parfaitement caractérisés (une avocate qui essaie de garder son intégrité professionnelle, un vieux barman afro-américain fou de jazz, la petite amie du cinglé entièrement sous son emprise), "Justified: City Primeval" mélange à la fois la noirceur des vieux polars de la Warner des années quarante (tendance Bogart) et la violence sèche des thrillers des années soixante-dix à la "Dirty Harry". La série reposant, dans ses séquences les plus jouissives, sur les quelques face-à-face tendus entre le sociopathe et le flic qui se parlent et se provoquent dans un mélange de haine et de fascination. Pas loin de la rencontre entre Al Pacino et Robert De Niro dans le final de "Heat" de Michael Mann. Et pour les fans de la première heure, le dernier épisode se conclut avec un retour totalement inattendu d'un personnage culte des sept premières saisons. Qui pourrait donner lieu, à une éventuelle neuvième saison *(en diffusion sur Disney+).* ❑

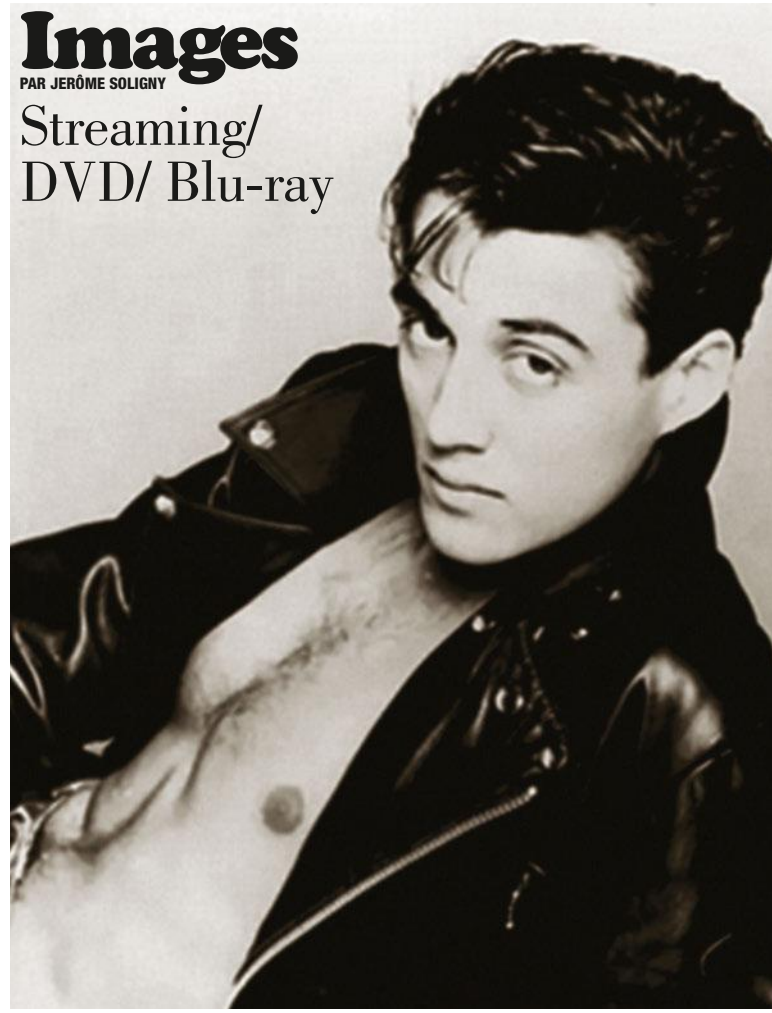
Rush *(MDC Films)*

Créée l'année dernière par un jeune passionné de cinéma, la petite boîte MDC Films s'est mis en tête de sortir des films de genre des années 1980/ 1990 inédits en haute définition. Après deux séries B bien *badass* ("Dark Angel" avec Dolph Lundgren et le teigneux et très marqué eighties "Exterminator 2"), MDC livre maintenant deux polars cultes mais méconnus des années 1990, "Miami Blues", et "Rush" de Lili Zanuck, belle-fille du producteur mythique hollywoodien Darryl F Zanuck ("Cléopâtre", "Le Jour Le Plus Long"). Dommage qu'elle n'ait pas continué sa carrière de réalisatrice après "Rush", son unique long-métrage pour les grands écrans, car le spectateur engrange les coulées de sueurs froides en s'attachant à un agent des stups et sa jeune recrue qui infiltrent un réseau de trafiquants de drogue au Texas en se faisant passer pour des toxicomanes. Et ils s'investissent tellement dans leurs rôles qu'ils finissent eux-mêmes par devenir complètement camés. Désespéré, à la limite du documentaire, "Rush" est probablement l'un des films les plus réalistes tournés sur la drogue et son non-avenir assuré.

Images

PAR JERÔME SOLIGNY

Streaming/ DVD/ Blu-ray



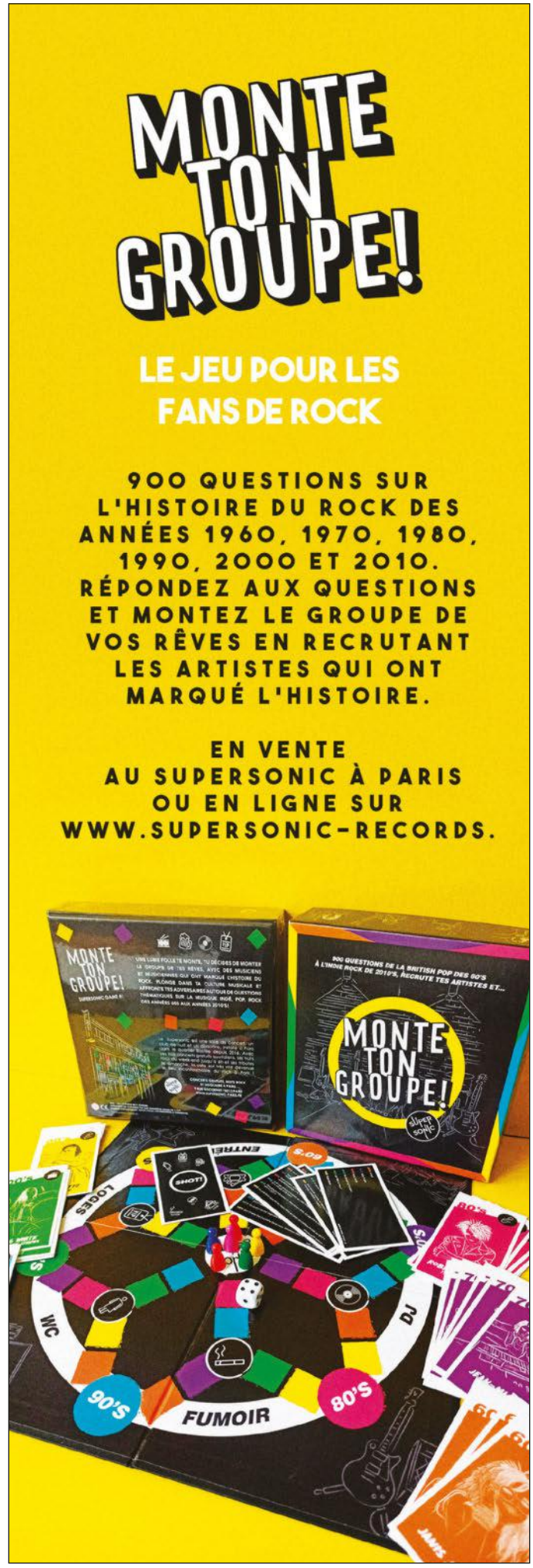
Même si ses deux membres masculins ont souvent posé en perfecto...

"Wham!"

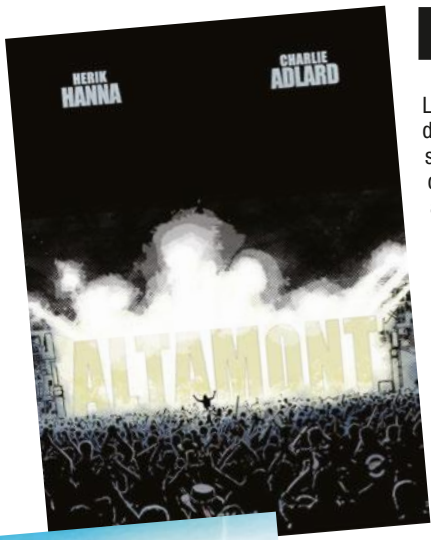
Netflix

Bon, que ceux pour qui la valeur musicale se mesure à la taille des amplis passent leur chemin. Ils vont être déçus. Wham!, de 1981 à 1986, même si ses deux membres masculins ont souvent posé en perfecto, a fait ouvertement dans le genre pop brushing, tout en adressant des pieds de nez à ceux que ça défrisait. Originaires de Bushley, une petite ville au nord de Londres connue des amateurs de séries anglaises pour avoir été le théâtre de plusieurs épisodes de "The Avengers", George Michael et Andrew Ridgeley se sont rencontrés à l'école et ont passé une partie de leur adolescence à écouter "Goodbye Yellow Brick Road", il y a pire, ensemble et en boucle. Elton John ne mène sûrement pas à tout mais, sans le vouloir, il a enseigné à la paire de potes l'art de savoir tourner les mélodies accrocheuses sur des rythmiques pompées, parfois et sans vergogne, aux rois du R&B. Alors qu'à la fin des années soixante-dix, le punk secouait Londres, George et Andrew, que la capitale anglaise n'attirait pas du tout, ont consenti à s'adonner au ska, notamment parce que sur son groove, au moins, on pouvait danser. Représentant local de ce courant musical à damier, leur premier groupe a manqué d'être signé par le label de The English Beat, moins connu alors que les Specials et Madness, mais pas dégueu non plus. Finalement, c'est "Rapper's Delight" de Sugarhill Gang (et donc Chic) qui va inspirer à Michael une des premières compositions remarquables du répertoire du duo : "Wham! Rap". A la même époque, les deux amis vont également composer la ballade au célèbre riff de saxophone "Careless Whisper", qu'ils garderont sous le coude et qui s'écoulera, au cours des mois qui suivront sa sortie (en juillet 1984) à plusieurs millions d'exemplaires. Evidemment, pas mal de chiffres de ventes astronomiques sont balancés dans le documentaire de Chris Smith que Netflix diffuse actuellement (comme les Pet Shop Boys, mais en beaucoup moins de temps, Wham! et George Michael en solo ont dépassé la barre des cent millions d'albums acquis, de chaque côté de l'Atlantique, par des fans qui le sont restés), mais on y apprend surtout que Andrew Ridgeley, l'air de rien, était bien plus que le faire-valoir de celui

des deux que l'histoire a retenu. De l'avis même de George (et de ses proches et de sa famille…), le tigre dans le moteur de Wham!, c'était Andrew. Cette amitié-là, malgré les apparences et les insinuations répétées de la presse à scandale britannique, en était véritablement une et reposait sur le respect mutuel et la reconnaissance des capacités de chacun. Michael savait que Ridgeley était opiniâtre et prêt à soulever des montagnes pour leur musique, et ce dernier n'ignorait pas que son ami était le meilleur chanteur et, surtout, le meilleur songwriter des deux. Lorsqu'augmenté de choristes, le groupe s'est mis à cartonner sévère — avec son deuxième single "Young Guns (Go For It)" (comme pour d'autres avant Wham!, un passage à "Top Of The Pops" a embrasé les poudres) —, Andrew s'est employé à le libérer d'un contrat discographique qui lui était très peu favorable et a plus ou moins laissé George prendre la musique en main. Paru chez Epic en 1984, "Make It Big", le second album du duo (le troisième sera une sorte de best of) n'allait pratiquement comporter que des compositions signées Michael. De la même manière, lorsque malgré le monstrueux succès de "Last Christmas" et celui de concerts en Chine — où, damant le pion à Queen, le groupe s'est produit en 1985 avant tous les autres —, Ridgeley, en apprenant de sa bouche que Michael songeait sérieusement à continuer sa carrière en solitaire, l'a poussé à le faire en galvanisant sa confiance. Andrew n'apparaît pas dans le clip de "Careless Whisper" et, au Live Aid, il a accompagné Michael sur le devant de la scène avant de se fondre, presque anonyme, parmi les choristes. Et donc, alors que tant de groupes et de duos se sont séparés à couteaux tirés ou en laissant leurs avocats se dépatouiller, Wham! ira jusqu'à donner un dernier show ensemble fin juin 1986, devant près de 80 000 personnes réunies au Wembley Stadium, à Londres. La qualité de la relation entre les deux hommes (notamment au moment du split), parce qu'elle était pour le moins singulière et respectable, est mise en avant dans ce documentaire. A bien des niveaux, les choses se gâteront après cette séparation à l'amiable (Michael a parfois débiné Ridgeley et ses années Wham!) et la carrière solo du plus barbu des deux — c'est bien sûr une saga à part entière — tournera au vinaigre chaque fois que de sales affaires de drogue et de sexe prendront le pas sur la musique. Pour éviter d'avoir à remuer cette fange et comme son titre l'indique, ce film s'arrête net à l'implosion de Wham!. Toujours adulé au Royaume-Uni, le duo l'est beaucoup moins ailleurs (en France, chez les amateurs de new wave, Culture Club, The Human League ou Soft Cell ont davantage la cote), mais cette sorte d'insouciance de l'époque dont il était l'incarnation n'est pas, contre toute attente, déplaisante à revoir. A condition, évidemment, de ne pas être rebuté par des coupes de cheveux et des clips qui ont moins bien résisté au temps que le refrain, tonique comme du gin, de "Wake Me Up Before You Go-Go". ❑


MONTE TON GROUPE!
LE JEU POUR LES FANS DE ROCK
900 QUESTIONS SUR L'HISTOIRE DU ROCK DES ANNÉES 1960, 1970, 1980, 1990, 2000 ET 2010. RÉPONDEZ AUX QUESTIONS ET MONTEZ LE GROUPE DE VOS RÊVES EN RECRUTANT LES ARTISTES QUI ONT MARQUÉ L'HISTOIRE.
EN VENTE AU SUPERSONIC À PARIS OU EN LIGNE SUR WWW.SUPERSONIC-RECORDS.
MONTE TON GROUPE!
FUMOIR
90'S
80'S
WC
DJ

Pause-pipi avec des rednecks

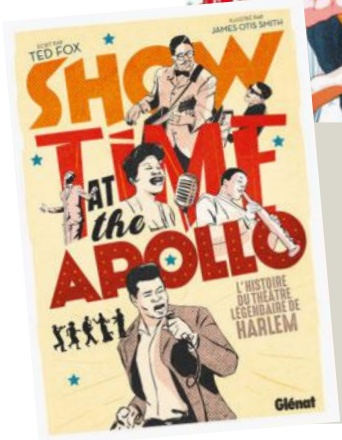


Le hasard du calendrier étant ce qu'il est, **"Altamont T1"** (Glénat) — fruit de la cogitation du scénariste Herik Hanna et du dessinateur Charlie Adlard, sort pile-poil après la fin de la saison des festivals d'été afin de ne pas en plomber l'ambiance. Si le déroulé de cet éloge de la désorganisation est largement connu grâce, entre autres, au film "Gimme Shelter", les auteurs ont choisi de donner dans l'originalité en racontant l'histoire du point de vue d'un groupe de deux filles et trois garçons entassés dans un mini-bus tout ce qu'il y a de plus tendance. Dans cette première partie principalement consacrée au périple routier, cet échantillon représentatif de la jeunesse nous propose une sorte de huis clos roulant entrecoupé de pauses diverses et variées (contrôle routier abusif ou pause-pipi avec des rednecks), ainsi que des rappels à l'actualité du moment. Plein de trames et de couleurs flashy, on valide l'ambiance tout en attendant la suite.

Après deux premières BD où L'homme Etoilé *(l'infirmier star des réseaux sociaux, ndr)* racontait son engagement dans le monde des soins palliatifs, l'infirmier-dessinateur nous revient avec **"Je Suis Au-Delà De La Mort !"** (Le Lombard), un one-shot humain qui raconte le combat d'un musicien contre le cancer. Jean est le leader des Dead End Kings, un combo metal en passe d'enregistrer son premier disque aux Etats-Unis. Tout lui sourit sauf cette toux persistante qui lui fait cracher du sang. Alors que le groupe se prépare à décoller vers la gloire, la nouvelle tombe : le trip se fera sans lui car une chimio est nécessaire. Plutôt que de reporter l'album, les autres musiciens s'envolent pour enregistrer les backing tracks en lui promettant de lui laisser de la place pour sa voix et sa guitare. Pour tenter de résumer cette jolie BD humaine pleine d'espoir, de lutte, d'amitié, mais aussi de trahison, l'auteur écrit : *"La maladie et la perspective de la mort, ça aide beaucoup à se concentrer sur l'essentiel."* C'est vrai. Par contre, la présence de personnages sympas à gros nez ne préservera personne pour ce qui est d'épuiser le stock de mouchoirs du mois.

Avec l'augmentation du niveau de vie chez les nations civilisées, le nombre de pictogrammes a grandi d'une manière incontrôlable ces dernières décennies ; au point de donner l'idée au dessinateur Michel Alzéal de réaliser une version moderne de "La Belle Au Bois Dormant" 100 % alphabet free. Au début, en ouvrant **"Le Monde De Pickto"** (Paquet), on n'y croit pas. On se dit qu'il va bien y avoir un moment où quelques mots vont apparaître. Eh bien non, toutes les bulles sont occupées par ces représentations graphiques schématiques que le lectorat va devoir traduire une à une avant de les assembler pour faire des phrases. Si le concept est surprenant par sa longueur, il peut facilement devenir un jeu à faire à plusieurs — d'autant que l'auteur prend assez rapidement ses distances avec le conte original et que de nombreuses surprises musicales ont été glissées dans le scénario. L'initiative vaut le coup d'œil.

Dans le vaste monde du manga, il existe une catégorie *love story* appelée shoujo romance qui peut déclencher des fous rires inexplicables au bout de quelques pages. Pour s'en convaincre, le tome 1/4 de **"Romantic Killer"** (Soleil Manga) de Wataru Momose s'adresse à tous les amateurs de récits qui prennent l'amour, le vrai, résolument à l'envers de ce que la personne attend. Dans la vie qui la concerne, Anzu Hoshino ne vit que pour sa console, manger du chocolat et cajoler son chat. Pour le reste, les garçons plus particulièrement, elle s'en fout. Alors qu'elle s'adonne à ses passions, elle se retrouve propulsée à l'intérieur du jeu à cause d'une espèce de Pokémon magique appelé Riri. Ce dernier lui propose ses services pour qu'elle se fasse autant de mecs qu'elle le désire. Devant son refus, Riri lui jette un sort qui la prive de ses trois passions. Alors que des mecs se préparent à pleuvoir autour d'elle, la lycéenne va devoir faire preuve d'imagination. Adaptée par Netflix, la série défend la procrastination comme nouvel art de vivre. ❑

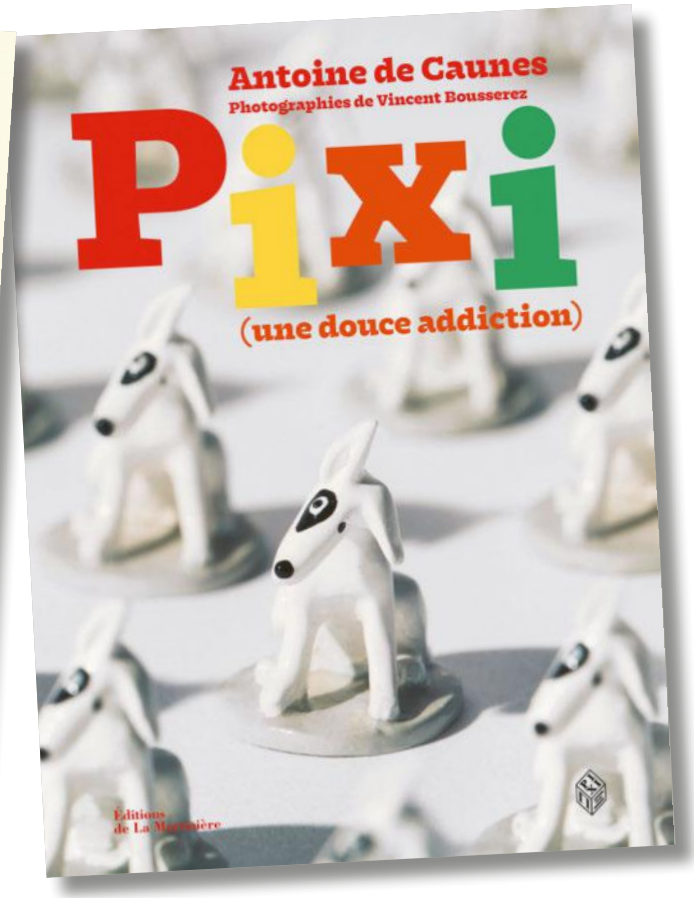


Le gros plan du Géant

En 1983, Ted Fox publie la bible définitive sur l'histoire d'une des plus grandes salles de musique de Harlem. Régulièrement mis à jour, le pavé est maintenant disponible en roman graphique sous le titre "Showtime At The Apollo – L'Histoire Du Théâtre Légendaire De Harlem" (Glénat) grâce aux crayons de Smith James Otis. Quarante ans plus tôt, lors de la publication du livre, l'Apollo est à des années-lumière de sa gloire passée. Alors que l'époque s'englue entre la fin du disco et le règne de la new wave, Ted Fox rappelle avec une écriture chirurgicale l'importance de la place dans l'évolution des mentalités en associant chaque artiste à son contexte. A chaque note de musique, le racisme est omniprésent. Pour chaque disque n°1 dans les charts, l'addition est salée. La BD propose une chronologie solide qui replace tous les événements décrits dans le contexte de l'époque car chacune de ces syllabes historiques compte.

PAR AGNES LÉGLISE

Le mépris était général



Fleetwood Mac

CHRISTOPHE DELBROUCK

Editions Du Layeur

Ah, il est loin le temps où les puristes s'engueulaient des nuits durant sur les différentes classifications dans lesquelles placer leurs groupes préférés, rock anglais, rock US, rock californien, chacun rentrait alors dans une case, punk, classic, metal, blues etc. Certains n'étaient pourtant jamais évoqués, les trop pop-rock, les trop jazz-rock, les trop soft-rock, les trop rock-FM étaient dédaignés ou, pire, ignorés. Fleetwood Mac réussissait l'exploit de figurer dans toutes ces catégories en même temps, et le mépris des rigoristes était général. Chez eux seulement, hein, le public les a adorés, ils ont vendu des dizaines de millions d'albums et la ferveur de leurs fans est restée intacte tout au long de leur chaotique existence. Le livre de Christophe Delbrouck est donc bienvenu pour les initiés comme pour les réticents, et son récit ultra-minutieux comblera les questions et les incertitudes des uns et des autres. Existence chaotique, disions-nous, et le prouvons aussi sec avec, comme premier et déjà définitif argument, la très très longue liste des membres qui s'y sont succédé, dix-huit, chiffre notoirement supérieur à la moyenne des groupes et ce, sans même compter les départs et retours successifs de certains des plus importants musiciens de la bande. Bref, grosse instabilité des membres mais pas que, instabilité musicale aussi : tiraillé entre les différentes aspirations de chacun, le groupe égarera longtemps un public forcément largué et surtout, c'est là que la légende commence, instabilité sentimentale puisque les liaisons vont se faire et se défaire dans le groupe même, faisant ainsi de Fleetwood Mac un cas d'école du pire chaos dans un groupe de rock, c'est dire ! Bien sûr, ce mouvement permanent les a aussi enrichis et leur vaudevillesque jeu de portes tournantes a permis aux musiciens d'évoluer librement et de brillamment progresser. Delbrouck maîtrise parfaitement son sujet et les fans adoreront sans doute cette "roborative" — adjectif chouchou de l'auteur et utilisé sept *fucking* fois dans le texte un poil chantourné — biographie qui ne manque pas, gage de qualité, de précipiter le lecteur sur YouTube, Deezer and Co pour écouter les titres abordés. Pas sûr cependant que les ex-haters apprécient aujourd'hui davantage ce rock qu'ils trouvaient léché et mou-mou *"Been down one time, Been down two times, I'm never going back again"* restera sans doute pour ceux-là, malgré l'énorme boulot de Delbrouck, leurs paroles préférées du super-groupe.

Pixi (Une Douce Addiction)

ANTOINE DE CAUNES

Editions de La Martinière

On en a connu des journalistes rock qui tournaient mal, ça commençait avec des vinyles pointus de groupes méconnus et ça finissait par collectionner des singles de Mireille Mathieu sous pochette protectrice inviolable. Antoine de Caunes, lui, et ce n'est pas l'insulter que de le dire, a fondu un plomb ou plus précisément, a fondu pour un plomb, voire plusieurs. Alors, non, il n'est ni devenu chasseur ni amateur de prisons vénitiennes mais tombé dans les griffes d'une passion aussi minuscule que dévorante, les Pixi, pas le groupe, mais les délicieux petits bonhommes imaginés par d'aussi délicieux artistes légèrement dingos et carrément merveilleux, Alexis Poliakoff et Philippe-Antoine Guénard, gentlemen-créateurs de ce formidable monde de petites figurines de plomb, les Pixi donc. Difficile de décrire sans les excellentes photos de Vincent Bousserez, l'immensité et la variété de leur lilliputienne œuvre, présentée ici par un de Caunes qui dévoile son vrai visage, celui d'un gamin qui sonnait aux portes, dévorait les BD de Spirou, Astérix, Lucky Luke, Tintin et Gaston Lagaffe et essaie de cacher qu'il n'a pas vraiment grandi. Sociologiquement, la probabilité est forte que toi aussi, lecteur, aies passé des heures enchantées aux mêmes lectures et tu seras donc terriblement séduit par ces exquises inventions/ variations autour des plus emblématiques BD, toujours drôles et terriblement charmantes. Mais l'imagination forcenée des artistes ne connaît pas de limites et leurs multiples séries touchent à tout, la Mode parisienne avec un grand M, les Kachinas, ces poupées de culte Hopi et Zuñi, les aventures de Roger-Roger, chien malicieux fétiche de la marque, des scènes de tournages de grands films, les fameux "civils" — en opposition aux soldats de plomb d'autrefois —, sans compter les reconstitutions dingues de scène ou de villages entiers — de Lucky Luke, hein — tous recherchés avidement par des collectionneurs des quatre coins du monde. Bref, magnifique découverte d'un univers époustouflant, narrée avec tendresse et l'humour qu'on lui connaît par un de Caunes savoureux et enchanté. ❑

La Route Du Rock

DU 17 AU 19 AOÛT, FORT SAINT-PÈRE (SAINT-PÈRE)

Les sourires étaient de mise dans les équipes de La Route Du Rock au moment de faire le bilan de l'édition en cours. Après une année 2022 difficile, la billetterie avait rebondi.

King Gizzard & The Lizard Wizard

Photo Titouan Massé-DR

Un choix payant

Les choses avaient pourtant mal commencé avec les annulations successives de **Billy Nomates** et **Viagra Boys**. Un grand moment de détresse pour les hordes de punks venus voir les Suédois bas du front qui ont appris l'annulation une fois arrivés sur le site. Voir **Squid** — remplaçant au pied levé — sortir une trompette dès son premier morceau qui entamait une heure d'art-rock cérébral a dû en traumatiser plus d'un. Après **M83**, parfait pour la pause repas, **Gilla Band** a réveillé les masses avant que **Special Interest** ne pousse les gens à prendre place devant la scène opposée, où **King Gizzard & The Lizard Wizard** allait bientôt prendre place.

Très attendus après l'annulation de l'an dernier, les Australiens ont offert une heure et demie de rock aventureux, switchant sans ciller du krautrock au hip-hop en passant par le metal, suscitant l'adhésion de la foule et l'enthousiasme des fans. Le lendemain sera véritablement lancé par **The Black Angels** avec un concert maîtrisé, preuve que leur bon album récent n'était pas un accident. En revanche, en ce qui concerne l'énergie, aucun groupe n'est aujourd'hui à la hauteur de ce que les **Osees** sont capables de produire pendant une heure. La bande de John Dwyer n'a peut-être jamais été aussi efficace et intense qu'avec cette configuration. Le festival aura la bonne idée de programmer le rappeur expérimental **Clipping** pour succéder à cette furia rock'n'roll. Un choix audacieux pour lancer les festivités nocturnes qui auront été cette année sous le signe du hip-hop et des musiques électroniques (**Jamie XX**). Un choix payant pour le festival, car les groupes rock ont été peu emballants cette année en dehors des têtes d'affiche des premiers soirs, jeunes pousses (**Sorry, Dry Cleaning**) ayant été globalement décevantes et vieux de la vieille (**Yo La Tengo, The Brian Jonestown Massacre**) faisant le boulot sans déchaîner les passions.

ERIC DELSART

Rock En Seine

23, 25, 26, 27 AOÛT, DOMAINE NATIONAL (SAINT-CLOUD)

Avec 76 concerts et 144 000 festivaliers présents sur quatre journées, la grande manifestation francilienne a fêté dignement ses vingt ans.

Dans des effluves de CBD

Après une journée d'ouverture complète à la programmation entièrement féminine et une tête d'affiche, **Billie Eilish**, qui cartonne auprès de la jeune génération, ce sont les Américains de **Turnstile** et leur punk hardcore qui lancent avec panache les hostilités du vendredi. Au même moment, sur la scène du Bosquet, les six Rochelais de **The Big Idea** invitent au voyage avec leur concept-album "The Fabulous Expedition Of Le Grand Vésigue" enregistré sur un voilier. Autre réjouissance française, **En Attendant Ana**, qui après une tournée américaine aligne confiance et maîtrise pour dérouler son réussi troisième disque "Principia", tandis que Sebastian Murphy, et quelques kilos en trop, assure avec ses **Viagra Boys** un brillant set post-punk goguenard. Sept ans après leur premier passage à Saint-Cloud, que de chemin parcouru pour **Pogo Car Crash Control** qui s'impose dorénavant comme une référence scénique de l'Hexagone avec son punk joué à toute vitesse avant que **Placebo**, en tête d'affiche et malgré un impressionnant jeu de lumières ne délivre un concert suranné et sans âme. Samedi, sur la Grande Scène et devant un parterre déjà garni, le psyché anatolien d'**Altin Gün** explose en une étonnante tornade disco engageant à la danse, avant que **Cypress Hill**, au même endroit, ne remplace avantageusement **Florence + The Machine** en fêtant les trente ans de leur mythique "Black Sunday" dans des effluves de CBD. Une décennie après leur dernier passage parisien, les **Yeah Yeah Yeahs** de l'extravagante Karen O illuminent la fin de journée sur la Scène de la Cascade avec une prestation saisissante et des tubes ("Pin", "Zero", "Date With The Night") inaltérables, avant que les **Chemical Brothers** ne bastonnent une fabuleuse odyssée sonore et visuelle ponctuée par un "Block Rockin'Beats" totalement dingue. Dimanche, en sortie de déjeuner, **Angel Olsen** ouvre avec brio sur la Grande Scène, puis **Gaz Coombes** prouve qu'il y a une vie après Supergrass avec un élégant set, piochant dans ses quatre albums solos au songwriting irréprochable. **Amyl & The Sniffers** n'ont pas le temps et balancent seize titres pied au plancher pour une heure résolument rigolarde, tandis que les premiers T-shirts avec le logo **Strokes** commencent à se placer trois heures avant le début du concert. Malheureusement, le quintette new-yorkais déçoit et, malgré quelques moments de grâce ("Juicebox", "Ode To The Mets" ou "Soma"), de récurrents soucis techniques au son (comme quatre ans auparavant au Lollapalooza) viennent lourdement entacher la clôture de cette édition anniversaire. Dommage.

MATTHIEU VATIN

Yeah Yeah Yeahs

Photo Victor Picon-DR

Absolutely live

PAR MATTHIEU VATIN

Fringant sexagénaire en costume parme

Happy Mondays Primal Scream

5 AOÛT, DREAMLAND (MARGATE)

Après quarante ans de frasques à faire pâlir n'importe quel Peter Doherty, c'est un vrai miracle de pouvoir assister à une performance des **Happy Mondays** en 2023. Si Shaun Ryder, accroché à sa bouteille d'eau, semble bien las, le public britannique ne boude pas son plaisir et reprend en chœur les tubes ("Kinky Afro", "24 Hour Party People") qui ont fait la gloire des pionniers du son Madchester. A leur suite, Bobby Gillespie, fringant sexagénaire en costume parme, bondit sur scène avec ses troupes et entame l'hymne ("Movin' On Up") qui fait immédiatement basculer la soirée dans une autre dimension. Accompagnés pour cette tournée par cinq choristes gospel, les membres de **Primal Scream** rappellent qu'ils excellent autant dans la ballade bluesy ("Big Jet Plane"), le rock'n'roll ("Jailbird") ou l'indie teintée d'acid house ("Loaded", la formidable réinterprétation du "Slip Inside This House" de 13th Floor Elevators). La pluie qui s'abat brutalement sur la foule lors de l'ultime morceau ("Rocks") sonne comme une dernière invitation au lâcher-prise avant d'aller s'abriter dans le pub le plus proche.

DIMITRI NEAUX

Peter Doherty & Frédéric Lo

6 AOÛT, PARVIS DE PORT-BRETON (DINARD) – FESTIVAL DINARD OPENING

Dédié aux musiques franco-britanniques, cet agréable festival dans la splendide station balnéaire de la côte d'Emeraude fêtait sa troisième édition avec pour parrain Frédéric Lo. L'occasion parfaite de réentendre "The Fantasy Life Of Poetry & Crime", l'album bucolique enregistré avec le trublion aristo-rock Peter Doherty. Fidèle à sa légende, et jamais avare en facéties, celui-ci arrive en fendant la foule en compagnie de sa chienne Gladys en laisse dans une main, tout en tenant le cosy de Billie-May (nouvelle-née) dans l'autre avant d'annoncer lui-même un retard au concert pour avoir oublié le lait du bébé. En formation réduite avec la violoniste Mélie Fraisse et la jeune maman, Katia, aux claviers, ces partenaires d'un disque sont clairement devenus un duo complémentaire sur scène avec un Fred Lo prêt à bondir à chaque frasque du funambule Doherty qui chante toujours aussi divinement sur les douze titres. Et de revenir pour un rappel exquis composé de "Half A Person" des Smiths et "Inutile Et Hors D'Usage" de Daniel Darc. Classieux et admirable.

MATTHIEU VATIN

Osees

20 AOÛT, CABARET SAUVAGE (PARIS)

C'est le plein été, la saison des festivals, Paris est déserté. Mais ce que la capitale compte encore de rockers est venu célébrer avec une joie frénétique les quinze ans de l'émérite tourneur U-Turn Touring et de son célèbre fondateur Buzz. Son ami John Dwyer en tête. Les Osees viennent de sortir "Intercepted Message", un vingt-septième disque au virage synthétique, mais sur scène et à toute berzingue, le quintette tabasse "I Come From The Mountain" devant un parterre hystérique reprenant les hululements du leader à pleins poumons. Sur le jouissif "Toe Cutter – Thumb", Dwyer réclame à l'ingé-son de capter ses cris comme ceux d'une pornstar en plein ébat avant de reprendre son souffle sur le magnifique "Minotaur". Précis, déterminé et guidé par la pulsation rythmique implacable des deux batteries, le groupe déroule une formule rodée depuis des années sur scène : hypnotique avec des motifs tournoyants à rendre dingue. En 2023, le groupe de San Francisco reste toujours aussi convaincant avec un charismatique leader flamboyant.

MATTHIEU VATIN

Björk

8 SEPTEMBRE, ACCOR ARENA (PARIS)

Cette tournée pour l'album "Utopia", conçue comme *"une proposition optimiste d'action face au changement climatique"*, imagine aussi *"un monde post-apocalyptique où les plantes et les différentes espèces auraient fusionné en devenant des mutants"*. Sur une scène ressemblant à un champignon, l'Islandaise est accompagnée de Viibra, septette de flûtes strictement féminin, d'une harpiste, d'un percussionniste et du directeur musical Bergur Thorisson aux claviers. Une chambre d'écho en forme de cocon reproduisant l'acoustique d'une forêt sert de refuge à la chanteuse pour modifier le son de sa voix. L'artiste avant-gardiste, défiant l'auditeur habitué aux concerts best-of, ne choisit pas la facilité en interprétant seulement deux de ses classiques, "Isobel" et "Venus As A Boy". Les chansons les plus violentes et sombres, "Losss" et le techno hardcore "Atopos", illustrent le mieux le message difficile de ce concert magnifique mais trop court.

BRIAG MARUANI

Björk

Photo Santiago Felipe-DR

ABONNEZ-VOUS

FLASHEZ-MOI POUR VOUS ABONNER

BULLETIN D'ABONNEMENT

À renvoyer accompagné de votre règlement à : Rock and Folk – Service Abonnement - 45 ave. du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex - Tél : 03 44 62 43 79

simple rapide, abonnez-vous en ligne sur : **abo.rocknfolk.com**

Je choisis mon offre d'abonnement :

☐ 1 an 12 n° print + numérique 64€ au lieu de ~~154,68€~~ **

Je choisis de règler par :

☐ Chèque bancaire à l'ordre de **Rock&Folk**

Pour un paiement par Carte Bancaire,
rendez-vous sur votre espace client sur
boutiquelariviere.fr /ROFP674
Pour les premières connexions, merci de créer votre compte client.

Mes coordonnées:

ROFP674

Nom* : ..... Prénom* : .....

Adresse* : .....

CP* : ☐☐☐☐☐ Ville* : .....

Tel : ☐☐ ☐☐ ☐☐ ☐☐ ☐☐

INDISPENSABLE POUR LA LECTURE DE VOTRE VERSION NUMÉRIQUE

E-mail* (en majuscules) :

☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles de Rock&Folk.

☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles proposées par les partenaires de Rock&Folk.

Ces informations sont destinées à la société Editions Larivière. elles sont collectées et utilisées à des fins de traitement de votre abonnement. Le cas échéant, votre adresse mail sera utilisée pour suivre votre abonnement et vous envoyer les communications dont vous bénéficiez en tant qu'abonné. En application de la réglementation applicable, vous disposez des droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, à la portabilité des données et à la limitation des traitements. Pour excercer vos droits, veuillez contacter les Editions Larivière par courrier à Editions Larivière service abonnements 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex, en justifiant de votre identité. Pour toute information complémentaire, consulter notre Politique de Confidentialité sur boutiquelariviere.com. * Champs obligatoires. ** Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 31/12/2023. Tarif France 2023

PEU DE GENS LE SAVENT

MON MOIS A MOI

PAR BERTRAND BURGALAT

Alice Cooper pour livetalksla.org (son nouvel album, “Road”, chez Verycords, est impec) : “*Je vois des groupes, ils font :* ‘Oh, l’environnement… et puis je n’aime pas le pétrole’. *Ils demandent si ça va, je leur réponds toujours :* ‘Ecrivez sur votre copine.’ *Il y a des artistes qui tiennent ce genre de propos citoyens et c’est génial, U2, Sting, Bruce Springsteen. Je les applaudis, je ne les considère pas comme des politiques mais comme des humanitaires, je trouve ça très bien. Chaque fois que vous essayez d’aider les gens, vous êtes un humanitaire, ce n’est pas politique.*” Silence.
“*Mais c’est ennuyeux…*”
“*Désolé mais je veux que vous me parliez de votre copine. Chaque disque à succès, chaque disque des Beatles, chaque disque des Stones, chaque disque des Who détaille comment elle vous a largué, ou elle est si cool, ou elle n’est pas si cool, ou elle m’a brisé le cœur, ou ceci… C’est ça, le rock’n’roll.*”

Oui c’est ça, même si ce n’est pas toujours ça, ne serait-ce que “Elected”, de Vincent Furnier lui-même, “Chante” de Ronnie Bird, version au napalm du “I Can Only Give You Everything” des Them (“*Vietnam et Cuba, C’est un joli gimmick/ Treillis, chemise à fleurs/ Et tu deviens beatnick/ Chante/ On paye très très mal l’ingénieur atomique/ Chante/ La musique a du bon lorsque l’on pense au fric*”), “Beatnicks d’Occasion” de Stella (“*Ils chantent sous les ponts mais habitent le seizième/ Ils changent de chemise sale sept fois par semaine/ Quand ils en auront marre de la bohème en blue-jean/ Demanderont à père une place dans son usine*”), sans parler du “What’s Going On” de Marvin Gaye, et d’abord le “Summertime Blues” d’Eddie Cochran, avec son génial “*Well I called my congressman and he said quote : ‘I’d like to help you son, but you’re too young to vote’ ”.* Sur YouTube, un doc de 1982 sur Cochran, signé Alan Lewens pour BBC Arena, permet de voir et d’entendre son ingénieur du son Stan Ross, sa maman, et sa fiancée Sharon Sheeley qui a écrit un paquet de chansons mémorables, notamment avec Jackie DeShannon. Il y a aussi Larry Parnes, cet imprésario qui inventait les chanteurs (Adam Faith, Marty Wilde, notamment, qui témoignent également) avant d’importer Gene Vincent et les autres au Royaume-Uni. On y aperçoit Sting dans Radio On, des teds en pèlerinage, c’est un film émouvant et inspirant qui montre que le rock, ce n’est pas une question de distorsion.

Déjeuner avec un disciple de Cochran, le précité Ronnie Bird, de passage à Paris (merci Henri Parado). Soixante-dix-sept ans, hyper frais de corps (il fait vingt de moins) et d’esprit, curieux, pas prisonnier de sa légende (sans renier le passé) ni ancien combattant pour un sou alors qu’il a tant à raconter, de ses concerts avec Chuck Berry, son départ de France précipité par un contrat de licence défavorable, jusqu’à son travail à la télévision en Amérique et ses *crapahuts* en Argentine ou au Chili, sur la piste de Mengele. Il faut faire un livre, avis aux éditeurs, et il a aussi des choses à dire en musique.

“*Il n’y a plus de Drugstore*”, chante justement Patrick Eudeline, de sa voix au phrasé particulier qui semble venir d’une platine au taux de pleurage élevé. Sa musique est toujours hantée par Joe Meek et Vince Taylor, Sylvie Hoarau chante “Sous Vos Draps” et la créature sur la pochette nous rappelle que le rock peut avoir du chien. Son disque sort chez Deviation Records, nouveau label qui a publié l’album de Jean-Pierre Kalfon et pressé les Dogs en vinyle.

Les Toulousains du Pop Club Records (www.lepopclub.com) dégainent quatre LP d’un coup, mais comment font-ils ? Pressages et visuels zéro défaut, notes de pochette de Jean-Emmanuel Deluxe, il y a les BO du “Magnifique” et de “Coup De Tête”, “Rivages Du Monde Flottant”, album impeccable d’une nouvelle chanteuse, Wendy Martinez, et “Rendez-Vous Chic - Champagne Party Au Chabanais”, rareté truffée de perles freakbeat signées David Whitaker ou Al Kooper.

Jean-Emmanuel Deluxe sort justement chez Rock&Folk “Polnaroid”, écrit avec Raechel Leigh Carter (34,95€). Le sujet est dans le titre, et le livre est une réussite.

Technique pieds-poings : sur OCS, “Jerry Lee Lewis: Trouble In Mind”, d’Ethan Cohen, parvient, en se fondant sur les seules interviews du Killer et ses passages télé, à dévoiler comme jamais l’étendue de son talent, sa virtuosité faramineuse au clavier comme au micro, la précision de ses enchaînements.

Contrairement aux artistes de jazz ou de blues, qui gagnent souvent en reconnaissance avec l’âge, les rockers ont du mal à vieillir, pris dans la nasse de leur propre culte de la jeunesse. Ce n’est pas le cas de Devo. Après cinquante ans d’existence, le groupe est toujours aussi brillant. Leur tournée-anniversaire ne passe pas par la France, alors qu’ils avaient donné un concert d’anthologie pour Chorus en 1978, dommage. Eux aussi ont une gestuelle particulière, poupées mécaniques au jeu saccadé, et ils connaissaient leurs classiques, un titre comme “Come Back Jonee” est à “Johnny B Goode”, de Chuck Berry, ce qu’ “Autobahn” est à “Good Vibrations”. Regardez-les sur YouTube jouer aujourd’hui sur scène “Uncontrollable Urge”, la chorégraphie de fourmis industrieuses n’a pas bougé.

Esprit d’escalier : en 1972 Van Morrison publiait “Whatever Happened To PJ Proby?”, celui-ci vient enfin de lui envoyer sa réponse, “PJ Proby Calling Van Morrison” (DutchBrand), et la voix est toujours là.

Morosité : “*La lassitude (52%, +8 points par rapport au 24 août 2022), la nostalgie (43%, +3), la tristesse (38%, +7), la colère (38%, +12) et la peur (29%, +4) sont les mots les plus cités par les Français pour décrire leur état d’esprit en cette rentrée. Ils devancent nettement des mots positifs : la confiance (23%, -7), la satisfaction (22%, -6) la sérénité (22%, -8)*” (étude Elabe au 30 août 2023). J’écoute “Like A Ship”, par le Pastor TL Barrett And The Youth For Christ Choir, enregistré à Chicago en 1971, et rien ne me semble insurmontable : “*Yeah yeah yeah yeah yeah yeah yeah yeah yeah yeah yeah !*” Devo, “Uncontrollable Urge”, paroles et musique Mark Mothersbaugh. Bonne rentrée. ❑

Photo Bruno Berbessou

PARIS LA DEFENSE ARENA

40ÈME ÉDITION

SUPERCROSS Paris

18&19.NOVEMBRE.2023

SUPERCROSSPARIS.COM & PARISLADEFENSE-ARENA.COM

Photos : Iconsportif / Kirsty Francois

Son-Vidéo.com
La référence hi-fi & home-cinéma

NOUVEAU

KLIPSCH
THE THREE+ | 399 €
Le son Klipsch
partout chez vous

- Puissance 120 watts en crête
- Entrée USB-C audio/recharge
- Pré-ampli phono pour platine vinyle

DU LUNDI AU SAMEDI, 9H30-13H ET 14H-18H30
0 826 960 290 Service 0,18 € / min + prix appel

WWW.SON-VIDEO.COM

LES MAGASINS SON-VIDÉO.COM
Pour découvrir et tester le meilleur de la hi-fi et du home-cinéma.